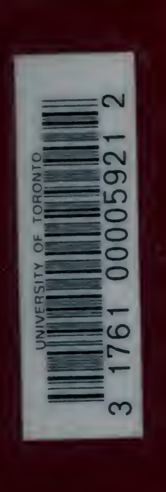

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00005921 2

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

1818.


LIBRARY
FEB 20 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose.

Mort des vaincus pleurée par les vainqueurs.

Quand nous rencontrons dans les histoires (*a*) qu'Antigonus sceut tresmauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du roy Pyrrhus, son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy, et que, l'ayant veue, il se print bien fort à pleurer; et que le duc René de Lorraine plaingnit aussi la mort du duc Charles de Bourgoigne (*a*) qu'il venoit de desfaire, et en porta le dueil en son

(*a*) Plutarque, *Vie de Pyrrhus.* C.

(*b*) Devant Nanci, en 1477. C.

enterrement; et qu'en la battaille d'Auroy (*a*), que le comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretaigne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemy trespassé, en mena grand dueil, il ne fault pas s'escrier soubdain,

E cosi avven che l'animo ciascuna
Sua passion sotto 'l contrario manto
Ricopre, con la vista or' chiara, or' bruna (1).

Quand on presenta à Cæsar la teste de Pompeius, les histoires (*b*) disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain et malplaisant spectacle. Il y avoit eu entre eulx une si longue intelligence et societé au maniement des affaires publicques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliances, qu'il ne fault pas croire que cette contenance feust toute faulse et contrefaicte; comme estime cet aultre

Tutùmque putavit
Iam bonus esse socer; lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto (2);

(*a*) Donnée en 1564, sous le règne de Charles V, roi de France. C. — C'est *Auray,* en Bretagne, près Vannes. E. J.

(1) Ainsi, l'âme couvre ses mouvements secrets sous une apparence contraire, triste sous un visage gai, gaie sous un visage triste. PETRARCA.

(*b*) PLUTARQUE, *Vie de César,* c. 13. C.

(2) Dès qu'il crut pouvoir, sans péril, paroître sensible et généreux, il répandit quelques larmes forcées, et d'un

car, bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquesfois estre vray,

Heredis fletus, sub personâ risus est (1),

si est ce qu'au iugement de ces accidents, il fault considerer comme nos ames se treuvent souvent agitees de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblee de diverses humeurs, desquelles celle là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions: aussi en nos ames, bien qu'il y ayt divers mouvements qui les agitent, si fault il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure; mais ce n'est pas avecques si entier advantage que, pour la volubilité et soupplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfants, qui vont tout naïfvement aprez la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose: mais nul d'entre nous ne se peult vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encores, au despartir de sa famille et de ses amis,

L'homme est sujet à des passions opposées.

---

cœur plein de joie, il arracha des plaintes simulées. LUCAN. l. 9, v. 1037.

(1) Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.

Ex Publii Mimis, *apud A. Gellium*, l. 17, c. 14.
(Traduction de mademoiselle de Gournay.)

il ne se sente frissonner le courage; et si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met il le pied à l'estrier d'un visage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nees, encores les despend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux, quoy que die ce bon compaignon,

Estne novis nuptis odio Venus? anne parentum
 Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
 Non, ita me divi, vera gemunt, iuverint (1).

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy là mort, qu'on ne vouldroit aulcunement estre en vie. Quand ie tanse avecques mon valet, ie tanse du meilleur courage que i'aye; ce sont vrayes et non feinctes imprecations : mais, cette fumee passee, qu'il ayt besoing de moy, ie luy bien feray volontiers; ie tourne à l'instant le feuillet. Quand ie l'appelle un badin, un veau, ie n'entreprends pas de luy coudre à iamais ces tiltres; ny ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme, tantost aprez. Nulle qualité ne nous embrasse pure-

(1) Vénus est-elle odieuse aux nouvelles mariées? ou se jouent-elles de leurs parents par de feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale! Que je meure, si ces larmes sont sincères! Catull. *de Comâ Berenices,* carm. 65, v. 15, ect. edit. Vulpiorum fratrum.

ment et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol de parler seul, il n'est iour ny heure à peine en laquelle on ne m'ouist gronder en moy mesme et contre moy, « Bran du fat! » et si n'entends pas que ce soit ma definition. Qui, pour me veoir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'aultre soit feincte; il est un sot. Neron, prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer (*a*), sentit toutesfois l'esmotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pitié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas d'une piece continue, mais qu'il nous eslance si dru, sans cesse, nouveaux rayons les uns sur les aultres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux:

> Largus enim liquidi fons luminis, ætherius sol
> Inrigat assiduè cœlum candore recenti,
> Suppeditatque novo confestìm lumine lumen (1).

Ainsin eslance nostre ame ses poinctes diversement et imperceptiblement.

(*a*) C'est ce que dit Tacite, mais sans l'assurer si positivement que Montaigne. *Nero.... prosequitur abeuntem, arctiùs oculis et pectori hærens, sive explendâ simulatione, seu periturœ matris supremus aspectus quamvis ferum animum retinebat.* Annal. l. 14, c. 4, in fine. C.

(1) Le soleil, source féconde de lumière, inonde le ciel d'un éclat sans cesse renaissant, et remplace incessamment ses rayons par des rayons nouveaux. LUCRET. l. 5, v. 282.

Xerxès, transporté de joie, et abattu de tristesse à la vue de ses troupes immenses.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, et le tansa de la soubdaine mutation de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesuree de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprinse de la Grece: il luy print (*a*) premierement un tressaillement d'ayse à veoir tant de milliers d'hommes à son service, et le tesmoigna par l'alaigresse et feste de son visage; et tout soubdain, en mesme instant, sa pensee luy suggerant comme tant de vies avoient à desfaillir au plus loing dans un siecle, il refroigna son front, et s'attrista iusques aux larmes.

L'âme ne regarde pas les choses d'un même œil et d'un même biais.

Nous avons poursuyvi avecques resolue volonté la vengeance d'une iniure, et ressenti un singulier contentement de la victoire; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons; il n'y a rien de changé: mais nostre ame regarde la chose d'un aultre œil, et se la represente par un aultre visage, car chasque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres; la parenté, les anciennes accointances et amitiez saisissent nostre imagination, et la passionnent pour l'heure, selon leur condition: mais le contour en est si brusque qu'il nous eschappe,

> Nil adeò fieri celeri ratione videtur,
> Quàm si mens fieri proponit, et inchoat ipsa.

(*a*) Hérodote, l. 7. C.

Ociùs ergo animus, quàm res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu natura videtur (1);

et à cette cause, voulants de toute cette suitte continuer un corps (*a*), nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran; mais il pleure son frere. L'une partie de son debvoir est iouee; laissons luy en iouer l'aultre.

CHAPITRE XXXVIII.

De la solitude.

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active : et quant à ce beau mot de quoy se couvre l'ambition et l'avarice, « Que nous ne sommes pas nayz pour nostre particulier, ains pour le public (*b*) », rapportons nous en hardiment à ceulx qui sont en la danse; et qu'ils se battent la conscience, si au contraire les estats, les charges, et cette tra-

(1) Rien de si prompt que l'âme quand elle conçoit ou qu'elle agit; elle est plus mobile que tout ce que la nature nous met sous les yeux. Lucret. l. 3, v. 183.

(*a*) *Faire un ouvrage complet et tout d'une pièce.* C.

(*b*) C'est l'éloge que Lucain fait de Caton d'Utique. *Nec sibi, sed genitum se credere mundo*, l. 2, v. 380. C.

casserie du monde ne se recherche plustost pour tirer du public son proufit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y poulse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vault gueres. Respondons à l'ambition, Que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car, que fuit elle tant que la societé? que cherche elle tant que ses coudees franches? Il y a de quoy bien et mal faire par tout. Toutesfois, si le mot de Bias est vray, que « La pire part, c'est la plus grande », ou ce que dict l'Ecclesiastique, que « De mille il n'en est pas un bon »,

Rari quippe boni : numero vix sunt totidem, quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili (1),

la contagion est tresdangereuse en la presse. Il fault (*a*) ou imiter les vicieux, ou les haïr : touts les deux sont dangereux; et de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup; et d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceulx qui se mettent en mesme vaisseau ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschants; estimants telle societé infortunee.

Société des méchants, funeste.

(1) Les gens de bien sont rares; à peine en pourroit-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. Juvenal. sat. 13, v. 26.

(*a*) Ces réflexions sont fidèlement traduites de Sénèque, epist. 7. C.

Parquoy Bias plaisamment, à ceulx qui passoient avecques luy le dangier d'une grande tormente, et appelloient le secours des dieux : « Taisez vous, dict il ; qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avecques moy (*a*) » : et d'un plus pressant exemple, Albuquerque, viceroy en l'Inde pour Emmanuel, roy de Portugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur ses espaules un ieune garson, pour cette seule fin, qu'en la societé de leur peril son innocence luy servist de garant et de recommandation envers la faveur divine pour le mettre en sauveté. Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content, voire et seul en la foule d'un palais; mais s'il est à choisir, il en fuira, dict l'eschole, mesme la veue : il portera, s'il est besoing, cela ; mais, s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfaict des vices, s'il fault encores qu'il conteste avecques ceulx d'aultruy. Charondas (*b*) chastioit pour mauvais ceulx qui estoient convaincus de hanter mauvaise compaignie. Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme : l'un par son vice, l'autre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfaict à celuy qui luy reprochoit sa conversation avecques les meschants, en disant, « que les me-

---

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Bias*, l. 1, segm. 86. C.

(*b*) Diodore de Sicile, l. 17, c. 4. C.

decins vivent bien entre les malades (*a*) » : car, s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur par la contagion, la veue continuelle, et practique des maladies.

Le but qu'on se propose dans la solitude.

Or la fin, ce crois ie, en est toute une, d'en vivre plus à loisir et à son ayse : mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez : il n'y a gueres moins de torment au gouvernement d'une famille, que d'un estat entier. Où que l'ame soit empeschee, elle y est toute : et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour nous estre desfaicts de la court et du marché, nous ne sommes pas desfaicts des principaux torments de nostre vie :

Ratio et prudentia curas,
Non locus effusi latè maris arbiter, aufert (1) :

La solitude ne nous dégage point de nos vices.

l'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point, pour changer de contree,

Et
Post equitem sedet atra cura (2) ;

(*a*) Diodore de Sicile, *Vie d'Antisthènes*. C.

(1) Ce qui dissipe les chagrins, ce ne sont pas ces belles solitudes qui dominent l'étendue des mers ; c'est la raison, c'est la sagesse. Hor. epist. 11, l. 1, v. 25.

(2) Le chagrin monte en croupe, et galope avec nous.
Hor. od. 1, l. 3, v. 40.

elles nous suyvent souvent iusques dans les cloistres et dans les escholes de philosophie : ny les deserts, ny les rochiers creusez, ny la haire, ny les ieusnes, ne nous en desmeslent :

> Hæret lateri lethalis arundo (1).

On disoit à Socrates (*a*), que quelqu'un ne s'estoit aulcunement amendé en son voyage : « Ie crois bien, dict il ; il s'estoit emporté avecques soy ».

> Quid terras alio calentes
> Sole mutamus ? Patriæ quis exul
> Se quoque fugit ? (2)

Si on ne se descharge premierement et son ame du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade, de luy faire changer de place : vous ensachez le mal en le remuant ; comme les pals (*b*) s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branslant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est

---

(1) Le trait mortel reste attaché au flanc qu'il déchire. *Énéid.* l. 4, v. 73.

(*a*) Sénèque, epist. 104. C.

(2) Pourquoi aller chercher des régions éclairées d'un autre soleil ? Est-ce assez, pour se fuir soi-même, que de fuir son pays ? Hor. od. 16, l. 2, v. 18.

(*b*) *Les pieux.* E. J.

pas assez de changer de place : il se fault escarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se fault sequestrer et r'avoir de soy.

> Rupi iam vincula, dicas :
> Nam luctata canis nodum arripit ; attamen illi,
> Cùm fugit, à collo trahitur pars longa catenæ (1).

Nous emportons nos fers quant et nous. Ce n'est pas une entiere liberté ; nous tournons encores la veue vers ce que nous avons laissé ; nous en avons la fantasie pleine :

> Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
> Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?
> Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
> Sollicitum curæ ? quantique perinde timores ?
> Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
> Efficiunt clades ? quid luxus, desidiesque ? (2)

En quoi consiste la vraie solitude.

Nostre mal nous tient en l'ame : or, elle ne se peult eschapper à elle mesme ;

> In culpâ est animus, qui se non effugit unquam (3) ;

---

(1) J'ai rompu mes fers, direz-vous. Mais le chien qui, après de longs efforts, parvient enfin à s'échapper, traîne souvent une grande partie de son lien. Pers. sat. 5, v. 158.

(2) Si notre âme n'est point réglée, que de combats intérieurs à soutenir, que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles craintes, de quelles inquiétudes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! Quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté ! Lucret. l. 5, v. 44.

(3) Hor. epist. 14, l. 1, v. 13. — Montaigne traduit fidèlement ce vers avant de le citer. C.

ainsin il la fault ramener et retirer en soy : c'est la vraye solitude, et qui se peult iouïr au milieu des villes et des courts des roys ; mais elle se iouït plus commodement à part. Or, puisque nous entreprenons de vivre seuls, et de nous passer de compaignie, faisons que nostre contentement despende de nous ; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à aultruy ; gaignons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à nostre ayse.

Constance au milieu des malheurs.

Stilpon (*a*), estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfants et chevance ; Demetrius Poliorcetes, le veoyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effroyé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage ; il repondit « Que non ; et qu'il n'y avoit, Dieu mercy ! rien perdu du sien ». C'est ce que le philosophe Antisthenes disoit plaisamment, « Que l'homme se debvoit pourveoir de munitions qui flottassent sur l'eau, et peussent à nage eschapper avecques luy du naufrage ». Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole feut ruinee par les Barbares, Paulinus, qui en estoit evesque, y ayant tout perdu, et restant leur prisonnier, prioit ainsi Dieu : « Seigneur, garde moy de sentir cette perte ;

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Antisthènes*, l. 6, segm. 6. C.

car tu sçais qu'ils n'ont encores rien touché de ce qui est à moy (*a*) » : les richesses qui le faisoient riche, et les biens qui le faisoient bon, estoient encores en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent affranchir de l'iniure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahi que par nous mesmes. Il fault avoir femmes, enfants, biens, et sur tout de la santé, qui peult; mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en despende : il se fault reserver une arriere boutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette cy fault il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé, que nulle accointance ou communication estrangiere y treuve place; discourir et y rire, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets : à fin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme; elle se peult faire compaignie; elle a de quoy assaillir et de quoy deffendre, de quoy recevoir et de quoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oysifveté ennuyeuse :

Véritables biens mettent l'homme au-dessus des injures.

(*a*) Augustin, *de Civit. Dei*, l. 1, c. 10.

In solis sis tibi turba locis (1).

Les hommes se passionnent pour mille choses qui ne les concernent point.

La vertu se contente de soy, sans disciplines, sans paroles, sans effects. En nos actions accoustumees, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu veois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy, en butte de tant de arquebuzades; et cet aultre tout cicatricé, transi et pasle de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte; penses tu qu'ils y soyent pour eulx? pour tel, à l'adventure, qu'ils ne veirent oncques, et qui ne se donne aulcune peine de leur faict, plongé ce pendant en l'oysifveté et aux delices. Cettuy cy, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu veois sortir aprez minuict d'une estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles: il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute et la vraye orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos et la vie, à la reputation et à la gloire: la plus inutile, vaine et faulse monnoye qui soit en nostre usage? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfants et de nos gents:

(1) Au milieu des déserts, sois un monde pour toi.

Tibull. l. 4, eleg. 13, v. 12.

nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine, prenons encores, à nous tormenter et rompre la teste, de ceulx de nos voisins et amis.

> Vah, quemquamne hominem in animum instituere, aut
> Parare, quod sit carius quàm ipse est sibi? (1)

A qui la solitude convient le mieux.

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceulx qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant, suyvant l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour aultruy; vivons pour nous, au moins ce bout de vie : ramenons à nous et à nostre ayse nos pensees et nos intentions. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa retraicte? elle nous empesche assez, sans y mesler d'aultres entreprinses. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y; plions bagage; prenons de bonne heure congé de la compaignie; despestrons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloingnent de nous.

Il fault desnouer ces obligations si fortes; et meshuy aymer cecy et cela, mais n'espouser rien que soy : c'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas ioinct et collé en façon qu'on ne

---

(1) Est-il possible qu'un homme aille se mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même? TERENT. *Adelp.* act. 1, sc. 1, v. 13.

le puisse desprendre sans nous escorcher, et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la societé, puisque nous n'y pouvons rien apporter : et qui ne peult prester, qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons les, et resserrons en nous. Qui peult renverser et confondre en soy les offices de l'amitié et de la compaignie, qu'il le face. En cette cheute qui le rend inutile, poisant et importun aux aultres, qu'il se garde d'estre importun à soy mesme, et poisant, et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et surtout se regente, respectant et craignant sa raison et sa conscience, si bien qu'il ne puisse sans honte bruncher en leur presence. *Rarum est enim ut satis se quisque vereatur* (1). Socrates dict (*a*), que les ieunes se doibvent faire instruire ; les hommes, s'exercer à bien faire ; les vieils, se retirer de toute occupation civile et militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office. Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraicte, les unes que les

Combien il importe de savoir être à soi.

Tempéraments les plus propres à la retraite.

---

(1) Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. QUINTIL. l. 10, c. 7.

(*a*) STOBÉE, serm. 41. — Montaigne attribue à Socrate cet apophthegme des Pythagoriciens, parce qu'il y a, avant cet apophthegme, un mot de Socrate. C.

aultres. Celles qui ont l'apprehension molle et lasche, et une affection et volonté delicate, et qui ne s'asservit ny s'employe pas ayseement, desquelles ie suis et par naturelle condition et par discours, ils se plieront mieulx à ce conseil, que les ames actives et occupees qui embrassent tout, et s'engagent partout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent, et qui se donnent à toutes occasions. Il se fault servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement; ce ne l'est pas : ny la raison ny la nature ne le veulent. Pourquoy, contre ses loix, asservirons nous nostre contentement à la puissance d'aultruy? D'anticiper aussi les accidents de fortune; se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, et quelques philosophes par discours; se servir soy mesme, coucher sur la dure, se crever les yeulx, iecter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur; ceulx là pour, par le torment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une aultre; ceulx cy pour, s'estants logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute : c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures (*a*), plus roides et plus fortes,

(*a*) C'est-à-dire, *que les natures.... fassent.* E. J.

facent leur cachette mesme, glorieuse et exemplaire :

> Tuta et parvula laudo,
> Cùm res deficiunt, satis inter vilia fortis :
> Verùm, ubi quid melius contingit et unctius, idem
> Hos sapere, et solos aio benè vivere, quorum
> Conspicitur nitidis fundata pecunia villis (1) :

il y a pour moy assez à faire, sans aller si avant. Il me suffit, soubs la faveur de la fortune, me preparer à sa desfaveur ; et me representer, estant à mon ayse, le mal advenir, autant que l'imagination y peult atteindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux ioustes et tournois, et contrefaisons la guerre, en pleine paix. Ie n'estime point Arcesilaus le philosophe moins reformé, pour le sçavoir (*a*) avoir usé d'ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit ; et l'estime mieulx de ce qu'il en usoit modereement et liberalement, que s'il s'en feust desmis. Ie veois iusques à quels limites va la necessité naturelle : et, considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enioué et plus sain

Nécessités naturelles : leurs limites.

---

(1) Quand je ne puis avoir mieux, je sais me contenter de peu, et je vante la médiocrité et le repos. Si mon sort s'adoucit, je dis qu'il n'y a rien de sage et d'heureux, que ceux dont le revenu est fondé sur de belles terres. Hor. epist. 15, l. 1, v. 42.

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Arcésilaüs*, l. 4, segm. 38. C.

que moy, ie me plante en sa place; i'essaye de chausser mon ame à son biais : et, courant ainsi par les aultres exemples, quoyque ie pense la mort, la pauvreté, le mespris et la maladie à mes talons, ie me resouls ayseement de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avecques telle patience; et ne veulx croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, ie ne laisse pas en pleine iouïssance de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy. Ie veois des ieunes hommes gaillards qui portent, nonobstant, dans leurs coffres, une masse de pilules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en main : ainsi fault il faire; et encores, si on se sent subiect à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicaments qui assoupissent et endorment la partie.

Quelle occupation convient à une vie solitaire.

L'occupation qu'il fault choisir à une telle vie, ce doibt estre une occupation non penible ny ennuyeuse; aultrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le seiour. Cela despend du goust particulier d'un chascun. Le mien ne s'accommode aulcunement au mes-

nage : ceulx qui l'aiment, ils s'y doibvent adonner avecques moderation;

Conentur sibi res, non se, submittere rebus (1) :

c'est, aultrement, un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Salluste (*a*). Elle a des parties plus excusables, comme le soing des iardinages, que Xenophon attribue à Cyrus : et se peult trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tendu et plein de solicitude qu'on veoid aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on veoid en d'aultres :

Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dùm peregrè est animus sine corpore velox (2).

Dans quelle vue Pline et Cicéron conseilloient la retraite.

Mais oyons le conseil que donne le ieune Pline à Cornelius Rufus (*b*), son amy, sur ce propos de la solitude : « Ie te conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gents ce bas et abiect soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres,

---

(1) Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujettir. Hor. epist. 1, l. 1, v. 19.

(*a*) *Catil.* c. 4, au commencement. C.

(2) Démocrite abandonnoit ses champs aux troupeaux, tandis que son esprit voyageoit bien loin de son corps. Hor. epist. 12, l. 1, v. 12.

(*b*) Ce n'est pas à *Cornelius Rufus*, mais à *Caninius Rufus*. Voyez Pline, l. 1, epist. 3. C.

pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne». Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dict vouloir employer sa solitude et seiour des affaires publicques à s'en acquerir par ses escripts une vie immortelle :

Usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter? (1)

Il semble que ce soit raison, puisqu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceulx cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus; mais le fruict de leur desseing, ils pretendent le tirer encores lors, du monde, absents (*a*), par une ridicule contradiction. L'imagination de ceulx qui, par devotion, recherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'aultre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, obiect infini en bonté et en puissance; l'ame a de quoy y rassasier ses desirs en toute liberté: les afflictions, les douleurs, leur viennent à proufit, employees à l'acquest d'une santé et resiouïssance eternelle; la mort, à souhait, passage à un si parfaict estat; l'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustu-

Solitude recherchée par dévotion ; ce qu'on en doit juger.

(1) Quoi donc! votre savoir n'est-il rien, si l'on ne sait que vous avez du savoir? Pers. sat. 1, v. 23.

(*a*) C'est-à-dire, *quoique absents du monde, par une supposition ridiculement contradictoire*. C.

mance; et les appetits charnels, rebutez et endormis par leur refus, car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une aultre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et doulceurs de cette vie nostre; et qui peult embraser son ame de l'ardeur de cette vifve foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute aultre sorte de vie.

Le peu de solidité qu'il y a dans le conseil de Pline et de Cicéron.

Ny la fin doncques ny le moyen de ce conseil (*a*) ne me contente: nous retumbons tousiours de fiebvre en chauld mal. Cette occupation des livres est aussi penible que toute aultre, et autant ennemie de la santé, qui doibt estre principalement consideree: et ne se fault point laisser endormir au plaisir qu'on y prend; c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits, et à discerner les vrays plaisirs et entiers, des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine; car la pluspart des plaisirs, disent ils (*b*), nous chastouillent et

(*a*) Du conseil de Pline et de Cicéron, qu'il faudroit quitter les affaires, et s'appliquer à l'étude, pour s'immortaliser par quelque bel ouvrage. C.

(*b*) Ceci est traduit de Sénèque, excepté le mot de

embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Aegyptiens appelloient *Philistas* : et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, et nous cache sa suitte. Les livres sont plaisants; mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quittons les: ie suis de ceulx qui pensent leur fruict ne pouvoir contrepoiser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de longtemps affoiblis par quelque indisposition, se rengent à la fin à la mercy de la medecine, et se font desseigner (*a*) par art certaines regles de vivre, pour ne les plus oultrepasser : aussi celuy qui se retire ennuyé et desgousté de la vie commune, doibt former cette cy (*b*) aux regles de la raison, l'ordonner et renger par premeditation et discours. Il doibt avoir prins congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte; et fuir, en general, les passions qui empeschent la tranquillité du corps et de l'ame, et

---

Philétas, que Montaigne ou ses imprimeurs ont changé mal à propos en *Philistas. Latronum more* (dit Sénèque, epist. 51) *quos* Philetas *Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur* (voluptates) *ut strangulent.* C.

(*a*) *Désigner, assigner, prescrire.* E. J.

(*b*) *Cette vie retirée et solitaire.* C.

« choisir la route qui est plus selon son humeur ».

Unusquisque suâ noverit ire viâ (1).

Au mesnage, à l'estude, à la chasse et tout aultre exercice, il fault donner iusques aux derniers limites du plaisir; et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il fault reserver d'embesongnement et d'occupation, autant seulement qu'il en est besoing pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommoditez que tire aprez soy l'aultre extremité d'une lasche oysifveté et assoupie. Il y a des sciences steriles et espineuses, et la pluspart forgees pour la presse; il les fault laisser à ceulx qui sont au service du monde. Ie n'aime pour moy que des livres ou plaisants et faciles qui me chatouillent, ou ceulx qui me consolent, et conseillent à regler ma vie et ma mort:

Sciences dont il ne faut pas s'embarrasser l'esprit.

Tacitum sylvas inter reptare salubres,
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est (2).

Les gents plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoreuse: moy qui l'ay commune, il fault que i'ayde à

(1) Propert. l. 2, eleg. 25, v. 38. — Montaigne a traduit fidèlement ce vers avant que de le citer. C.

(2) Me promenant en silence dans les bois, et m'occupant de l'étude la plus digne d'un homme sage et vertueux. Hor. epist. 4, l. 1, v. 4.

me soustenir par les commoditez corporelles; et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantasie, i'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette aultre saison. Il fault retenir, à tout (*a*) nos dents et nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings, les uns aprez les aultres:

> Carpamus dulcia; nostrum est
> Quod vivis: cinis et manes et fabula fies (1).

La gloire et le repos, choses incompatibles.

Or, quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition: la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que ie veois, ceulx cy n'ont que les bras et les iambes hors de la presse; leur ame, leur intention, y demeurent engagees plus que iamais:

> Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas? (2)

ils se sont seulement reculez pour mieulx saulter, et pour, d'un plus fort mouvement, faire

---

(*a*) *Avec nos dents*. E. J.

(1) Jouissons; les seuls jours que nous donnons au plaisir sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de cendre, une ombre, une fable. Pers. sat. 5, v. 151.

(2) Vieux radoteur, ne travailles-tu que pour amuser l'oisiveté du peuple? Pers. sat. 1, v. 19.

une plus vifve faulsee (*a*) dans la troupe. Vous plaist il veoir comme ils tirent court d'un grain? mettons au contrepoids l'advis de deux philosophes (*b*), et de deux sectes tresdifferentes, escrivants l'un à Idomeneus, l'aultre à Lucilius, leurs amis, pour, du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude. « Vous avez, disent ils, vescu nageant et flottant iusques à present; venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere; donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruict : à cette cause, desfaictes vous de tout soing de nom et de gloire; il est dangier que la lueur de vos actions passees ne vous esclaire que trop, et vous suyve iusques dans vostre taniere. Quittez avecques les aultres voluptez celle qui vient de l'approbation d'aultruy : et quant à vostre science et suffisance (*c*), ne vous chaille (*d*); elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieulx vous mesme. Souvienne vous de celuy à qui, comme

---

(*a*) C'est-à-dire, *se jeter plus avant dans la foule. Faulsee* est un vieux mot qui signifie *choc, charge, incursion, irruption*. C.

(*b*) Épicure et Sénèque. *Voyez* sur cela SÉNÉQUE lui-même, epist. 21. C.

(*c*) SÉNÈQUE, epist. 7. C.

(*d*) *Ne vous en mettez pas en peine*. E. J.

on demanda à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de gueres de gents : I'en ay assez de peu, respondit il ; i'en ay assez d'un ; i'en ay assez de pas un. Il disoit vray. Vous et un compaignon estes assez suffisant theatre l'un à l'aultre, ou vous à vous mesme : que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lasche ambition (*a*) de vouloir tirer gloire de son oysifveté et de sa cachette : il fault faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'il vous fault chercher, que le monde parle de vous, mais comme il fault que vous parliez à vous mesme. Retirez vous en vous ; mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesmes, si vous ne vous sçavez gouverner (*b*). Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compaignie. Iusques à ce que vous vous soyez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et iusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesme, *obversentur species honestæ animo* (1), presentez vous tousiours en l'imagination Caton, Phocion et Aristides,

(*a*) Sénèque, epist. 68. C.

(*b*) Sénèque, epist. 25. C.

(1) Remplissez-vous l'esprit d'images nobles et vertueuses. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 21.

en la presence desquels les fols mesmes cacheroient leurs faultes, et establissez les contrerolleurs de toutes vos intentions : si elles se detraquent, leur reverence vous remettra en train ; ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous mesme, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitees cogitations où elle se puisse plaire, et, ayant compris et entendu les vrays biens desquels on iouït à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom ». Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers (*a*).

CHAPITRE XXXIX.

Consideration sur Cicero.

Encores un traict à la comparaison de ces couples (*b*).

Il se tire, des escripts de Cicero et de ce Pline, peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature oultre mesure ambitieuse ; entre aultres, qu'ils solicitent, au sceu de tout le monde, les his- Ambition de Cicéron et de Pline.

(*a*) De Pline le jeune et de Cicéron. C.

(*b*) *De ces deux écrivains.* E. J.

toriens de leur temps (*a*) de ne les oublier en leurs registres : et la fortune, comme par despit, a faict durer iusques à nous la vanité de ces requestes, et dez longtemps faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, iusques à y employer les lettres privees escriptes à leurs amis; en maniere que aulcunes ayant failly leur saison pour estre envoyees, ils les font ce neantmoins publier, avecques cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillees. Sied il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publicque emperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiement une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice ! Que feroit pis un simple maistre d'eschole qui en gaignast sa vie? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, ie ne crois pas qu'ils les eussent iamais escripts : ils ont cherché à recommender, non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et

Lettres privées, à quelle fin publiées par Pline et par Cicéron.

Pourquoi Xénophon et César ont écrit leur propre histoire.

Comédies de Térence écrites par Scipion et Lælius.

(*a*) Voyez *Lettres de Cicéron à Lucceius*, l. 5, epist. 12; et *Lettres de Pline à Tacite*, epist. 33. C.

Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les mignardises et delices du langage latin, à un serf africain : car, que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoue luy mesme ; et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance. C'est une espece de mocquerie et d'iniure de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mesadvenantes à son reng, quoyqu'elles soyent aultrement louables, et par les qualitez aussi qui ne doibvent pas estre les siennes principales; comme qui loueroit un roy d'estre bon peintre ou bon architecte, ou encores bon arquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, si elles ne sont presentees en foule et à la suitte de celles qui lui sont propres; à sçavoir de la iustice, et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'eloquence et cognoissance des bonnes lettres. I'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages, qui tiroient d'escrire et leurs tiltres et leur vocation, desadvouer leur apprentissage, corrompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que nostre peuple tient ne se rencontrer gueres en mains sçavantes, se recommendants par meilleures qualitez. Les compaignons de Demosthenes, en l'ambassade vers

Les qualités qui ne conviennent point au rang qu'un homme tient dans le monde, ne sauroient lui faire honneur.

Les louanges des grands ne doivent

point consister en choses communes.

Philippus, louoient ce prince d'estre beau, eloquent, et bon beuveur : Demosthenes disoit (*a*) que c'estoient louanges qui appartenoient mieulx à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy ;

Imperet bellante prior, iacentem
Lenis in hostem (1).

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser, ou bien danser :

Orabunt causas alii, cœlique meatus
Describent radio, et fulgentia sidera dicent ;
Hic regere imperio populos sciat (2).

Les grands ne doivent point exceller ez parties moins nécessaires.

Plutarque dict davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir et l'estude qui debvoit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : « N'as tu pas honte, luy dict il, de chanter si

---

(*a*) Plutarque, *Vie de Démosthènes*, c. 4.

(1) Qu'il terrasse l'ennemi qui résiste, qu'il pardonne à l'ennemi terrassé. Hor. *in Carm. sæcul.* v. 51.

(2) Que d'autres tonnent à la tribune ; que d'autres, armés du compas, mesurent la route des astres ; mais lui, qu'il sache gouverner les empires. Virg. *Énéid.* l. 6, v. 842.

bien (*a*)? » Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debattoit de son art : « Ia à Dieu ne plaise, sire, dict il, qu'il t'advienne iamais tant de mal, que tu entendes ces choses là mieulx que moy (*b*)! » Un roy doibt pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit, en son invective, de cette maniere : « Eh bien ! qu'es tu, pour faire tant le brave? es tu homme d'armes? es tu archer? es tu picquier ? » « Ie ne suis rien de tout cela; mais ie suis celuy qui sçait commander à touts ceulx là (*c*) ». Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias (*d*), de quoy on le vantoit d'estre excellent ioueur de fleutes.

Mérite des *Essais* de Montaigne.

Ie sçais bien, quand i'ois quelqu'un qui s'arreste au langage des *Essais*, que i'aimerois mieulx qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever les mots, comme desprimer le sens, d'autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis ie trompé, si gueres d'aultres donnent plus à prendre en la matiere; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semee ny gueres plus materielle, ny au moins plus drue en son papier. Pour en renger da-

(*a*) Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 1.

(*b*) Plutarque, traité intitulé, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 25.

(*c*) Plutarque, traité *de la Fortune*, vers la fin. C.

(*d*) Plutarque, préambule de la *Vie de Périclès*. C.

vantage, ie n'en entasse que les testes : que i'y attache leur suitte, ie multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay ie espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui vouldra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas tousiours simplement d'exemple, d'auctorité ou d'ornement; ie ne les regarde pas seulement par l'usage que i'en tire : elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie; et souvent, à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n'en veulx en ce lieu exprimer davantage, et pour ceux qui rencontreront mon air.

Retournant à la vertu parliere, ie ne treuve pas grand choix entre, Ne sçavoir dire que mal; ou, Ne sçavoir rien que bien dire. *Non est ornamentum virile, concinnitas* (1). Les sages disent que, pour le regard du savoir, il n'est que la philosophie, et pour le regard des effects, que la vertu, qui generalement soit propre à touts degrez et à touts ordres. Il y a quelque chose de pareil en ces aultres deux philosophes (*a*); car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis : mais c'est d'aultre

Épicure et Sénèque mis en opposition avec Pline et Cicéron.

---

(1) Une élégance affectée n'est pas un ornement digne d'un homme. SENEC. epist. 115.

(*a*) Épicure et Sénèque. C.

façon, et s'accommodants, pour une bonne fin, à la vanité d'aultruy; car ils leur mandent que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir, et de la renommée, les arreste encores au maniement des affaires, et leur faict craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller, qu'ils ne s'en donnent plus de peine (*a*), d'autant qu'ils ont assez de credit avec la postérité pour leur respondre que, quand ce ne seroit que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu et fameux que pourroient faire leurs actions publicques. Et oultre cette difference, encores ne sont ce pas lettres vuides et descharnees, qui ne se soustiennent que par un delicat choix de mots entassez et rengez à une iuste cadence, ains farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend, non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent, non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses! si ce n'est qu'on die que celle de Cicero estant en si extreme perfection, se donne corps elle mesme. I'adiousteray encores un conte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel : Il avoit à orer (*b*) en publicque, et estoit un peu pressé du temps

Cicéron fort passionné pour l'éloquence.

(*a*) Sénèque, epist. 21.

(*b*) *Haranguer*. C.

pour se preparer à son ayse. Eros, l'un de ses serfs, le veint advertir que l'audience estoit remise au lendemain : il en feut si ayse (*a*), qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Génie de Montaigne propre au style épistolaire.

Sur ce subiect de lettres, ie veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que ie puis quelque chose (*b*) : et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves (*c*), si i'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme ie l'ay eu aultrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast; car de negocier au vent comme d'aultres, ie ne sçaurois qu'en songes; ny forger des vains noms à entretenir en chose serieuse : ennemy iuré de toute espece de falsification. I'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une addresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple : et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succedé. I'ay naturellement un style comique et privé, mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publicques, comme en toutes façons est mon langage; trop

---

(*a*) Plutarque, *Dits notables des anciens Rois*, à l'article *Cicéron*.

(*b*) On trouvera dans cette édition neuf lettres de Montaigne, qui pourront donner quelque idée de ce qu'il dit ici. C.

(*c*) *Mes caprices, fantaisies ou imaginations*. C.

serré, desordonné, coupé, particulier : et ne m'entends pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Ie n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : ie n'en crois pas tant, et me desplaist d'en dire gueres oultre ce que i'en crois. C'est bien loing de l'usage present; car il ne feut iamais si abiecte et servile prostitution de presentations : la Vie, l'Ame, Devotion, Adoration, Serf, Esclave, touts ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Montaigne, ennemi des compliments outrés qu'on emploie dans les lettres.

Ie hais à mort de sentir le flatteur : qui faict que ie me iecte naturellement à un parler sec, rond et crud, qui tire, à qui ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. I'honore le plus ceulx que i'honore le moins; et, où mon ame marche d'une grande alaigresse, i'oublie les pas de la contenance; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui ie suis, et me presente moins à qui ie me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles faict tort à ma conception. A bienveigner (a),

---

(a) C'est-à-dire, *à complimenter, à féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée, sur sa* bienvenue. E. J.

à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, et tels compliments verbeux des loix cerimonieuses de nostre civilité, ie ne cognois personne si sottement sterile de language que moy : et n'ay iamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommendation, que celuy pour qui c'estoit, n'aye trouvees seches et lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres, que les Italiens ; i'en ay, ce crois ie, cent divers volumes : celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que i'ay aultrefois barbouillé pour les dames estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportee par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquee à la ieunesse oysifve, embabouinee de cette fureur. I'escris mes lettres tousiours en poste, et si precipiteusement, que, quoyque ie peigne insupportablement mal, i'aime mieulx escrire de ma main que d'y en employer une aultre ; car ie n'en treuve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris iamais. I'ay accoustumé les grands qui me cognoissent à y supporter des litures et des trasseures (a), et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que ie les traisne, c'est signe que ie n'y suis pas. Ie com-

Peu propre à faire des lettres de recommandation.

Avec quelle rapidité et négligence Montaigne écrivoit ses lettres.

(a) C'est-à-dire, *des ratures et des effaçures*. C.

mence volontiers sans proiect; le premier traict produit le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces, qu'en matiere. Comme i'aime mieulx composer deux lettres, que d'en clore et plier une, et resigne tousiours cette commission à quelque autre : de mesme, quand la matiere est achevee, ie donnerois volontiers à quelqu'un la charge d'y adiouster ces longues harangues, offres et prieres que nous logeons sur la fin; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge, comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres; pour ausquels ne bruncher i'ay maintesfois laissé d'escrire, et notamment à gents de iustice et de finance : tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, estants si cherement achetez, ne peuvent estre eschangez ou oubliez sans offense. Ie treuve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

CHAPITRE XL.

Que le goust des biens et des maulx despend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons.

Sur quoi sont fondées les opinions que nous avons des biens et des maux.

Les hommes, dict une sentence grecque ancienne (*a*), sont tormentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit un grand poinct gaigné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye, tout par tout. Car, si les maulx n'ont entree en nous que par nostre iugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser, ou contourner à bien : si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy n'en chevirons nous (*b*), ou ne les accommoderons nous à nostre advantage? si ce que nous appellons mal et torment, n'est ny mal ny torment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer; et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander

(*a*) Epicteti *Enchiridion*, c. 10.

(*b*) *Pourquoi n'en viendrons-nous à* chef, *à bout, n'en jouirons-nous.* E. J.

pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris, un aigre et mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon, et si, la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or, que ce que nous appellons mal ne le soit pas de soy; ou au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner aultre saveur et aultre visage, car tout revient à un, veoyons s'il se peult maintenir.

Ce que c'est que le mal; et comment il vient à nous intéresser.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoit credit de se loger en nous de son auctorité, il logeroit pareil et semblable en touts; car les hommes sont touts d'une espece, et, sauf le plus et le moins, se treuvent garnis de pareils utils et instruments pour concevoir et iuger : mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses là, montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition; tel à l'adventure les loge chez soy en leur vray estre, mais mille autres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eulx. Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties (*a*) : or, cette mort, que les uns appellent « des choses horribles la plus horrible », qui ne sçait que d'aultres la nom-

La mort: diversité d'opinions sur son sujet.

(*a*) *Parties opposées ou ennemies*. Dans quelques éditions, on lit *principales ennemies*. C.

ment « l'unique port des torments de cette vie, le souverain bien de nature, seul appuy de nostre liberté, et commune et prompte recepte à touts maulx ? » Et comme les uns l'attendent tremblants et effrayez, d'aultres la supportent plus ayseement que la vie; celuy là se plaint de sa facilité,

> Mors, utinam pavidos vitæ subducere nolles,
> Sed virtus te sola daret ! (1)

Or, laissons ces glorieux courages. Theodorus respondict à Lysimachus, menaçant de le tuer : « Tu feras un grand coup, d'arriver à la force d'une cantharide (*a*) ! » La pluspart des philosophes se treuvent avoir ou prevenu par desseing, ou hasté et secouru leur mort. Combien veoid on de personnes populaires, conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslee de honte et quelquesfois de griefs torments, y apporter une telle asseurance, qui par opiniastreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire; establissants leurs affaires domestiques, se recommendants à leurs amis, chantants, preschants et entretenants le peuple,

---

(1) O mort ! plût aux dieux que tu dédaignasses de frapper les lâches, et que la valeur seule ne fût pas épargnée par toi ! Lucan. l. 4, v. 580.

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 40.

voire y meslants quelquesfois des mots pour rire, et beuvants à leurs cognoissants, aussi bien que Socrates?

Mots plaisants de quelques personnes conduites à la mort.

Un qu'on menoit au gibet disoit, « qu'on gardast de passer par telle rue, car il y avoit dangier qu'un marchand luy feist mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte (*a*) ». Un aultre disoit au bourreau, « qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux ». L'aultre respondict à son confesseur qui luy promettoit qu'il souperoit ce iour là aveeques nostre Seigneur, « Allez vous y en, vous; car de ma part ie ieusne ». Un aultre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir boire aprez luy, de peur de prendre la verolle. Chascun a ouï faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on presenta une garse, avec offre que (comme nostre iustice permet quelquesfois), s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie : luy, l'ayant un peu contemplee, et apperceu qu'elle boittoit : « Attache! attache! dict il; elle cloche ». Et on dict de mesme qu'en Dannemarc, un homme condamné à avoir la teste trenchee, estant sur l'eschaffaud, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, parce que la

(*a*) *D'une vieille dette.* Le mot *dette* n'est plus masculin aujourd'hui, comme il l'étoit du temps de Montaigne. C.

fille qu'on luy offrit avoit les ioues avallees, et le nez trop poinctu. Un valet, à Toulouse, accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son maistre, ieune escholier prisonnier avecques luy, et aima mieulx mourir que se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceulx de la ville d'Arras, lors que le roy Louys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plustost que de dire, Vive le roy. Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur raillerie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le bransle, s'escria, « Vogue la gallee! » qui estoit son refrain ordinaire. Et l'aultre qu'on avoit couché, sur le poinct de rendre sa vie, le long du foyer sur une paillasse, à qui le medecin, demandant où le mal le tenoit, « Entre le banc et le feu », respondict il : et le presbtre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds qu'il avoit resserrez et contraincts par la maladie : « Vous les trouverez, dict il, au bout de mes iambes ». A l'homme qui l'exhortoit de se recommender à Dieu, « Qui y va ? » demanda il : et l'aultre respondant, « Ce sera tantost vous mesme, s'il luy plaist » : « Y fusse ie bien demain au soir ? » repliqua il. « Recommendez vous seulement à luy, suyvit l'aultre, vous y serez bientost » : « Il vault

Bouffons qui ont plaisanté en mourant.

donceques mieulx, adiousta il, que ie luy porte mes recommendations moy mesme ».

Femmes qui s'ensevelissent ou se brûlent vives avec le corps de leurs maris.

Au royaume de Narsingue, encores auiourd'huy, les femmes de leurs presbtres sont vifves ensepvelies avecques le corps de leurs maris : toutes aultres femmes sont bruslees aux funerailles des leurs, non constamment seulement, mais gayement : à la mort du roy, ses femmes et concubines, ses mignons, et touts ses officiers et serviteurs, qui font un peuple, se presentent si alaigrement au feu où son corps est bruslé, qu'ils montrent prendre à grand honneur d'y accompaigner leur maistre. Pendant nos dernieres guerres de Milan, et tant de prinses et rescousses (*a*), le peuple, impatient de si divers changements de fortune, print telle resolution à la mort, que i'ay ouï dire à mon pere qu'il y veit tenir compte de bien vingt et cinq maistres de maisons qui s'estoient desfaicts eulx mesmes en une semaine : accident approchant à celuy des Xanthiens (*b*), lesquels, assiegez par Brutus, se precipiterent pesle mesle, hommes, femmes et enfants, à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne faict rien pour fuyr la mort, que ceulx cy ne feissent pour fuyr la vie : de ma-

La mort recherchée volontairement et avec avidité.

(*a*) *De prises et de reprises*. E. J.

(*b*) Plutarque, *Vie de M. Brutus*, c. 8.

niere qu'à peine Brutus en peut sauver un bien petit nombre (*a*).

Opinions épousées aux dépens de la vie.

Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment que la Grece iura et mainteint en la guerre medoise, ce feut que chascun changeroit plustost la mort à la vie, que les loix persiennes aux leurs. Combien veoid on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs accepter plustost la mort tresaspre, que de se descirconcire pour se baptiser? exemple de quoy nulle sorte de religion n'est incapable (*b*).

Juifs que les Portugais traitèrent cruellement, pour les faire changer de religion.

Les roys de Castille, ayants banni de leurs terres les Iuifs, le roy Iehan de Portugal leur vendit, à huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps; à condition que, iceluy venu, ils auroient à les vuider; et luy promettoit leur fournir des vaisseaux à les traiecter en Afrique. Le iour arrivé, lequel passé il estoit dict que ceulx qui n'auroient obeï demeureroient esclaves, les vaisseaux leur feurent fournis escharcement (*c*), et ceulx qui

---

(*a*) Cinquante seulement, qui furent sauvés malgré eux, dit Plutarque. C.

(*b*) Montaigne avoit d'abord écrit, *toute sorte de religion est très capable;* mais il a rayé cette leçon, pour y substituer celle du texte. N.

(*c*) *Chichement*, *avec trop d'épargne*. C.

s'y embarquerent, rudement et vilainement traictez par les passagiers, qui, oultre plusieurs aultres indignitez, les amuserent sur mer, tantost avant, tantost arriere, iusques à ce qu'ils eussent consommé leurs victuailles, et feussent contraincts d'en acheter d'eulx si cherement et si longuement, qu'on ne les meit à bord qu'ils ne feussent du tout mis en chemise. La nouvelle de cette inhumanité rapportee à ceulx qui estoient en terre, la pluspart se resolurent à la servitude; aulcuns feirent contenance de changer de religion. Emmanuel, successeur de Iehan, venu à la couronne, les meit premierement en liberté; et, changeant d'advis depuis, leur ordonna de sortir de ses païs, assignant trois ports à leur passage. Il esperoit, dict l'evesque Osorius, non mesprisable historien latin de nos siecles, que la faveur de la liberté qu'il leur avoit rendue, ayant failli de les convertir au christianisme, la difficulté de se commettre à la volerie des mariniers, et d'abandonner un païs où ils estoient habituez avecques grandes richesses, pour s'aller iecter en region incogneue et estrangiere, les y rameneroit. Mais se voyant descheu de son esperance, et eulx touts deliberez au passage, il retrencha deux des ports qu'il leur avoit promis, à fin que la longueur et incommodité du traiect en reduisist aulcuns, ou qu'il eust moyen de les amonceler touts à un lieu

pour une plus grande commodité de l'execution qu'il avoit destinee; ce feut qu'il ordonna (*a*) qu'on arrachast d'entre les mains des peres et des meres touts les enfants au dessoubs de quatorze ans pour les transporter, hors de leur veue et conversation, en lieu où ils feussent instruicts à nostre religion. Ils disent que cet effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d'entre les peres et les enfants, et, de plus, le zele à leur ancienne creance, combattant à l'encontre de cette violente ordonnance, il y feut veu communement des peres et meres se desfaisants eulx mesmes, et, d'un plus rude exemple encores, precipitants, par amour et compassion, leurs ieunes enfants dans des puits, pour fuyr à la loy. Au demourant, le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par faulte de moyens ils se remeirent en servitude. Quelques uns se feirent chrestiens; de la foy desquels ou de leur race, encores auiourd'huy cent ans aprez, peu de Portugais s'asseurent, quoyque la coustume et la longueur du temps soyent bien plus fortes conseilleres, à telles mutations, que toute aultre contrainсte. En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois heretiques souffrirent à la fois, d'un courage determiné, d'estre bruslez vifs en un feu, avant desadvouer leurs opi-

Juifs qui, par zèle pour leur religion, se tuent eux-mêmes, et tuent leurs propres enfants.

Albigeois hérétiques aiment mieux être brûlés, que de désavouer leurs opinions.

(*a*) Voyez Marion, *Hist. Hisp.* t. 2, l. 26, c. 13.

nions. *Quoties non modò ductores nostri*, dict Cicero, *sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt* (1)? I'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinee en son cœur par divers visages de discours que ie ne luy sceus rabbattre; et, à la premiere qui s'offrit coeffee d'un lustre d'honneur, s'y precipiter, hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceulx, iusques aux enfants, qui, de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, « Que ne craindrons nous, dict un ancien, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraicte? »

La mort recherchée avec empressement.

D'enfiler icy un grand roolle de ceulx de touts sexes et conditions et de toutes sectes, ez siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherché volontairement, et recherché non seulement pour fuyr les maulx de cette vie, mais aulcuns pour fuyr simplement la satieté de vivre, et d'aultres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, ie n'aurois iamais faict; et en est le nombre si infini, qu'à la vérité i'aurois meilleur marché

(1) Combien de fois n'a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas nos généraux seulement, mais nos armées entières? Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 37.

de mettre en compte ceulx qui l'ont crainte: Cecy seulement : Pyrrho le philosophe (*a*) se trouvant, un iour de grande tormente, dans un batteau, montroit à ceulx qu'il veoyoit les plus effrayez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nullement soulcieux de cet orage. Oserons nous doncques dire que cet advantage de la raison, de quoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empereurs du reste des creatures, ayt esté mis en nous pour nostre torment? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches? si nous en perdons le repos et la tranquillité où nous serions sans cela? et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnee pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruyne; combattants le desseing de nature et l'universel ordre des choses, qui porte, que chascun use de ses utils et moyens, pour sa commodité?

Connoissance des choses; à quel usage doit être employée.

Bien, me dira lon, vostre regle serve à la mort : mais que direz vous de l'indigence? que direz vous encores de la douleur? que Aristippus, Hieronymus et la pluspart des sages ont estimé le dernier mal; et ceulx qui le nioient de parole le confessoient par effect. Possidonius

Douleur, le souverain mal.

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Pyrrhus*, l. 9, segm. 68.

estant extremement tormenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompeius le feut veoir, et s'excusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouïr deviser de la philosophie : « Ia à Dieu ne plaise, luy dict Possidonius, que la douleur gaigne tant sur moy qu'elle m'empesche d'en discourir (*a*) » ; et se iecta sur ce mesme propos du mespris de la douleur : mais ce pendant elle iouoit son roolle, et le pressoit incessamment ; à quoy il s'escrioit : « Tu as beau faire, douleur ! si ne diray ie pas que tu sois mal ». Ce conte, qu'ils font tant valoir, que porte il pour le mespris de la douleur ? il ne debat que du mot : et cependant si ces poinctures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt il son propos ? pourquoy pense il faire beaucoup de ne l'appeller pas Mal ? Icy tout ne consiste pas en l'imagination : nous opinons du reste ; c'est icy la certaine science qui ioue son roolle ; nos sens mesmes en sont iuges ;

Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis (1).

Ferons nous accroire à nostre peau que les coups d'estriviere la chastouillent ? et à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves ? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot : il est

---

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 25.

(1) Et si les sens ne sont vrais, toute raison est fausse. Lucret. l. 4, v. 487.

bien sans effroy à la mort; mais si on le bat, il crie et se tormente. Forcerons nous la generale loy de nature, qui se veoid en tout ce qui est vivant soubs le ciel, de trembler soubs la douleur? les arbres mesmes semblent gemir aux offenses. La mort ne se sent que par le discours (*a*), d'autant que c'est le mouvement d'un instant;

Aut fuit, aut veniet; nihil est præsentis in illâ :
Morsque minus pœnæ, quàm mora mortis habet (1) :

mille bestes, mille hommes sont plustost morts que menacez. Aussy, ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur, son avant coureuse coustumiere. Toutesfois, s'il en fault croire un sainct pere, *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem* (2) : et ie dirois encores plus vraysemblablement, que ny ce qui va devant ny ce qui vient aprez n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons faulsement : et ie treuve par experience que c'est plustost l'impatience de l'imagination

---

(*a*) *Le raisonnement.* E. J.

(1) Ou elle a été, ou elle sera : il n'y a rien de présent en elle. La mort est moins cruelle que l'attente de la mort.

— Le premier de ces deux vers latins est pris d'une satire qu'Étienne de la Boëtie, ami de Montaigne, lui avoit adressée. L'autre vers est d'Ovide, *épître d'Ariadne à Thésée*, v. 82. C.

(2) La mort n'est un mal que par ce qui vient après elle. AUGUST. *de Civit. Dei*, l. 1, c. 11.

de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement griefve de ce qu'elle nous menace de mourir; mais la raison accusant nostre lascheté de craindre chose si soubdaine, si inevitable, si insensible, nous prenons cet aultre pretexte plus excusable. Touts les maulx qui n'ont aultre dangier que du mal, nous les disons sans dangier: celuy des dents ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en compte de maladie?

La douleur, le pire accident de notre être, comment peut être amoindrie.

Or, bien presupposons le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur; comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela qu'elle nous iecte entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chauld, les veilles qu'elle nous fait souffrir: ainsi n'ayons à faire qu'à la douleur. Ie leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre, et volontiers, car ie suis l'homme du monde qui luy veulx autant de mal et qui la fuys autant, pour iusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle: mais il est en nous, sinon de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par patience; et, quand bien le corps s'en esmouveroit, de maintenir ce neantmoins l'ame et la raison en bonne trempe. Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la resolution? où ioucroyent elles leur roolle, s'il n'y a plus de

douleur à desfier? *Avida est periculi virtus* (1): s'il ne fault coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval et d'un asne, se veoir destailler en pieces et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauteriser et sonder, par où s'acquerra l'advantage que nous voulons avoir sur le vulgaire? C'est bien loing de fuyr le mal et la douleur, ce que disent les sages, « que des actions egualement bonnes, celle là est plus souhaitable à faire où il y a plus de peine ». *Non enim hilaritate, nec lasciviâ, nec risu, aut ioco, comite levitatis, sed sæpè etiam tristes firmitate et constantiâ, sunt beati* (2). Et à cette cause, il a esté impossible de persuader à nos peres que les conquestes faictes par vifve force au hazard de la guerre ne feussent plus advantageuses que celles qu'on faict en toute seureté par practiques et menees.

Lætius est, quoties magno sibi constat honestum (3).

Davantage, cela nous doibt consoler, que na-

---

(1) La vertu est avide de péril. Senec. *Cur bonis viris mala fiant?* c. 4.

(2) Les gens graves et austères ne sont point heureux par la gaîté, la lasciveté, les ris et les jeux, compagnes de la débauche; mais ils le sont souvent par la constance et la fermeté. Cic. *de Finib.* l. 2, c. 20.

(3) La vertu est plus douce, lorsqu'elle nous coûte beaucoup. Lucan. l. 9, v. 404.

turellement « si la douleur est violente, elle est courte; si elle est longue, elle est legiere » : *si gravis, brevis; si longus, levis* (1). Tu ne la sentiras gueres longtemps, si tu la sens trop; elle mettra fin à soy ou à toy : l'un et l'aultre revient à un; si tu ne la portes, elle t'emportera. *Memineris maximos morte finiri; parvos multa habere intervalla requietis : mediocrium nos esse dominos : ut si tolerabiles sint, feramus; sin minùs, e vitâ, quum ea non placeat, tanquam e theatro, exeamus* (2). Ce qui nous faict souffrir avecques tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre principal contentement en l'ame, de ne nous fonder point assez sur elle, qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli : Elle est variable en toute sorte de formes, et renge à soy, et à son estat quel qu'il soit, les sentiments du corps et touts aultres accidents : pourtant (*a*)

---

(1) Cic. *de Finib.* l. 2, c. 29.

(2) Souviens-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort; que les petites ont plusieurs intervalles de repos, et que nous sommes maîtres des médiocres : ainsi, tant qu'elles seront supportables, nous souffrirons patiemment; si elles ne le sont pas, si la vie nous déplaît, nous en sortirons comme d'un théâtre. Cic. *de Finib.* l. 1, c. 15.

(*a*) *C'est pourquoi chacun doit étudier son âme, sonder ses forces, etc.* C.

la fault il estudier et enquerir, et esveiller en elle ses ressorts tout puissants. Il n'y a raison, ny prescription, ny force qui vaille contre son inclination et son choix. De tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition, donnons luy en un propre à nostre repos et conservation : nous voylà, non couverts seulement de toute offense, mais gratifiez mesme, et flattez, si bon luy semble, des offenses et des maulx. Elle faict son proufit de tout indifferemment : l'erreur, les songes, luy servent utilement, comme une loyale matiere à nous mettre à garant (*a*) et en contentement. Il est aysé à veoir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la poincte de nostre esprit : les bestes qui le tiennent soubs boucle, laissent aux corps leurs sentiments libres et naïfs, et par consequent uns, à peu prez, en chasque espece, ainsy qu'elles montrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la iurisdiction qui leur appartient en cela, il est à croire que nous en serions mieulx, et que nature leur a donné un iuste et moderé temperament envers la volupté et envers la douleur; et ne peult faillir d'estre iuste,

---

(*a*) *A nous protéger et satisfaire. A garant* se prend ici dans le même sens que dans cette expression citée par Nicot, *je recours vers vous à garant*, ad te ut me tueare confugio. C.

estant egual et commun. Mais, puisque nous nous sommes emancipez de ses regles pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantasies, au moins aidons nous à les plier du costé le plus agreable. Platon (*a*) craint nostre engagement aspre à la douleur et à la volupté, d'autant qu'il oblige et attache par trop l'ame au corps : moy plustost, au rebours, d'autant qu'il l'en desprend et descloue. Tout ainsi que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuite : aussi s'enorgueillit la douleur à nous veoir trembler soubs elle. Elle se rendra de bien meilleure composition, à qui luy fera teste : il se fault opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appellons à nous et attirons la ruyne qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant, aussi est l'ame.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gents foibles de reins comme moy : où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres, qui prennent couleur ou plus haulte ou plus morne, selon la feuille où lon les couche, et qu'elle ne tient qu'autant de place en nous que nous luy en faisons : *Tantùm doluerunt, quantùm doloribus se inseruerunt* (1).

(*a*) Dans le *Phédon*. C.

(1) Autant ils se sont livrés à la douleur, autant a-t-elle eu de prise sur eux. August. *de Civit. Dei*, l. 1, c. 10. — Montaigne a détourné le sens de ce passage. C.

Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien, que dix coups d'espee en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement, par les medecins et par Dieu mesme estimees grandes, et que nous passons avecques tant de cerimonies, il y a des nations entieres qui n'en font nul compte. Ie laisse à part les femmes lacedemoniennes; mais aux souisses, parmy nos gents de pied, quel changement y trouvez vous? sinon que trottant aprez leurs maris vous leur veoyez auiourd'huy porter au col l'enfant qu'elles avoient hier au ventre : et ces Aegyptiennes contrefaictes, ramassees d'entre nous, vont elles mesmes laver les leurs qui viennent de naistre, et prennent leurs bains en la plus prochaine riviere. Oultre tant de garses qui desrobent touts les iours leurs enfants en la generation comme en la conception, cette belle et noble femme de Sabinus (*a*), patricien romain, pour l'interest d'aultruy, supporta seule, sans secours et sans voix et gémissement, l'enfantement de deux iumeaux. Un simple garsonnet de Lacedemone ayant desrobé un regnard (*b*) (car ils craignoient encores plus la honte de leur sottise au larrecin que nous ne craignons la peine de nostre malice), et l'ayant mis sous sa cappe, endura plustost qu'il luy eust rongé

Les douleurs de l'enfantement supportées sans peine.

Exemple remarquable sur cela, d'une dame romaine.

Constance des enfants lacédémoniens,

(*a*) Plutarque, traité *de l'Amour*, c. 34. C.

(*b*) Plutarque, *Vie de Lycurgue*, c. 14. C.

le ventre, que de se descouvrir. Et un aultre, donnant de l'encens à un sacrifice, se laissa brusler (a) iusques à l'os par un charbon tumbé dans sa manche, pour ne troubler le mystere : et s'en est veu un grand nombre, pour le seul essay de vertu, suyvant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre fouettez iusques à la mort sans alterer leur visage. Et Cicero (b) les a veus se battre à troupes, de poings, de pieds et de dents, iusques à s'evanouïr, avant que d'advouer estre vaincus. *Nunquam naturam mos vinceret; est enim ea semper invicta : sed nos umbris, deliciis, otio, languore, desidiâ, animum infecimus; opinionibus maloque more delinitum mollivimus* (1). Chascun sçait l'histoire de Scevola qui, s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef, et ayant failly d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention, et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adiousta qu'il y avoit en son camp un grand nombre de Romains complices

Et de Mucius Scevola.

(a) Valère-Maxime, l. 2, c. 32. C.

(b) Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 27. C.

(1) Jamais la coutume ne pourroit étouffer la nature; elle est invincible : mais, parmi nous, elle est corrompue par la mollesse, par les délices, par l'oisiveté, par l'indolence; elle est altérée par des préjugés consacrés et de mauvaises habitudes. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 27.

de son entreprinse, tels que luy : et, pour montrer quel il estoit, s'estant faict apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras, iusques à ce que l'ennemy mesme en ayant horreur commanda oster le brasier. Quoy! celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre, pendant qu'on l'incisoit (*a*)? et celuy qui s'obstina (*b*) à se mocquer et à rire, à l'envy des maulx qu'on luy faisoit; de façon que la cruauté irritee des bourreaux qui le tenoient, et toutes les inventions des torments redoublez les uns sur les aultres, luy donnerent gaigné? Mais c'estoit un philosophe. Quoy! un gladiateur de Cesar endura, tousiours riant, qu'on luy sondast et destaillast ses playes : *Quis mediocris gladiator ingemuit? quis vultum mutavit unquam? Quis non modò stetit, verùm etiam decubuit, turpiter? Quis, cùm decubuisset, ferrum recipere iussus, collum contraxit* (1)? Meslons y les femmes. Qui n'a ouï parler à Paris de celle qui se feit escorcher, pour seulement en

Autres exemples de fermeté dans la douleur.

(*a*) SENEC. epist. 78. C.

(*b*) Si je ne me trompe, il s'agit ici d'Anaxarque, que Nicocréon, tyran de Cypre, fit mettre en pièces, sans pouvoir vaincre sa douleur. *Voyez*, dans DIOGÈNE LAERCE, la *Vie d'Anaxarque*, l. 9, segm. 58, 59. C.

(1) Jamais le dernier des gladiateurs a-t-il ou gémi ou changé de visage? Quel art, dans leur chute même, pour en dérober la honte aux yeux du public! Renversés enfin aux pieds de leur adversaire, s'il leur présente le glaive, tournent-ils la tête? CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 16.

acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau? Il y en a qui se sont faict arracher des dents vifves et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les renger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre! Que ne peuvent elles, que craignent elles, pour peu qu'il y ayt d'adgencement à esperer en leur beauté?

> Vellere queis cura est albos à stirpe capillos,
> Et faciem, demptâ pelle, referre novam (1).

I'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à poinct nommé de ruyner leur estomach, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne ne souffrent elles, guindees et cenglees, à tout de grosses coches (*a*) sur les costez, iusques à la chair vifve? ouy, quelquesfois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blecer à escient pour donner foy à leur parole : et nostre roy (*b*) en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Po-

---

(1) Il s'en trouve qui ont le courage d'arracher leurs cheveux gris, et de s'écorcher tout le visage pour se faire une nouvelle peau. TIBULL. l. 1, eleg. 8, v. 45.

(*a*) C'est-à-dire, des *éclisses*, qui, pressées fortement sur les côtés par des ceintures, y rendoient la chair insensible, et aussi dure que la corne ou le col qui vient aux mains de certains ouvriers. C.

(*b*) Henri III.

loigne, et en l'endroict de luy mesme (*a*). Mais oultre ce que ie sçais en avoir esté imité en France par aulcuns, quand ie veins de ces fameux estats de Blois, i'avois veu peu auparavant une fille, en Picardie, pour tesmoigner la sincerité de ses promesses et aussi sa constance, se donner, du poinçon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau, et la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font des grandes escarres pour leurs dames, et, à fin que la marque y demeure, ils portent soubdain du feu sur la playe, et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang et former la cicatrice; gents qui l'ont veu l'ont escript, et me l'ont iuré: mais pour dix aspres (*b*), il se treuve touts les iours entre eulx personne qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses. Ie suis bien ayse que les tesmoings nous sont plus à main où nous en avons plus affaire; car la chrestienté nous en fournit à suffisance: et aprez l'exemple de nostre sainct Guide, il y a eu force gents qui, par devotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons, par tesmoing tresdigne de foy (*c*), que le roy sainct Louys porta la haire iusques à ce que, sur sa

(*a*) *Voyez* DE THOU, *Hist.* l. 58, ad ann. 1574. C.

(*b*) Monnaie turque, qui vaut à peu près un sou. E. J.

(*c*) Le sire de Joinville, dans ses Mémoires, t. I, p. 54, 55 C.

vieillesse, son confesseur l'en dispensa ; et que touts les vendredis il se faisoit battre les espaules, par son presbtre, de cinq chaisnettes de fer, que pour cet effect on portoit emmy ses besongnes de nuict.

Guillaume, nostre dernier duc de Guyenne, pere de cette Alienor qui transmeit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse soubs un habit de religieux, par penitence. Foulques, comte d'Aniou, alla iusques en Ierusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la chorde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne veoid on encores touts les iours au vendredi sainct, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre iusques à se deschirer la chair et percer iusques aux os? cela ay ie veu souvent, et sans enchantement : et disoit on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit qui pour de l'argent entreprenoient en cela de garantir la religion d'aultruy, par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus peuvent les aiguillons de la devotion que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils consulaire, M. Cato le sien preteur designé, et L. Paulus les siens deux en peu de iours, d'un visage rassis, et ne portant nul tesmoignage de dueil (*a*).

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 28. C.

Ie disois, en mes iours, de quelqu'un, en gaussant, qu'il avoit choué (*a*) la divine iustice; car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyee en un iour pour un aspre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prinst à faveur et gratification singuliere du ciel; ie n'en suys pas ces humeurs monstrueuses, mais i'en ay perdu en nourrice deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie : si n'est il gueres d'accident qui touche plus au vif les hommes. Ie veois assez d'aultres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentirois ie si elles me venoient; et en ay mesprisé, quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que ie n'oserois m'en vanter au peuple sans rougir : *ex quo intelligitur non in naturâ, sed in opinione, esse œgritudinem* (1). L'opinion est une puissante partie, hardie, et sans mesure. Qui rechercha iamais de telle faim la seureté et le repos, qu'Alexandre et Cesar ont faict l'inquietude et les difficultez? Terez, le pere de Sitalcez (*b*), souloit dire que « Quand il ne faisoit

(*a*) C'est-à-dire, *désappointé*, comme on parloit autrefois, ou *éludé*, comme on parle présentement. C.

(1) De là on peut comprendre que l'affliction n'est pas un effet de la nature, mais de l'opinion. Cic. *Tusc. quœst.* l. 3, c. 28.

(*b*) Roi de Thrace, dont il est parlé dans Diodore de Sicile, l. 12, c. 15. C.

point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point difference entre luy et son palefrenier (a) ». Caton, consul, pour s'asseurer d'aulcunes villes en Espaigne, ayant seulement interdict aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent; *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse* (1). Combien en sçavons nous qui ont fuy la doulceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmy leurs cognoissants, pour suyvre l'horreur des deserts inhabitables; et qui se sont iectez à l'abiection, vilité et mespris du monde, et s'y sont pleus iusques à l'affectation! Le cardinal Borromee, qui mourut dernierement à Milan, au milieu de la desbauche, à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa ieunesse, se mainteint en une forme de vie si austere, que la mesme robbe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver; n'avoit pour son coucher que la paille; et les heures qui luy restoient des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genouils, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit. I'en sçais qui à leur escient ont tiré et proufit et advance-

Austérité de vie du cardinal Borromée.

Accidents funestes que certaines per-

(a) Plutarque, *Dits notables des anciens Rois*. C.

(1) Peuple féroce, qui ne croyoit pas qu'on pût vivre sans combattre. Tit. Liv. l. 34, c. 17.

sonnes supportent sans peine.

ment, du cocuage, de quoy le seul nom effroye tant de gents.

Si la veue n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant : mais les plus plaisants et utiles de nos membres semblent estre ceulx qui servent à nous engendrer ; toutesfois assez de gents les ont prins en haine mortelle, pour cela seulement qu'ils estoient trop aimables, et les ont reiectez à cause de leur prix : autant en opina des yeulx celuy qui se les creva. La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants ; moy et quelques aultres à pareil heur le default : et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point, il respond « qu'il n'aime point à laisser lignee de soy (*a*) ».

Que nostre opinion donne prix aux choses, il se veoid par celles en grand nombre ausquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous ; et ne considerons ny leurs qualitez ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer, comme si c'estoit quelque piece de leur substance ; et appellons valeur, en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy ie m'advise que nous sommes grands mesnagiers de nostre mise : selon qu'elle poise, elle sert ; de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne

---

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Thalès*, l. 1, segm. 26. C.

la laisse iamais courir à fauls fret : l'achat donne tiltre au diamant, et la difficulté, à la vertu, et la douleur, à la devotion, et l'aspreté, à la medecine ; tel pour arriver à la pauvreté iecta ses escus en cette mesme mer que tant d'aultres fouillent de toutes parts pour y pescher des richesses. Epicurus dict (*a*) que « L'estre riche n'est pas soulagement, mais changement, d'affaires ». De vray, ce n'est pas la disette, c'est plustost l'abondance, qui produict l'avarice. Ie veulx dire mon experience autour de ce subiect.

Avarice ; ce qui la produit.

I'ay vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt annees, ie le passay n'ayant aultres moyens que fortuits, et despendant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despense se faisoit d'autant plus alaigrement et avecques moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Ie ne feus iamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close ; m'estant enioinct, au delà de toute aultre necessité, la necessité de ne faillir au terme que i'avois prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que ie me faisois pour leur satisfaire : de maniere que i'en rendois ma loyauté mesnagiere et aulcunement piperesse.

(*a*) Dans Sénèque, epist. 17. C.

Ie sens naturellement quelque volupté à payer; comme si ie deschargeois mes espaules d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action iuste et contenter aultruy. I'excepte les payements où il fault venir à marchander et compter; car si ie ne treuve à qui en commettre la charge, ie les esloingne honteusement et iniurieusement, tant que ie puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que ie haïsse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'aultre abandonne sa parole et ses serments pour cinq souls d'amendement. Et si empruntois avecques desadvantage : car n'ayant point le cœur de requerir en presence, i'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne faict gueres d'effort, et qui preste grandement la main au refuser. Ie me remettois de la conduicte de mon besoing plus gayement aux astres et plus librement, que ie n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La pluspart des mesnagiers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude : et ne s'advisent pas, Premierement, que la pluspart du monde vit ainsi : combien d'honnestes hommes ont reiecté tout leur certain à l'abandon, et le font touts les iours, pour cher-

cher le vent de la faveur des roys et de la fortune! Cesar s'endebta d'un million d'or, oultre son vaillant, pour devenir Cesar : et combien de marchands commencent leur traficque par la vente de leur metairie, qu'ils envoyent aux Indes,

Tot per impotentia freta (1).

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges qui la passent commodement, attendants touts les iours de la liberalité du ciel ce qu'il fault pour leur disner. Secondement, ils ne s'advisent pas que cette certitude sur laquelle ils se fondent, n'est gueres moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Ie veois d'aussi prez la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy : car, oultre ce que le sort a de quoy ouvrir cent bresches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur (2),

et envoyer cul sur poincte (*a*) toutes nos def-

---

(1) Sur tant de mers orageuses. CATULL. epigr. 4, v. 18.

(2) L'évêque Godeau a traduit ainsi ce vers:

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Corneille a transporté cette traduction dans *Polyeucte*. *Ex Mimis Publii Syri.*

(*a*) *Renverser, bouleverser toutes nos défenses et le-*

fenses et levees, ie treuve que, par diverses causes, l'indigence se veoid autant ordinairement logee chez ceulx qui ont des biens, que chez ceulx qui n'en ont point; et qu'à l'adventure est elle aulcunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compaignie des richesses. Elles viennent plus de l'ordre, que de la recepte; *faber est suæ quisque fortunæ* (1): et me semble plus miserable un riche malaysé, necessiteux, affaireux, que celuy qui est simplement pauvre: *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est* (2). Les plus grands princes et plus riches sont, par pauvreté et disette, poulsez ordinairement à l'extreme necessité; car en est il de plus extreme, que d'en devenir tyrans et iniustes usurpateurs des biens de leurs subiects?

Ma seconde forme, ç'a esté d'avoir de l'argent: à quoy m'estant prins, i'en feis bientost des reserves notables, selon ma condition: n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possede oultre sa despense ordinaire; ny

---

vées. On trouve dans le dictionnaire de Cotgrave, *cul sur pointe, cul sur tête,* deux expressions synonymes rendues par cette expression angloise, *topsy-turvy,* laquelle répond exactement à notre *sens dessus dessous.* C.

(1) Chacun est l'artisan de sa fortune. SALL. *in primâ orat. ad Cæs. de ordin. Rep.* §. 1.

(2) L'indigence au sein des richesses est la plus à plaindre. SENEC. epist. 74.

qu'on se puisse fier du bien qui est encores en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car, quoy! disois ie, si i'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident? Et à la suitte de ces vaines et vicieuses imaginations, i'allois faisant l'ingenieux à pourveoir, par cette superflue reserve, à touts inconvenients : et sçavois encores respondre, à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconvenients estoit trop infiny, Que si ce n'estoit à touts, c'estoit à aulcuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible solicitude : i'en faisois un secret; et moy, qui ose tant dire de moy, ne parlois de mon argent qu'en mensonge, comme font les aultres qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de iamais tesmoingner sincerement de ce qu'ils ont : ridicule et honteuse prudence! Allois ie en voyage? il ne me sembloit estre iamais suffisamment pourveu; et plus ie m'estois chargé de monnoye, plus aussi ie m'estois chargé de crainte, tantost de la seureté des chemins, tantost de la fidelité de ceulx qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'aultres que ie cognois, ie ne m'asseurois iamais assez si ie ne l'avois devant mes yeulx. Laissois ie ma boiste chez moy? combien de souspeçons et pensements espineux, et, qui pis est, incommunicables? i'avois tousiours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent

qu'à l'acquerir. Si ie n'en faisois du tout tant que i'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, i'en tirois peu ou rien : pour avoir plus de moyens de despense, elle ne m'en poisoit pas moins; car, comme disoit Bion (*a*), « Autant se fasche le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrache le poil » : et, depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service; vous n'oseriez l'escorner; c'est un bastiment qui, comme il vous semble, croulera tout si vous y touchez; il fault que la necessité vous prenne à la gorge pour l'entamer : et auparavant i'engageois mes hardes et vendois un cheval, avecques bien moins de contraincte et moins envy (*b*), que lors ie ne faisois bresche à cette bourse favorie que ie tenois à part. Mais le dangier estoit que malayseement peult on establir bornes certaines à ce desir (elles sont difficiles à trouver ez choses qu'on croit bonnes), et arrester un poinct à l'espargne : on va tousiours grossissant cet amas, et l'augmentant d'un nombre à aultre, iusques à se priver vilainement de la iouïssance de ses propres biens, et l'establir toute en la garde, et n'en user point. Selon cette espece d'usage, ce sont les plus riches

---

(*a*) Sénèque, *Traité de la tranquillité d'esprit*, c. 8. C.

(*b*) C'est-à-dire, *et moins à contre cœur*. C.

gents du monde, ceulx qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avaricieux, à mon gré. Platon (*a*) renge ainsi les biens corporels ou humains : la santé, la beauté, la force, la richesse : et la richesse, dict il, n'est pas aveugle, mais tresclairvoyante, quand elle est illuminee par la prudence. Dionysius le fils (*b*) eut bonne grace : On l'advertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor; il luy manda de le luy apporter; ce qu'il feit, s'en reservant à la desrobbee quelque partie, avecques laquelle il s'en alla en une aultre ville, où, ayant perdu cet appetit de thesauriser, il se meit à vivre plus liberalement : ce qu'entendant, Dionysius luy feit rendre le demourant de son thresor, disant que, puisqu'il avoit apprins à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers.

Comment Montaigne régloit sa dépense.

Ie feus quelques annees en ce poinct : ie ne sçais quel bon daimon m'en iecta hors tresutilement, comme le Syracusain, et m'envoya toute cette conserve à l'abandon; le plaisir de certain voyage de grande despense ayant mis au pied cette sotte imagination : par où ie suis retumbé à une tierce sorte de vie (ie dis ce que

---

(*a*) *Des Lois*, l. 1. C.

(*b*) Ou *Denys le père*, selon Plutarque, dans les *Dits notables des Rois*. C.

i'en sens), certes plus plaisante beaucoup, et plus reglee; c'est que ie foys courir ma despense quant et quant ma recepte; tantost l'une devance, tantost l'aultre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Ie vis du iour à la iournee, et me contente d'avoir de quoy suffire aux besoings presents et ordinaires : aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y sçauroient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle mesme nous arme iamais suffisamment contre soy : c'est de nos armes qu'il la fault combattre; les fortuites nous trahiront au bon du faict. Si i'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite, non pour acheter des terres, de quoy ie n'ay que faire, mais pour acheter du plaisir. *Non esse cupidum, pecunia est; non esse emacem, vectigal est* (1). Ie n'ay ny gueres peur que bien me faille, ny nul desir qu'il augmente; *Divitiarum fructus est in copiâ; copiam declarat satietas* (2) : et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivee en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que ie me veoye desfaict de cette folie si commune aux

(1) C'est être riche, que de n'être pas avide de richesses; c'est un revenu, que de n'avoir pas la passion d'acheter. Cic. *Paradox.* 6, c. 3.

(2) Le fruit des richesses est dans l'abondance, et la satiété annonce l'abondance. Cic. *Paradox.* 6, c. 2.

vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes, et trouvé que l'accroist de chevance n'estoit pas accroist d'appetit au boire, manger, dormir, et embrasser sa femme; et qui, d'aultre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'œconomie, ainsi qu'elle faict à moy, delibera (a) de contenter un ieune homme pauvre, son fidele amy, abboyant aprez les richesses; et luy feit present de toutes les siennes, grandes et excessives, et de celles encores qu'il estoit en train d'accumuler touts les iours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, et par la guerre; moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir et nourrir honnestement comme son hoste et son amy. Ils vescurent ainsi depuis tresheureusement, et egualement contents du changement de leur condition. Bel exemple du mépris des richesses.

Voylà un tour que i'imiterois de grand courage: et loue grandement la fortune d'un vieil prelat que ie veois s'estre si purement demis de sa bourse, de sa recepte et de sa mise, tantost à un serviteur choisi, tantost à un aultre, qu'il a coulé un long espace d'annees autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'aultruy est un non legier tesmoignage Autre exemple à peu près du même genre.

(a) *Cyropédie de Xénophon*, l. 8, c. 3, §. 16-20. C.

de la bonté propre; partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard, ie ne veois point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduict que le sien. Heureux qui aye reglé à si iuste mesure son besoing, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement, et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'aultres occupations qu'il suyt, plus convenables, plus tranquilles, et selon son cœur!

Ce qui rend un homme aisé, ou indigent.

L'aysance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chascun; et non plus la richesse que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté, et de plaisir, que leur en preste celuy qui les possede. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en treuve : non de qui on le croid, mais qui le croid de soy, est content; et en cela seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous faict ny bien ny mal; elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique comme il luy plaist; seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution : comme les accoustrements nous eschauffent, non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couver et nourrir; qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur,

ainsi se conserve la neige et la glace. Certes, tout en la maniere (a) qu'à un faineant l'estude sert de torment; à un yvrongne, l'abstinence du vin; la frugalité est supplice au luxurieux; et l'exercice, gehenne à un homme delicat et oysif: ainsin est il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d'elles mesmes; mais nostre foiblesse et lascheté les faict telles. Pour iuger des choses grandes et haultes, il fault une ame de mesme; aultrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre: un aviron droict semble courbe en l'eau; il n'importe pas seulement qu'on veoye la chose, mais comment on la veoid.

Or sus, pourquoy, de tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur, n'en trouvons nous quelqu'un qui face pour nous? et de tant d'especes d'imaginations qui l'ont persuadé à aultruy, que chascun n'en applique il à soy une, le plus selon son humeur? S'il ne peult digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager. *Opinio est quædam effœminata ac levis, nec in dolore magis, quàm eadem in voluptate: quâ, quum liquescimus fluimusque mollitiâ, apis aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo*

Opinion de la douleur; sur quoi fondée.

(a) Sénèque, epist. 81. C.

est, ut tibi imperes (1). Au demourant, on n'eschappe pas à la philosophie, pour faire valoir oultre mesure l'aspreté des douleurs et l'humaine foiblesse; car on la contrainct de se reiecter à ces invincibles repliques: « S'il est mauvais de vivre en necessité, au moins de vivre en necessité, il n'est aucune necessité »: « Nul n'est mal longtemps, qu'à sa faulte ». Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie; qui ne veult ny resister ny fuyr: que luy feroit on?

CHAPITRE XLI.

De ne communiquer sa gloire.

Vanité de l'amour de la gloire.

De toutes les resveries du monde, la plus receue et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons iusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prinse:

La fama, ch' invaghisce a un dolce suono
Gli superbi mortali, e par si bella,

(1) Par la douleur comme par le plaisir, nos âmes sont amollies: elles se liquéfient, si j'ose ainsi parler; et nous devenons efféminés à un tel point, qu'il ne faut qu'une piqûre d'abeille pour nous arracher des cris. Tout consiste donc à savoir se commander. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 21.

E un' eco, un sogno, anzi d' un sogno un' ombra
Ch' ad ogni vento si dilegua e sgombra (1);

et des humeurs desraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes (*a*) se desfacent plus tard et plus envy (*b*) de cette cy que de nulle aultre; c'est la plus revesche et opiniastre; *quia etiam benè proficientes animos tentare non cessat* (2). Il n'en est gueres de laquelle la raison accuse si clairement la vanité; mais elle a ses racines si vifves en nous, que ie ne sçais si iamais aulcun s'en est peu nettement descharger. Aprez que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine, que vous avez peu (*c*) que tenir à

---

(1) La renommée, qui, par la douceur de sa voix, enchante les superbes mortels et paroît si ravissante, n'est qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe qui se dissipe et s'évanouit en un moment. TASSO, *Gerus.* c. 14, st. 63.

(*a*) *Etiam sapientibus, cupido gloriæ novissima exuitur*, dit Tacite, *Hist.* l. 4, c. 6. Je doute que Montaigne ait eu en vue ce passage; car il est si beau, que, s'il l'eût eu dans l'esprit, je crois qu'il n'auroit pu s'empêcher de le citer. C.

(*b*) *Difficilement, à contre cœur.* C.

(2) Parce qu'elle ne cesse de tenter ceux mêmes qui ont fait des progrès dans la vertu. D. AUGUST. *de Civit. Dei*, l. 5, c. 14.

(*c*) C'est-à-dire, *que vous avez peu de moyens de tenir à l'encontre.* E. J.

l'encontre : car, comme dict Cicero (*a*), ceulx mesmes qui la combattent, encores veulent ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes aultres choses tumbent en commerce : nous prestons nos biens et nos vies au besoing de nos amis; mais de communiquer son honneur, et d'estrener aultruy de sa gloire, il ne se veoid gueres.

Catulus Luctatius (*b*), en la guerre contre les Cimbres, ayant faict touts ses efforts pour arrester ses soldats qui fuyoient devant les ennemis, se meit luy mesme entre les fuyards, et contrefeit le couard, à fin qu'ils semblassent plustost suyvre leur capitaine que fuyr l'ennemy : c'estoit abandonner sa reputation pour couvrir la honte d'aultruy. Quand Charles cinquiesme passa en Provence l'an mil cinq cent trente sept, on tient que Antoine de Leve, veoyant l'empereur resolu de ce voyage, et l'estimant luy estre merveilleusement glorieux, opinoit toutesfois (*c*) le contraire et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en feust attribué à

(*a*) *Orat. pro Archiâ*, c. 11. C.

(*b*) Plutarque, *Vie de Marius*, c. 8. C.

(*c*) *Voyez* Guillaume du Bellay, f° 290; et Brantôme, *Vies des Hommes illustres*, à l'article *Antoine de Lève*. C.

son maistre, et qu'il feust dict, son bon advis et sa prevoyance avoir esté telle que, contre l'opinion de touts, il eut mis à fin une si belle entreprinse : qui estoit l'honorer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens, consolants Archileonide, mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le hault louants iusques à dire qu'il n'avoit point laissé son pareil, elle refusa cette louange privee et particuliere, pour la rendre au public : « Ne me dictes pas cela, repliqua elle; ie sçais que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillants qu'il n'estoit (*a*) ». En la battaille de Crecy (*b*), le prince de Gales, encores fort ieune, avoit l'avant garde à conduire; le principal effort de la rencontre feut en cet endroict : les seigneurs qui l'accompagnoient, se trouvants en dur party d'armes, manderent au roy Edouard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils; et luy ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval : « Ie luy ferois (*c*) dict il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat qu'il a si longtemps soustenu; quelque hazard qu'il y ayt, elle sera toute sienne » : et n'y voulut

Louange particulière, refusée.

Édouard III veut laisser à son fils tout l'honneur de la victoire.

(*a*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Brasidas*. C.

(*b*) Donnée en 1346.

(*c*) Froissard, vol. 1, c. 30. C.

aller ny envoyer, sçachant, s'il y feust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eust attribué l'advantage de cet exploict. *Semper enim quod postremum adiectum est, id rem totam videtur traxisse* (1). Plusieurs estimoient à Rome, et se disoit communement (*a*), que les principaulx beaux faicts de Scipion estoient en partie deus à Lælius, qui toutesfois alla tousiours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aulcun soing de la sienne. Et Theopompus, roy de Sparte, à celuy qui lui disoit que la chose publicque demeuroit sur ses pieds, pour autant qu'il sçavoit bien commander : « C'est plustost, dict il, parce que le peuple sçait bien obeïr (*b*) ».

Conduite d'un évêque qui se trouva à la bataille de Bouvines.

Comme les femmes qui succedoient aux pairies avoient, nonobstant leur sexe, droict d'assister et opiner aux causes qui appartienent à la iurisdiction des pairs : aussi les pairs ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos roys en leurs

---

(1) Car ceux qui arrivent les derniers au combat, semblent seuls avoir décidé la victoire. Tit. Liv. l. 27, c. 45.

(*a*) Plutarque, *Instructions pour ceux qui manient affaires d'état*, c. 7. C.

(*b*) Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Theopompus*. C.

guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'evesque de Beauvais, se trouvant avecques Philippe Auguste en la battaille de Bouvines (*a*), participoit bien fort courageusement à l'effect ; mais il luy sembloit ne debvoir toucher au fruict et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce iour là ; et les donnoit, au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgosiller (*b*) ou prendre prisonniers, luy en resignant toute l'execution : et le feit ainsi de Guillaume, comte de Salsberi, à messire Iehan de Nesle : d'une pareille subtilité de conscience à cette aultre (*c*), il vouloit bien assommer, mais non pas blecer, et pourtant ne combattoit que de masse. Quelqu'un en mes iours estant reproché par le roy d'avoir mis les mains sur un presbtre, le nioit fort et ferme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

(*a*) Donnée en 1214, entre Lille et Tournay.

(*b*) *A égorger*, où *pour leur couper le* gosier. E. J.

(*c*) C'est-à-dire, *par une subtilité de conscience pareille à cette autre dont je viens de parler, cet évêque vouloit bien assommer, etc.* Voyez Mézerai, et les *Mémoires de J. du Tillet*. C.

CHAPITRE XLII.

De l'inequalité qui est entre nous.

Extrême différence d'homme à homme.

Plutarque dict (*a*), en quelque lieu, qu'il ne treuve point si grande distance de beste à beste, comme il treuve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la verité, ie treuve si loing d'Epaminondas, comme ie l'imagine, iusques à tel que ie cognois, ie dis capable de sens commun, que i'encherirois volontiers sur Plutarque; et dirois, qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste;

> Hem! vir viro quid præstat (1)!

et qu'il y a autant de degrez d'esprits, qu'il y a d'icy au ciel de brasses, et autant innumerables. Mais, à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aulcune chose ne s'estime que par ses propres qualitez: nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroict,

> Volucrem
> Sic laudamus equum, facili cui plurima palma

(*a*) Dans le traité intitulé, *Que les bêtes brutes usent de la raison*, vers la fin. C.

(1) Ah! qu'un homme peut être supérieur à un autre homme! Terent. *Eunuch.* act. 2, sc. 3, v. 1,

Fervet, et exsultat rauco victoria circo (1),

non de son harnois ; un levrier, de sa vistesse, non de son collier ; un oyseau (*a*), de son aile, non de ses longes et sonnettes : pourquoy de mesme n'estimons nous un homme par ce qui est sien? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n'achetez pas un chat en poche : si vous marchandez un cheval (*b*), vous luy ostez ses bardes, vous le voyez nud et à descouvert ; ou s'il est couvert, comme on les presentoit anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins necessaires, à fin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considerer les iambes, les yeulx et le pied, qui sont les membres les plus utiles,

L'homme estimable par lui-même, non par ses atours.

Regibus hic mos est : ubi equos mercantur, opertos
Inspiciunt ; ne, si facies (ut sæpè) decora
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem
Quòd pulchræ clunes, breve quòd caput, ardua cervix (2) :

---

(1) On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paroître, en courant, sa bouillante vigueur,
Qui jamais ne se lasse, et qui, dans la carrière,
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.
Juv. sat. 8, v. 57.

(*a*) *Un oiseau de fauconnerie*. E. J.

(*b*) Sénèque, epist. 80. C.

(2) Lorsque les princes achètent des chevaux, ils les examinent couverts, de peur que si le cheval a les pieds mauvais et la tête belle, comme il arrive souvent, l'ache-

pourquoy estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté? Il ne nous faict montre que des parties qui ne sont aulcunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vrayement iuger de son estimation. C'est le prix de l'espee que vous cherchez, non de la gaine: vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain (*a*), si vous l'avez despouillee. Il le fault iuger par luy mesme, non par ses atours : et, comme dict tresplaisamment un ancien : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand (*b*)? vous y comptez la haulteur de ses patins ». La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il mette à part ses richesses et honneurs; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses fonctions, sain et alaigre? Quelle ame a il? est elle belle, capable, et heureusement pourveue de toutes ses pieces? est elle riche du sien, ou de l'aultruy? la fortune n'y a elle que veoir? Si les yeulx ouverts elle attend les espees traictes (*c*), s'il ne luy chault (*d*) par où luy sorte la vie, par la

---

teur ne se laisse séduire en lui voyant une croupe arrondie, une tête effilée, et une encolure relevée et hardie. Hor. sat. 2, l. 1, v. 86.

(*a*) Le *quatrain*, selon le Dictionnaire de Trévoux, est une ancienne monnoie qui valoit un liard. E. J.

(*b*) Sénèque, epist. 76. C.

(*c*) *Les épées nues, tirées du fourreau.* — On trouve dans Nicot, l'épée traicte, *ensis destrictus*. C.

(*d*) *S'il ne lui importe*. E. J.

bouche ou par le gosier; si elle est rassise, equable(*a*) et contente: c'est ce qu'il fault veoir, et iuger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est il

Sapiens, sibique imperiosus;
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent;
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis; et in seipso totus, teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari;
In quem manca ruit semper fortuna? (1)

un tel homme est cinq cents brasses au dessus des royaumes et des duchez; il est luy mesme à soy son empire:

Sapiens.... pol ipse fingit fortunam sibi (2):

que luy reste il à desirer?

Nonne videmus
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut quoi
Corpore seiunctus dolor absit, mente fruatur
Iucundo sensu, curà semotu' metuque? (3)

(*a*) *Égale.* E. J.

(1) Sage et maître de lui-même, verroit-il sans peur l'indigence, les fers et la mort? Sait-il résister à ses passions, sait-il mépriser les honneurs? Renfermé tout entier en lui-même, et semblable au globe parfait qu'aucune aspérité n'empêche de rouler, ne laisse-t-il aucune prise à la fortune? Hor. sat. 7, v. 83.

(2) Le sage est l'artisan de son propre bonheur.
Plaut. *in Trinummo*, act. 2, sc. 2, v. 84.

(3) Écoutez le cri de la nature! Qu'exige-t-elle de vous? un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes. Lucret. l. 2, v. 16.

Comparez luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poulsent et repoulsent, pendante (*a*) toute d'aultruy; il y a plus d'esloingnement que du ciel à la terre : et toutesfois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat; là où, si nous considerons un paysan et un roy, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se presente soubdain à nos yeulx une extreme disparité, qui ne sont differents (*b*), par maniere de dire, qu'en leurs chausses.

En quoi les rois de Thrace se distinguoient de leur peuple.

En Thrace, le roy estoit distingué de son peuple, d'une plaisante maniere et bien rencherie : il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subiects d'adorer, c'estoit Mercure; et luy, desdaignoit (*c*) les leurs, Mars, Bacchus, Diane : ce ne sont pourtant que peinctures qui ne font aul-

---

(*a*) Ou *dépendant toute d'autrui*, comme on a mis dans quelques éditions. C.

(*b*) *Quoiqu'ils ne soient différents, par manière*, *etc.* Ici, Montaigne a un peu négligé la construction, aussi-bien qu'en plusieurs autres endroits. C.

(*c*) Hérodote dit bien (l. 5, p. 331) que les rois de Thrace adoroient *Mercure* sur tout autre dieu; qu'ils ne juroient que par lui seul, et se disoient descendants de lui : mais il ne dit point qu'ils méprisassent *Mars*, *Bacchus* et *Diane*, les seuls dieux de leurs sujets. C.

cune dissemblance essentielle. Car, comme les ioueurs de comedie, vous les veoyez sur l'eschaffaud faire une mine de duc et d'empereur; mais tantost aprez les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur naïfve et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public,

Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assiduè, et veneris sudorem exercita potat (1) :

Les rois sujets aux mêmes passions et aux mêmes accidents que les autres hommes.

voyez le derriere le rideau; ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'adventure, plus vil que le moindre de ses subiects : *ille beatus introrsùm est; istius bracteata felicitas est* (2); la couardise, l'irresolution, l'ambition, le despit et l'envie, l'agitent comme un aultre;

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes (3) :

---

(1) Parce qu'à ses doigts brillent enchâssées dans l'or d'énormes émeraudes; parce qu'il est toujours paré de riches habits qu'il use dans les exercices les plus lascifs. LUCRET. l. 4, v. 1119.

(2) Le bonheur de celui-ci est en lui-même; l'autre n'a qu'un bonheur extérieur et superficiel. SENEC. epist. 115.

(3) Les trésors entassés, les faisceaux consulaires, ne peuvent chasser les cruelles agitations de l'esprit, ni les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. HOR. od. 16, l. 2, v. 9.

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armees.

Reveràque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;
Audacterque inter reges, rerumque potentes,
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro (1):

La fiebvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archers de sa garde l'en deschargeront ils? quand la frayeur de la mort le transira, se rasseurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre? quand il sera en ialousie et caprice, nos bonnettades (*a*) le remettront elles? Ce ciel de lict, tout enflé d'or et de perles, n'a aulcune vertu à rappaiser les tranchees d'une verte cholique.

Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Iactaris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est (2).

Alexandre — Les flatteurs du grand Alexandre luy fai-

(1) Les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne fuient point effrayés par le fracas des armes; ils se présentent hardiment à la cour des rois, et, sans respect pour le trône, s'asseyent à leurs côtés. LUCRET. l. 2, v. 46.

(*a*) *Nos salutations à coups de bonnet.* E. J.

(2) La fièvre ne vous quittera pas plus tôt, si vous êtes étendu sur la pourpre, ou sur ces tapis tissus à grands frais, que si vous êtes couché sur un lit plébéien. LUCRET. l. 2, v. 34.

soyent accroire qu'il estoit fils de Iupiter : un iour estant blecé, regardant escouler le sang de sa playe, « Eh bien ! qu'en dictes vous ? dict il (*a*) ; est ce pas icy un sang vermeil et purement humain ? il n'est pas de la trempe de celuy que Homere faict escouler de la playe des dieux ». Hermodorus le poëte avoit faict des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du soleil : et luy, au contraire : « Celuy, dict il, qui vuide ma chaize percee, sçait bien qu'il n'en est rien (*b*) ». C'est un homme pour touts potages : et si de soy mesme c'est un homme mal nay, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

et Antigonus se moquent de leurs flatteurs.

Puellæ
Hunc rapiant, quicquid calcaverit hic, rosa fiat (1) :

quoy pour cela si c'est une ame grossiere et stupide ? La volupté mesme et le bonheur ne s'apperçoivent point sans vigueur et sans esprit.

En quel sens la fortune est un bien.

Hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet :
Qui uti scit, ei bona ; illi qui non utitur rectè, mala (2).

(*a*) Plutarque, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Alexandre*. C.

(*b*) Plutarque, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Antigonus*. C.

(1) Que les jeunes filles se l'enlèvent, que partout les roses naissent sous ses pas. Pers. sat. 2, v. 38.

(2) Ces choses sont tout ce que leur possesseur les fait être ; ce sont des biens pour qui sait en user, des maux

Les biens de la fortune, touts tels qu'ils sont, encores fault il avoir le sentiment propre à les savourer. C'est le iouïr, non le posseder, qui nous rend heureux.

Non domus et fundus, non æris acervus et auri,
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas. Valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus benè cogitat uti:
Qui cupit aut metuit, iuvat illum sic domus aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram (1).

Il est un sot, son goust est mousse et hebesté; il n'en iouit non plus qu'un morfondu de la doulceur du vin grec, ou qu'un cheval, de la richesse du harnois duquel on l'a paré: tout ainsi, comme Platon dict (*a*), que la santé, la beauté, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est equalement mal à l'iniuste, comme bien au iuste; et le mal, au rebours. Et puis, où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes?

---

pour qui en fait un mauvais usage. TERENT. *Heautont.* act. 1, sc. 3, v. 21.

(1) Cette maison superbe, ces terres immenses, ces tas d'or et d'argent, chassent-ils la fièvre et les soucis du maître? Pour jouir de ce qu'on possède, il faut être sain de corps et d'esprit. Pour quiconque est tourmenté de crainte ou de désir, toutes ces richesses sont comme des fomentations pour un goutteux, comme des tableaux pour des yeux qui ne peuvent souffrir la lumière. HOR. epist. 2, l. 1, v. 47.

(*a*) *Traité des Lois,* l. 2. C.

veu que la moindre picqueure d'espingle, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la premiere strette (a) que luy donne la goutte, il a beau estre Sire et Maiesté,

> Totus et argento conflatus, totus et auro (1),

perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs? s'il est en cholere, sa principaulté le garde elle de rougir, de paslir, de grincer les dents comme un fol? Or, si c'est un habile homme et bien nay, la royauté adiouste peu à son bonheur;

> Si ventri benè, si lateri est, pedibusque tuis, nil
> Divitiæ poterunt regales addere maius (2);

il veoid que ce n'est que biffe (*b*) et piperie. Ouy, à l'adventure, il sera de l'advis du roy Seleucus, « Que qui sçauroit le poids d'un sceptre, ne daigneroit l'amasser quand il le trouveroit à terre (*c*) » : il le disoit pour les

---

(*a*) C'est-à-dire, *étreinte*. — *Strette* vient de l'italien *stretta*, qui signifie la même chose. C.

(1) Tout brillant de l'éclat des plus précieux métaux. Tibull. eleg. 1, v. 71.

(2) Avez-vous l'estomac bon, la poitrine excellente, n'êtes-vous point tourmenté de la goutte? les richesses des rois ne pourroient ajouter à votre bonheur. Hor. epist. 12, l. 1, v. 5.

(*b*) *Trompeuse apparence*. E. J.

(*c*) Plutarque, *Si l'homme d'âge doit se mêler des affaires d'état*, c. 12. C.

grandes et penibles charges qui touchent un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler aultruy, puisqu'à regler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doulx, considerant l'imbecillité du iugement humain, et la difficulté du choix ez choses nouvelles et doubteuses, ie suis fort de cet avis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suyvre que de guider; et que c'est un grand seiour (*a*) d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracee, et à respondre que de soy:

Ut satiùs multo iam sit parere quietum,
Quàm regere imperio res velle (1).

Rois moins en état de goûter les plaisirs, que de simples particuliers.

Ioinct que Cyrus disoit qu'il n'appartenoit de commander à homme qui ne vaille mieulx que ceulx à qui il commande. Mais le roy Hieron, en Xenophon (*b*), dict davantage, Qu'en la iouïssance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez: d'autant que l'aysance et la facilité leur oste l'aigredoulce poincte que nous y trouvons.

(*a*) *Repos*. C.

(1) Il vaut bien mieux obéir tranquillement, que de prendre le fardeau des affaires publiques. Lucret. l. 5, v. 1126.

(*b*) Dans le traité intitulé *Hiéron*, ou *de la Condition des Rois*. C.

Pinguis amor, nimiumque potens, in tædia nobis
Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet (1).

Pensons nous que les enfants de chœur prennent grand plaisir à la musique? la satieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois, resiouïssent ceulx qui ne les veoyent pas souvent et qui ont desiré de les veoir; mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade et malplaisant : ny les dames ne chatouillent celuy qui en iouït à cœur saoul : qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sauroit prendre plaisir à boire : les farces des bateleurs nous resiouïssent; mais aux ioueurs elles servent de corvee. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux princes, c'est leur feste, de se pouvoir quelquesfois travestir et demestre à la façon de vivre basse et populaire,

Plerumque gratæ principibus vices,
Mundæque parvo sub lare pauperum
Cœnæ, sine aulæis et ostro,
Sollicitam explicuere frontem (2).

Il n'est rien si empeschant, si desgousté, que

(1) L'amour déplaît, s'il est trop bien traité; c'est un aliment agréable dont l'excès devient nuisible. Ovid. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 25.

(2) Le changement plaît aux grands. Une table propre sans tapis, sans pourpre, un repas frugal sous le toit du pauvre, leur a souvent déridé le front. Hor. od. 29, l. 3, v. 13.

l'abondance. Quel appetit ne se rebuteroit à veoir trois cents femmes à sa mercy, comme les a le grand seigneur en son serrail? Et quel appetit et visage de chasse s'estoit reservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit iamais aux champs à moins de sept mille faulconniers? Et oultre cela, ie crois que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la iouïssance des plaisirs plus doulx; ils sont trop esclairez et trop en butte : et ie ne sçais comment on requiert plus d'eulx de cacher et couvrir leur faulte; car ce qui est à nous indiscretion, à eulx le peuple iuge que ce soit tyrannie, mespris et desdaing des loix : et oultre l'inclination au vice, il semble qu'ils adioustent encores le plaisir de gourmander et soubmettre à leurs pieds les observances publicques. De vray, Platon, en son Gorgias, definit Tyran celuy qui a licence en une cité de faire tout ce qui luy plaist : et souvent, à cette cause, la montre et publication de leur vice blece plus que le vice mesme (*a*). Chascun craint à estre espié et contreroollé : ils le sont iusques à leurs contenances et à leurs pensees, tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en iuger; oultre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont

Pourquoi les grands doivent avoir plus de soin de cacher leurs fautes, que les petits.

(*a*) *Plusque exemplo, quàm peccato, nocent.* Cic. *de Leg.* l. 3, c. 14.

assises, et qu'un seing et une verrue au front paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voylà pourquoy les poëtes feignent les amours de Iupiter conduictes soubs aultre visage que le sien ; et de tant de practiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se treuve en sa grandeur et maiesté.

Rois prisonniers dans les limites de leurs pays.

Mais revenons à Hieron : il recite aussy combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son pays ; et qu'en toutes ses actions il se treuve enveloppé d'une fascheuse presse. De vray, à veoir les nostres touts seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardants incogneus, i'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roy Alphonse disoit, que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les roys ; leurs maistres les laissent paistre à leur ayse : là où les roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est iamais tumbé en fantasie que ce feust quelque notable commodité, à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contreroolleurs à sa chaize percee ; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rentes, ou qui a prins Casal ou deffendu Siene, luy soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les advantages princi-

Condition des gentilshommes en France, du temps de Montaigne.

pesques (*a*) sont quasi advantages imaginaires; chasque degré de fortune a quelque image de principaulté; Cæsar appelle roytelets (*b*) touts les seigneurs ayants iustice en France de son temps. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avecques nos roys. Et veoyez, aux provinces esloingnees de la court, nommons Bretaigne pour exemple, le train, les subiects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets; et veoyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roy de Perse, et ne le recognoist que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subiection essentielle et effectuelle ne regarde, d'entre nous, que ceulx qui s'y conviennent et qui aiment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veult tapir

---

(*a*) *Des princes.* E. J.

(*b*) Il n'y a rien de tel dans César, au sujet des Gaulois. Je crois que Montaigne a confondu ici (comme il l'a fait en un autre endroit) ce qu'on lit touchant les Germains : *In pace, nullus est communis Magistratus; sed principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt, controversiasque minuunt.* De Bell. Gall. VI, 23. Je dois cette remarque à M. Barbeyrac. C.

en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procez, il est aussi libre que le duc de Venise. *Paucos servitus, plures servitutem tenent* (1). Mais surtout Hieron faict cas de quoy il se veoid privé de toute amitié et societé mutuelle, en laquelle consiste le plus parfaict et doulx fruict de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis ie tirer de celuy qui me doibt, veuille il ou non, tout ce qu'il peult? Puis ie faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous recevons de ceulx qui nous craignent, ce n'est pas honneur; ces respects se doibvent à la royauté, non à moy.

Maximum hoc regni bonum est,
Quòd facta domini cogitur populus sui
Quàm ferre, tàm laudare (2).

Veois ie pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime; autant en a l'un que l'aultre? De mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur, et le sera mon successeur. Si mes

---

(1) Peu d'hommes sont enchaînés à la servitude; un grand nombre s'y enchaînent. SENEC. epist. 22.

(2) Le plus grand avantage de la royauté, c'est que les peuples sont obligés, non-seulement de souffrir, mais de louer les actions de leurs maîtres. SENEC. *Thyest.* act. 2, sc. 1, v. 30.

subiects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aulcune bonne affection : pourquoy le prendrois ie en cette part là, puisqu'ils ne pourroient quand ils vouldroient? Nul ne me suyt pour l'amitié qui soit entre luy et moy; car il ne s'y sçauroit couldre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance : ma haulteur m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suyvent par contenance et par coustume, ou, plustost que moy, ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridee de toutes parts par la grande puissance que i'ay sur eulx : ie ne veois rien autour de moy, que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un iour Iulian l'empereur (*a*) de faire bonne iustice : « Ie m'enorgueillirois volontiers, dict il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui osassent accuser ou meslouer mes actions contraires, quand elles y seroient ». Toutes les vrayes commoditez qu'ont les princes leur sont communes avecques les hommes de moyenne fortune : c'est à faire aux dieux de monter des chevaux aislez, et se paistre d'ambrosie : mais eulx ils n'ont point d'aultre sommeil et d'aultre appetit que le nostre; leur acier n'est pas de

(*a*) Ammien Marcellin, l. 22, c. 10. C.

meilleure trempe que celuy de quoy nous nous armons; leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie.

Diocletian, qui en portoit une si reveree et si fortunee, la resigna, pour se retirer au plaisir d'une vie privee; et quelque temps aprez, la necessité des affaires publicques requerant qu'il reveinst en prendre la charge, il respondit à ceulx qui l'en prioient: « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres que i'ay moy mesme plantez chez moy, et les beaux melons que i'y ay semez (*a*) ».

Pourquoi Dioclétien renonca à l'empire.

A l'advis d'Anacharsis (*b*), le plus heureux estat d'une police seroit où, toutes aultres choses estants esgales, la precedence se mesureroit à la vertu; et le rebut au vice.

Le gouvernement le plus heureux.

Quand le roy Pyrrhus (*c*) entreprenoit de passer en Italie, Cyneas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien! sire, luy demanda il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprinse? » « Pour me faire maistre de l'Italie », respondict il soubdain. « Et puis, suyvit Cyneas, cela faict? » « Ie passeray, dict l'aultre, en Gaule et en Espaigne ». « Et aprez? » « Ie m'en iray subiuguer

Vaine ambition de Pyrrhus.

(*a*) Aurel. Victor. à l'article *Dioclétien*. C.

(*b*) Plutarque, *Banquet des sept Sages*, c. 13. C.

(*c*) Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, c. 7. C.

l'Afrique ; et enfin, quand i'auray mis le monde en ma subiection, ie me reposeray et vivray content et à mon ayse ». « Pour dieu! sire, rechargea lors Cyneas, dictes moy à quoy il tient que vous ne soyez dez à present, si vous voulez, en cet estat? pourquoy ne vous logez vous dez cette heure où vous dictes aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard, que vous iectez entre deux? »

Nimirùm, quia non benè norat quæ esset habendi
Finis, et omninò quoad crescat vera voluptas (1).

Ie m'en vais clorre ce pas (*a*) par un verset ancien que ie treuve singulierement beau à ce propos :

Mores cuique sui fingunt fortunam (2).

CHAPITRE XLIII.

Des loix sumptuaires.

L'or et la soie plus à mépriser par

La façon de quoy nos loix essayent à regler les folles et vaines despenses des tables et veste-

(1) C'est qu'il ne connoissoit pas les bornes qu'on doit mettre à ses désirs, c'est qu'il ignoroit jusqu'où va le plaisir véritable. Lucret. l. 5, v. 1431.

(*a*) *Ce passage.* E. J.

(2) Chacun se fait à soi-même son bonheur. Corn. Nep. *in Vitâ Attici*, c. 11.

ments, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en desgouster les hommes. Car dire ainsi, Qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot, et qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est ce aultre chose que mettre en credit ces choses là, et faire croistre l'envie à chascun d'en user? Que les roys quittent hardiment ces marques de grandeur; ils en ont assez d'aultres : tels excez sont plus excusables à tout aultre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, nous et nos degrez (ce que i'estime à la verité estre bien requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante ayseement et soubdain le pied de son auctorité. A peine feusmes nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la court, il est certain que desia à l'opinion d'un chascun les soyes estoient venues à telle vilité, que si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville; elles estoient demeurees en partage aux medecins et

un prince que par tout autre.

Quand les habits de soie commencèrent à être méprisés en France.

aux chirurgiens : et quoiqu'un chascun feust à peu prez vestu de mesme, si y avoit il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soubdainement viennent en honneur parmy nos armees les pourpoincts crasseux de chamois et de toile; et la polisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris! Que les roys commencent à quitter ces despenses, ce sera faict en un mois, sans edict et sans ordonnance : nous irons touts aprez. La loy debvroit dire, au rebours, que le cramoisy et l'orfevrerie est deffendue à toute espece de gents, sauf aux basteleurs et aux courtisanes.

Lois que fit Zaleucus pour corriger le luxe.

De pareille invention corrigea Zeleucus les mœurs corrompues des Locriens (*a*). Ses ordonnances estoient telles : « Que la femme de condition libre ne puisse mener aprez elle plus d'une chambriere, sinon lorsqu'elle sera yvre; ny ne puisse sortir hors la ville, de nuict, ny porter ioyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robbe enrichie de broderie, si elle n'est publicque et putain : Que, sauf les ruffiens (*b*), à homme ne loise (*c*) porter en son doigt anneau d'or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet ». Et ainsi, par

---

(*a*) Diodore de Sicile, l. 12, c. 20. C.

(*b*) *Les débauchés.* E. J.

(*c*) C'est-à-dire, *ne soit loisible, ne soit permis.* C.

ces exceptions honteuses, il divertissoit ingenieusement ses citoyens des superfluitez et delices pernicieuses : c'estoit une tresutile maniere d'attirer, par honneur et ambition, les hommes à leur debvoir et à l'obeïssance.

Règle de la cour sert de règle au reste de la France.

Nos roys peuvent tout en telles reformations externes; leur inclination y sert de loy, *Quicquid principes faciunt, præcipere videntur* (1) : le reste de la France prend pour regle la regle de la court. Qu'ils se desplaisent de cette vilaine chausseure qui montre si à descouvert nos membres occultes; qu'ils mesprisent ce lourd grossissement de pourpoincts, qui nous faict touts aultres que nous ne sommes, si incommode à s'armer; ces longues tresses de poil, effeminees; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons, et nos mains en les saluant, cerimonie deue aultresfois aux seuls princes; et qu'un gentilhomme se treuve en lieu de respect sans espee à son costé, tout esbraillé et destaché, comme s'il venoit de la garderobbe; et que, contre la forme de nos peres et la particuliere liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons descouverts bien loing autour d'eulx, en quelque lieu qu'ils soyent; et, comme autour d'eulx, autour de cent aultres, tant nous avons de tiercelets et

(1) Tout ce que les princes font, il semble qu'ils le commandent. Quintil. *pro milite declam.* 3, p. 38.

quartelets de roys; et ainsi d'autres pareilles introductions nouvelles et vicieuses : elles se verront incontinent esvanouïes et descriees. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais prognostique; et sommes advertis que le massif se desment quand nous veoyons fendiller l'enduict et la crouste de nos parois.

Nouveautés qui sont funestes à la jeunesse.

Platon, en ses loix (*a*), n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité, que de laisser prendre liberté à la ieunesse de changer, en accoustrements, en gestes, en danses, en exercices et en chansons, d'une forme à une aultre; remuant son iugement tantost en cette assiette, tantost en cette là; courant aprez les nouvelletez, honorant leurs inventeurs : par où les mœurs se corrompent, et toutes anciennes institutions viennent à desdaing et à mespris. En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre; la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit, que celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne duree, de mode que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent iamais esté aultres.

(*a*) L. 7.

CHAPITRE XLIV.

Du dormir.

La raison nous ordonne bien d'aller tousiours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train : et, ores que (*a*) le sage ne doibve donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droicte carriere, il peult bien, sans interest (*b*) de son debvoir, leur quitter aussi cela, d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnee, ie crois que le pouls luy battroit plus fort, allant à l'assault qu'allant disner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, i'ay remarqué pour chose rare, de veoir quelquesfois les grands personnages, aux plus haultes entreprinses et importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le iour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit (*c*) si profondement

Sommeil profond de grands personnages dans leurs plus importantes affaires.

(*a*) *Quoique le sage ne doive pas permettre aux, etc.* C.

(*b*) *Sans manquer à son devoir, leur permettre aussi, etc.* C.

(*c*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 11.

et si haulte matinee, que Parmenion feut contrainct d'entrer en sa chambre, et, approchant de son lict, l'appeller deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant. L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuict, aprez avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, et affilé le trenchant d'une espee de quoy il se vouloit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chascun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient ronfler (*a*). La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesme cecy : car Caton estant prest à se desfaire, ce pendant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique (*b*), se meit si fort à dormir qu'on l'oyoit souffler, de la chambre voisine; et celuy qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tormente empeschoit les senateurs de faire voile à leur ayse, il y en renvoya encores un aultre, et se r'enfonçant dans le lict, se remeit encores à sommeiller iusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement (*c*). Encores

L'empereur Othon dort un peu avant que de se tuer; ce qu'il eut de commun avec Caton.

(*a*) Plutarque, *Vie d'Othon*, c. 8. C.

(*b*) Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*, c. 19. C.

(*c*) *Départ*. C.

avons nous de quoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menaceoit par la sedition du tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armee, lors de l'esmotion de Catilina; auquel decret Caton seul resistoit, et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menaces au senat: mais c'estoit au lendemain, en la place, qu'il falloit venir à l'execution, où Metellus, oultre la faveur du peuple et de Cæsar, conspirant lors aux advantages de Pompeius, se debvoit trouver accompaigné de force esclaves estrangiers et escrimeurs à oultrance, et Caton, fortifié de sa seule constance; de sorte que ses parents, ses domestiques et beaucoup de gents de bien en estoient en grand soulcy, et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le dangier qu'ils luy veoyoient preparé; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tormenter en sa maison: là où luy, au contraire, reconfortoit tout le monde; et, aprez avoir souppé comme de coustume (*a*), s'en alla coucher, et dormir de fort profond sommeil iusques au matin, que l'un de ses compaignons au tribunat le veint esveiller pour aller à l'escarmouche. La cognoissance que nous avons de la

Tranquillité de Caton à la veille d'une émotion publique.

(*a*) Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*, c. 8. C.

grandeur de courage de cet homme, par le reste de sa vie, nous peult faire iuger, en toute seureté, que cecy luy partoit d'une ame si loing eslevee au dessus de tels accidents, qu'il n'en daignoit entrer en cervelle, non plus que d'accidents ordinaires.

Sommeil profond d'Auguste à l'heure d'une bataille.

En la battaille navale que Augustus gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile, sur le poinct d'aller au combat (*a*), il se trouva pressé d'un si profond sommeil, qu'il fallut que ses amis l'esveillassent pour donner le signe de la battaille: cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher, depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeulx ouverts l'ordonnance de son armee, et de n'avoir osé se presenter aux soldats, iusques à ce qu'Agrippa luy veinst annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eu sur ses ennemis. Mais quant au ieune Marius, qui feit encores pis, car le iour de sa derniere iournee contre Sylla, aprez avoir ordonné son armee et donné le mot et signe de la battaille, il se coucha dessoubs un arbre à l'ombre pour se reposer (*b*), et s'endormit si serré qu'à peine se peut il esveiller de la route et fuitte de ses gents, n'ayant rien veu du combat; ils disent que ce feut pour estre si extremement aggravé de travail et de faulte de dormir,

Le jeune Marius s'endort durant sa dernière journée contre Sylla.

(*a*) Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 16. C.

(*b*) Plutarque, *Vie de Sylla*, c. 13. C.

que nature n'en pouvoit plus. Et à ce propos, les medecins adviseront si le dormir est si necessaire, que nostre vie en despende : car nous trouvons bien qu'on feit mourir le roy Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil; mais Pline (*a*) en allegue qui ont vescu long temps sans dormir. Chez Herodote (*b*), il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy annees. Et ceulx qui escrivent (*c*) la vie du sage Epimenides, disent qu'il dormit cinquante sept ans de suitte.

CHAPITRE XLV.

De la battaille de Dreux.

Les accidents les plus particuliers de la bataille de Dreux.

Il y eut tout plein de rares accidents en nostre battaille de Dreux (*d*) : mais ceulx qui ne favorisent pas fort la reputation de M. de Guyse, mettent volontiers en avant qu'il ne se peult

(*a*) *Hist. nat.* l. 7, c. 52. C.

(*b*) L. 4. — Hérodote n'en parle que par ouï-dire, et déclare positivement qu'il ne le croit point. C.

(*c*) Diogène Laerce, *Vie d'Épiménide*, l. 1, segm. 109. C.

(*d*) Donnée en 1562, sous le règne de Charles IX, et gagnée par la conduite et la valeur du duc de Guise. C.

excuser d'avoir faict alte et temporisé avecques les forces qu'il commandoit, ce pendant qu'on enfonçoit monsieur le connestable chef de l'armee, avecques l'artillerie; et qu'il valoit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que, attendant l'advantage de le veoir en queue, souffrir une si lourde perte. Mais, oultre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera ayseement, à mon advis, que le but et la visee, non seulement d'un capitaine, mais de chasque soldat, doibt regarder la victoire en gros; et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ayt, ne le doibvent divertir de ce poinct là. Philopœmen (*a*), en une rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant, pour attaquer l'escarmouche, bonne trouppe d'archers et gents de traict; et l'ennemy, aprez les avoir renversez, s'amusant à les poursuyvre à toute bride, et coulant, aprez sa victoire, le long de la battaille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne feut d'advis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy pour secourir ses gents; ains les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commencea la charge sur les ennemis au battaillon de leurs gents de pied, lors qu'il les veid tout à fait abandonnez de leurs gents de cheval; et bien que ce feussent La-

Victoire, but principal d'un capitaine et de chasque soldat.

(*a*) Plutarque, *Vie de Philopœmen*, c. 6. C.

cedemoniens, d'autant qu'il les print à l'heure que, pour tenir tout gaigné, ils commenceoient à se desordonner, il en veint ayseement à bout; et, cela fait, se meit à poursuyvre Machanidas. Ce cas est germain à celuy de monsieur de Guyse.

En cette aspre battaille d'Agesilaus (*a*) contre les Bœotiens, que Xenophon, qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust oncques veu, Agesilaus refusa l'advantage, que fortune luy presentoit, de laisser passer le battaillon des Bœotiens et les charger en queue, quelque certaine victoire qu'il en preveist, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; et, pour montrer sa prouesse, d'une merveilleuse ardeur de courage choisit plustost de leur donner en teste: mais aussi feut il bien battu et blecé, et contrainct enfin de se desmesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gents pour donner passage à ce torrent de Bœotiens; puis, quand ils feurent passez, prenant garde qu'ils marchoient en desordre comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les feit suyvre et charger par les flancs: mais pour cela ne les peut il tourner en fuitte à val de route; ains se retirerent le petit pas, montrants tousiours les dents, iusques à ce qu'ils se feurent rendus à sauveté.

Bataille d'Agésilaüs contre les Béotiens.

(*a*) Plutarque, *Vie d'Agésilas*. C.

CHAPITRE XLVI.

Des Noms.

Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade : de mesme, sous la consideration des noms, ie m'en voys faire icy une galimafree de divers articles.

Noms pris en mauvaise part.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne sçais comment, en mauvaise part : et à nous Iehan, Guillaume, Benoist (*a*). Item, il semble y avoir, en la genealogie des princes, certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomees à ceulx d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres, et en nostre ancienne Aquitaine, des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu, par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Noms fatalement affectés dans les généalogies de quelques princes.

Noblesse distribuée dans un festin en différentes tables, suivant la ressemblance des noms.

Item, c'est une chose legiere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblee de la noblesse y feut si grande, que, pour passe-temps, s'estant divisee en bandes par la

(*a*) *Guillaume*, dit le Dictionnaire de Trévoux, se disoit autrefois par mépris des gens dont on ne faisoit pas grand cas. E. J.

ressemblance des noms; en la premiere troupe qui feut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portants ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes : on servoit celles qui se commenceoient par M : mouton, marcassin, merlus, marsoin, ainsi des aultres.

Mets servis alphabétiquement.

Item, il se dict qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation : mais encores, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui ayseement se puisse prononcer et retenir; car les roys et les grands nous en cognoissent plus ayseement, et oublient plus mal volontiers; et de ceulx mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceulx desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. I'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne; et à une fille de la royne, il feut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfants.

Il est bon d'avoir un nom aisé à prononcer.

La fondation de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers : son origine.

Item, on dict que la fondation de nostre Dame la grand' à Poitiers, print origine de ce qu'un ieune homme desbauché, logé en cet endroict, ayant recouvré une garse, et luy ayant d'arrivee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vifvement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soubdain, mais en amenda tout le reste de sa vie : et qu'en consideration de ce miracle, il feut basty, en la place où estoit la maison de ce ieune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, et depuis l'eglise que nous y veoyons. Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame : cette aultre suivante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels ; Pythagoras, estant en compaignie de ieunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere (*a*) de changer de ton ; et, par une musique poisante, severe et spondaïque, enchanta tout doulcement leur ardeur, et l'endormit. Item, dira pas (*b*) la posterité que nostre reformation d'auiourd'huy ayt esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de

(*a*) Sextus Empiricus, *adversùs Mathem.* l. 6. C.

(*b*) C'est-à-dire, *la postérité ne dira-t-elle pas, etc.* C.

devotion, d'humilité, d'obeïssance, de paix, et de toute espece de vertu; mais d'avoir passé iusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieux sentants de la foy? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot, et Michel. Item, ie sçais bon gré à Iacques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins touts entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement; mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. I'ai souhaité souvent que ceux qui escrivent les histoires en latin (*a*) nous laissassent nos noms touts tels qu'ils sont; car en faisant de Vaudemont, *Vallemontanus*, et les metamorphosant pour les garber (*b*) à la grecque ou à la romaine,

Noms fiers et magnifiques de l'ancienne noblesse.

Amyot loué de ce qu'il n'a pas francisé les noms latins dans son Plutarque.

(*a*) Comme auroit dû faire le président de Thou dans son histoire, d'ailleurs si estimée de tout sincère amateur de la vérité. C.

(*b*) *Pour leur donner un air, une tournure*. E. J.

nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

Usage établi en France, de se nommer du nom de sa terre; en quoi blâmable.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France, d'appeller chascun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honnoré, ne peult honnestement l'abandonner : dix ans aprez sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme; devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'aultres exemples, que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne, eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige : et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines (*a*) à falsification. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont de royale race selon leurs comptes? plus, ce crois ie, que d'aultres. Feut il pas dict de bonne grace par

Les familles les plus obscures sont plus aisément falsifiées.

(*a*) *Plus susceptibles de falsification.* C.

un de mes amis? ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un aultre; lequel aultre avoit, à la verité, quelque prerogative de tiltres et d'alliances eslevees au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun, cherchant à s'egualer à luy, alleguoit, qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique, et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que, par temerité, il avoit iusques lors vescu avec eulx en compaignon; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commenceoit à les honnorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures: «Contentons nous, de par Dieu! de ce de quoy nos peres se sont contentez, et de ce que nous sommes; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir: ne desadvouons pas la fortune et condition de nos ayeuls, et ostons ces sottes imaginations qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer».

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Ie porte d'azur semé de trefles Armoiries incertaines.

d'or, à une patte de lyon de mesme, armee de gueules, mise en fasce. Quel privilege a cette figure pour demourer particulierement en ma maison? un gendre la transportera en une aultre famille : quelque chestif acheteur en fera ses premieres armes. Il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion. Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. Sondons un peu de prez, et, pour Dieu! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se boulleverse le monde : où asseons nous cette renommee que nous allons questant avecques si grand' peine? c'est, en somme, Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'esperance, qui, en un subiect mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'eternité, et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les choses qu'il peult imaginer et desirer, autant qu'elle veult! Nature nous a là donné un plaisant iouet! Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour touts potages, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aysez à varier, que ie demanderois volontiers, A qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin (*a*)? Il y auroit bien plus d'appa-

(*a*) Ménage a remarqué qu'on nommoit le célèbre *du*

rence icy, qu'en Lucien, que Σ (*a*) mit T en procez; car

Non levia aut ludicra petuntur
Præmia (1):

il y va de bon; il est question, laquelle de ces lettres doibt estre payée de tant de sieges, battailles, bleceures, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien fameux connestable.

Noms et surnoms diversement changés.

Nicolas Denisot (*b*) n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poesie et peincture. Et l'historien Suetone n'a aimé que le sens du sien; et, en ayant privé Lenis, qui estoit le surnom de son pere, a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escripts. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eust honneur que celuy qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail? et qu'Antoine

---

Guesclin de quatorze façons différentes : *du Guéclin*, *du Gayaquin*, *du Guesquin*, *Guesquinius*, *Guesclinius*, *Guesquinas*, etc.

(*a*) L'S grecque. Montaigne fait ici allusion à une dispute des lettres grecques qui est dans Lucien. E. J.

(1) Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. *Énéid.* l. 12, v. 764.

(*b*) Né au Mans l'an 1515. *Voyez* LACROIX DU MAINE et DU VERDIER. C.

Escalin se laisse voler, à sa veue, tant de navigations et charges par mer et par terre, au capitaine Poulin et au baron de la Garde? Secondement, ce sont traicts de plume communs à mill'hommes. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom? et en diverses races, siecles et païs, combien? L'histoire a cogneu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores: et pensez combien elle n'en a pas cogneu. Qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompee le grand? Mais, aprez tout, quels moyens, quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespassé, ou à cet aultre homme qui eut la teste trenchee en Aegypte, et qui ioignent à eulx cette voix glorifiee et ces traicts de plume ainsin honnorez, à fin qu'ils s'en advantagent?

Noms communs à plusieurs personnes.

Id cinerem et manes credis curare sepultos? (1)

Quel ressentiment ont les deux compaignons en principale valeur entre les hommes, Epaminondas, de ce glorieux vers qui court tant de siecles pour luy en nos bouches,

Consiliis nostris laus est attrita Laconum (2);

---

(1) Croyez-vous que tout cela puisse toucher une froide cendre et des mânes ensevelis? *Énéid.* l. 4, v. 34.

(2) Mes conseils ont renversé Lacédémone et sa gloire. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 17.

et Africanus, de cet aultre,

> A sole exoriente, supra Mæoti' paludes,
> Nemo est qui factis me æquiparare queat (1).

Les survivants se chatouillent de la doulceur de ces voix, et, par icelles sollicitez de ialousie et desir, transmettent inconsidereement par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment; et, d'une pipeuse esperance, se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait. Toutesfois,

> Ad hæc se
> Romanus Graiusque et Barbarus induperator
> Erexit; causas discriminis atque laboris
> Inde habuit : tanto maior famæ sitis est, quàm
> Virtutis! (2)

---

(1) De l'aurore au couchant il n'est point de guerriers
Dont le front soit couvert de si nobles lauriers.
Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 17.

(2) Voilà l'espérance qui enflamma les généraux grecs et barbares; voilà ce qui leur fit endurer mille travaux, affronter mille dangers; tant il est vrai que l'homme est plus altéré de gloire que de vertu! Juv. sat. 10, v. 137.

CHAPITRE XLVII.

De l'incertitude de nostre iugement.

S'il faut poursuivre à outrance un ennemi vaincu : raisons pour et contre.

C'EST bien, ce que dict ce vers,

Ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα (1).

« Il y a prou de loy (*a*) de parler, par tout, et pour, et contre. »

Pour exemple:

Vince Hannibal, et non seppe usar poi
Ben la vittoriosa sua ventura (2).

Qui vouldra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gents la faulte de n'avoir dernierement poursuyvi nostre poincte à Moncontour ; ou qui vouldra accuser le roy d'Espaigne (*b*) de n'avoir sceu se servir de l'advantage qu'il eut contre nous à Sainct Quentin ; il pourra dire cette faulte partir d'une ame enyvree de sa bonne fortune, et d'un courage,

---

(1) *Iliade*, l. 20, v. 249.

(*a*) C'est-à-dire, *il y a beaucoup de liberté de parler*, ou, *on peut parler à son aise*. E. J.

(2) Annibal vainquit les Romains; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. PETRARCA, 3e *partie des Sonnets*.

(*b*) Philippe II, qui battit les François près de Saint-Quentin, en 1556, le 10e d'août, fête de S. Laurent. C.

lequel, plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desia par trop empesché à digerer ce qu'il en a : il en a sa brassee toute comble, il n'en peult saisir davantage ; indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains : car quel proufit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus ? Quelle esperance peult on avoir qu'il ose une aultre fois attaquer ceulx cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuyvre touts rompus et effroyez,

Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror ? (1)

Mais enfin, que peult il attendre de mieulx que ce qu'il vient de perdre ? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gaing : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle ; ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où César eut du pire prez la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius (*a*) qu'il eust esté perdu, si leur capitaine eust sceu vaincre : et luy chaussa bien aultrement les esperons quand ce feut à son

---

(1) Lorsque la fortune entraîne tout, lorsque tout cède à la terreur ? LUCAN. l. 7, v. 734.

(*a*) PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 11. C.

tour. Mais pourquoy ne dira on aussi, au contraire, Que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise; Que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescripte; et Que de se reiecter au dangier aprez la victoire, c'est la remettre encores un coup à la mercy de la fortune; Que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne poulser son ennemy au desespoir? Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayants desfaict les Marses, en voyants encores une troupe de reste qui, par desespoir, se revenoient iecter sur eulx comme bestes furieuses, ne feurent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eust emporté à poursuyvre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillee de sa mort : toutesfois encores servit la recente memoire de son exemple à conserver monsieur d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles.

Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout aultre moyen d'eschapper que par les armes : car c'est une violente maistresse d'eschole que la necessité : *gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis* (1).

---

(1) C'est ce que Montaigne vient de dire en françois. *Decl. Porcii Latronis, Fragmenta Sallust.*

Vincitur haud gratis iugulo qui provocat hostem (1).

Voylà pourquoy Pharax (*a*) empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gaigner la iournee contre les Mantineens, de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de la desconfiture; ains les laisser couler en liberté, pour ne venir à essayer la vertu picquee et despitee par le malheur. Clodomire, roy d'Aquitaine, aprez sa victoire, poursuyvant Gondemar, roy de Bourgoigne, vaincu et fuyant, le força de tourner teste; mais son opiniastreté luy osta le fruict de sa victoire, car il y mourut.

Si les soldats doivent être richement armés.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses soldats richement et sumptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cæsar (*b*) et aultres, que c'est tousiours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat de se veoir paré, et une occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes comme ses biens et heritages; raison, dict Xenophon (*c*), pourquoy les Asiatiques me-

---

(1) Celui qui défie la mort, ne la reçoit guère sans la donner. Lucan. l. 4, v. 275.

(*a*) Diodore de Sicile, l. 12, c. 25. C.

(*b*) Suétone, *in J. Cæsare*, §. 67. C.

(*c*) *Cyropédie*, l. 4, c. 4, §. 1. C

noient en leurs guerres, femmes, concubines, avecques leurs ioyaux et richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi, de l'aultre part, qu'on doibt plustost oster au soldat le soing de se conserver, que de le luy accroistre; qu'il craindra, par ce moyen, doublement à se hazarder : ioinct que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles; et a lon remarqué que d'aultres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus, montrant à Hannibal l'armee qu'il preparoit contre eulx, pompeuse et magnifique en toute sorte d'equipage, et luy demandant : « Les Romains se contenteront ils de cette armee ? » « S'ils s'en contenteront ? respondict il : vrayement, ouy; pour avares qu'ils soyent (*a*) ». Lycurgus deffendoit (*b*) aux siens, non seulement la sumptuosité en leur equipage, mais encores de despouiller leurs ennemis vaincus; voulant, disoit il, que la pauvreté et frugalité reluisist avecques le reste de la battaille.

Il faut permettre aux soldats de braver et d'insulter l'ennemi.

Aux sieges et ailleurs où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner et iniurier de toutes façons de reproches,

---

(*a*) Aulu-Gelle, l. 5, c. 5. C.

(*a*) Plutarque, *Apophth. Lacon*, à la fin de ceux de Lycurgue. C.

et non sans apparence de raison ; car ce n'est pas faire peu, de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort oultragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire : si est ce qu'il en mesprint à Vitellius (*a*) ; car, ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats desaccoustumez de longue main du faict de la guerre, et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant enfin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remeit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls exhortements n'avoient sceu faire, et les attira luy mesme sur ses bras, où lon ne les pouvoit poulser. Et de vray, quand ce sont iniures qui touchent au vif, elles peuvent faire ayseement que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son roy, y aille d'une aultre affection pour la sienne propre.

Si les généraux doivent se déguiser sur le point de la mêlée.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armee, et que la visee de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les aultres et en despendent, il semble qu'on ne puisse mettre en doubte ce conseil, que nous veoyons

(*a*) Plutarque, *Vie d'Othon*, c. 3. C.

avoir esté prins par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le poinct de la meslee : toutesfois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuyr; car le capitaine venant à estre mescogneu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence vient aussi quant et quant à leur faillir, et, perdant la veue de ses marques et enseignes accoustumees, ils le iugent, ou mort, ou s'estre desrobé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy veoyons favoriser tantost l'un, tantost l'aultre party. L'accident de Pyrrhus, en la battaille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'aultre visage; car pour s'estre voulu cacher soubs les armes de Demogacles (*a*), et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doubte sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'aultre inconvenient de perdre la iournee. Alexandre, Cæsar, Lucullus, aimoient à se marquer au combat par des accoustrements et armes riches, de couleur reluisante et particuliere : Agis, Agesilaus, et ce grand Gilippus (*b*), au rebours, alloient à la guerre obscurement couverts et sans atour imperial.

(*a*) Ou plutôt de *Mégaclès,* comme on le voit dans Plutarque, *Vie de Pyrrhus,* c. 8. C.

(*b*) *Voyez* Diodore de Sicile, l. 13, c. 33. C.

A la battaille de Pharsale, entre aultres reproches qu'on donne à Pompeius (*a*), c'est d'avoir arresté son armee pied coy, attendant l'ennemy : « Pour autant que cela (ie desro- » beray icy les mots mesmes de Plutarque (*b*), » qui valent mieulx que les miens) affoiblit la » violence, que le courir donne aux premiers » coups ; et quant et quant oste l'eslancement » des combattants les uns contre les aultres, » qui a accoustumé de les remplir d'impetuo- » sité et de fureur, plus qu'aultre chose, quand » ils viennent à s'entrechocquer de roideur, » leur augmentant le courage par le cry et la » course ; et rend la chaleur des soldats, en » maniere de dire, refroidie et figee ». Voylà ce qu'il dict pour ce roolle. Mais, si Cæsar eust perdu, qui n'eust peu aussi bien dire, Qu'au contraire, la plus forte et roide assiette est celle en laquelle on se tient planté sans bouger ; et Que qui est en sa marche arresté, resserrant et espargnant pour le besoing sa force en soy mesme, a grand advantage contre celuy qui est esbranlé, et qui a desia consommé à la course la moitié de son haleine ? oultre ce que l'armee, estant un corps de tant de diverses

Dans une bataille, s'il faut attendre l'ennemi, ou l'aller attaquer.

(*a*) C'est César qui blâme lui-même Pompée d'en avoir usé ainsi. *De Bello civili*, l. 3, c. 17. C.

(*b*) C'est-à-dire, de son traducteur Amyot, dans la *Vie de Pompée*, c. 19. C.

pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuve, en cette furie, d'un mouvement si iuste, qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance, et que le plus dispos ne soit aux prinses, avant que son compaignon le secoure.

En cette vilaine battaille des deux freres Perses (*a*), Clearchus, Lacedemonien, qui commandoit les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge, sans se haster: mais, à cinquante pas prez, il les meit à la course, esperant, par la briefveté de l'espace, mesnager et leur ordre et leur haleine; leur donnant cependant l'advantage de l'impetuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à traicts. D'aultres ont reglé ce doubte en leurs armees, de cette maniere (*b*): « Si les ennemis » vous courent sus, attendez les de pied coy: » s'ils vous attendent de pied coy, courez leur » sus ».

S'il est plus avantageux à un prince d'attendre son ennemi sur ses propres terres, que d'aller l'attaquer chez lui.

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme feit en Provence, le roy François feut au propre d'eslire, ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres: et bien qu'il considerast, Combien c'est d'advantage de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, à fin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir

---

(*a*) Artaxerxès Memnon et Cyrus. C.

(*b*) Plutarque, dans les *Préceptes de Mariage*, §. 34. C.

deniers et secours au besoing; Que la necessité des guerres porte à touts les coups de faire le gast (*a*), ce qui ne se peult faire bonnement en nos biens propres; et si le païsan ne porte pas si doulcement ce ravage de ceulx de son party, que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peult ayseement allumer des seditions et des troubles parmy nous; Que la licence de desrober et piller, qui ne peult estre permise en son pays, est un grand support aux ennuis de la guerre; et qui n'a aultre esperance de gaing que sa solde, il est malaysé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte; Que celuy qui met la nappe, tumbe tousiours des despens; Qu'il y a plus d'alaigresse à assaillir qu'à deffendre; et Que la secousse de la perte d'une battaille dans nos entrailles est si violente, qu'il est malaysé qu'elle ne croulle tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se prenne si ayseement à credit, et qui s'espande plus brusquement; et que les villes qui auront ouï l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblants encores et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaulde qu'elles ne se iectent à quelque mauvais party : si est ce (*b*) qu'il

(*a*) *Le degast*, comme on a mis dans quelques éditions. C.

(*b*) *Quoi qu'il en soit, François Ier se détermina à*

choisit de rappeller les forces qu'il avoit delà les monts, et de veoir venir l'ennemy. Car il peult imaginer, au contraire, Qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté (*a*) de toutes commoditez; Les rivieres, les passages, à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté, et sans besoing d'escorte; Qu'il auroit ses subiects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le dangier plus prez; Qu'ayant tant de villes et de barrieres pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage; Et, s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son ayse il pourroit veoir morfondre son ennemy, et se desfaire soy mesme par les difficultez qui le combattroient engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy feist guerre, nul moyen de refreschir ou d'eslargir son armee, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blecez, nuls deniers, nuls vivres, qu'à poincte de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux ny de païs qui

---

rappeler. Tout ce qui suit jusqu'à la fin du paragraphe est tiré presque mot pour mot d'un discours fait en plein conseil par François I[er], tel qu'on le trouve dans les Mémoires de Guillaume du Bellay, l. 6, fol. 258. C.

(*a*) C'est-à-dire, *abondance*. — *Planté* et *plenté*, de *plénité*, qui vient de *plenitas*, abondance. C.

le sceust deffendre d'embusches et surprinses; et, s'il venoit à la perte d'une battaille, aulcun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faulte d'exemples pour l'un et pour l'aultre party.

Exemples qui établissent sur cela le pour et le contre.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, et le combattre en Italie, où il estoit; d'où bien luy print. Mais, au rebours, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruina d'avoir abandonné la conqueste d'un païs estrangier pour aller deffendre le sien. Les Atheniens, ayants laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles, roy de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy.

Ainsi nous avons bien accoustumé de dire, avecques raison, que les evenements et issues despendent, notamment en la guerre, pour la pluspart, de la fortune; laquelle ne se veult pas renger et assubiectir à nostre discours et prudence, comme disent ces vers,

> Et malè consultis pretium est; prudentia fallax:
> Nec fortuna probat causas, sequiturque merentes;
> Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.
> Scilicet est aliud quod nos cogatque regatque
> Maius, et in proprias ducat mortalia leges (1).

---

(1) Souvent l'imprudence réussit, et la prudence nous

Mais, à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en despendent bien autant; et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours. « Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dict Timæus en Platon, parce que, comme nous, nos discours ont grande participation à la temerité du hazard ».

CHAPITRE XLVIII.

Des Destriers.

Chevaux destriers : pourquoi ainsi nommés.

Me voicy devenu grammairien, moy qui n'apprins iamais langue que par routine, et qui ne sçais encores que c'est d'adiectif, coniunctif et d'ablatif. Il me semble avoir ouï dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales*, ou *dextrarios* (*a*), qui se menoient à dextre, ou à relais, pour les prendre touts frais au besoing : et de là vient que nous appellons *Destriers* les chevaux de service : et

trompe; souvent la fortune ne favorise pas les plus dignes. Toujours inconstante, elle voltige çà et là au gré de ses caprices. C'est qu'il y a une puissance supérieure qui nous maîtrise, et qui tient sous sa dépendance toutes les choses mortelles. MANIL. l. 4, v. 95.

(*a*) *D'attelage ou de main. Funales* (de *funis,* corde), qu'on tient avec des cordes. E. J.

nos romans disent ordinairement, *Adestrer*, pour *Accompaigner*. Ils appelloient aussi *desultorios equos*, des chevaux qui estoient dressez de façon que, courants de toute leur roideur, accouplez coste à coste l'un de l'aultre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire touts armez, au milieu de la course se iectoient et reiectoient de l'un à l'aultre. Les Numides gendarmes menoient en main un second cheval, pour changer au plus chauld de la meslee : *quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpè pugnam, in recentem equum, ex fesso, armatis transsultare mos erat : tanta velocitas ipsis, tamque docile equorum genus!* (1) Il se treuve plusieurs chevaulx dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espee nue, se iecter, des pieds et des dents, sur ceulx qui les attaquent et affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis; ioinct que vous ne les desprenez pas à vostre poste, quand ils se sont une fois harpez, et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Artibius,

Chevaux à changer au milieu de la course.

(1) A l'exemple de nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur l'autre, les Numides avoient coutume de mener deux chevaux; et, tout armés, dans le fort du combat, ils se jetoient souvent d'un cheval fatigué sur un cheval frais: telle étoit leur agilité et la docilité de leurs chevaux! Tite-Live, l. 23, c. 29.

general de l'armee de Perse, combattant contre Onesilus, roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté sur un cheval façonné en cette eschole; car il feut cause de sa mort, le coustillier (*a*) d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espaules, comme il s'estoit cabré sur son maistre. Et ce que les Italiens disent, qu'en la battaille de Fornuove, le cheval du roy Charles le deschargea, à ruades et pennades, des ennemis qui le pressoient, et qu'il estoit perdu sans cela; ce feut un grand coup de hazard, s'il est vray. Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroicts chevaulx de gendarmes du monde; que par nature et par coustume ils sont faicts à cognoistre et distinguer l'ennemi, sur qui il fault qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur faict; et pareillement à relever, de la bouche, les lances et dards emmy la place, et les offrir au maistre, selon qu'il le commande. On dict de Cæsar, et aussi du grand Pompeius, que parmy leurs aultres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval : et de Cæsar, qu'en sa ieunesse, monté à dos sur un cheval, et sans bride, il

Chevaux des Mamelucks fort adroits.

César et Pompée, bonshommes de cheval.

(*a*) On nommoit *coustilliers*, dit Fauchet, les valets qui portoient la *coustille*, et se tenoient près de l'homme d'armes. *Coustille* étoit une épée, ou long poignard. Borel, dans son *Trésor de Recherches gauloises, etc.*

luy faisoit prendre carriere, les mains tournees derriere le dos (*a*). Comme nature a voulu faire de ce personnage, et d'Alexandre, deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcee à les armer extraordinairement : car chascun sçait, du cheval d'Alexandre, Bucephal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un taureau ; qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, feut honnoré aprez sa mort, et une ville bastie en son nom. Cæsar en avoit aussi un aultre (*b*) qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupee en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar, qui dedia son image aprez sa mort à la deesse Venus.

Du cheval d'Alexandre.

Du cheval de César.

Ie ne desmonte pas volontiers quand ie suis à cheval ; car c'est l'assiette en laquelle ie me treuve le mieulx, et sain et malade. Platon (*c*) la recommende pour la santé; aussi dict Pline (*d*) qu'elle est salutaire à l'estomach et aux ioinctures. Poursuyvons doncques, puisque nous y sommes.

Aller à cheval, exercice très-salutaire.

On lit en Xenophon (*e*) la loy deffendant de

Les Parthes

(*a*) Plutarque, *Vie de César*, c. 5. C.

(*b*) Suétone, *in J. Cæsare*, §. 61. C.

(*c*) *Des Lois*, l. 7. C.

(*d*) L. 28, c. 4. C.

(*e*) *Cyropédie*, l. 4, c. 3. C.

presque toujours à cheval.

voyager à pied à homme qui eust cheval. Trogus et Iustinus (*a*) disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval non seulement la guerre, mais aussi touts leurs affaires publicques et privez, marchander, parlementer, s'entretenir, et se promener; et que la plus notable difference des libres et des serfs, parmy eulx, c'est que les uns vont à cheval, les aultres à pied : institution nee du roy Cyrus. Il y a plusieurs exemples, en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulierement de Cæsar), des capitaines qui commandoient à leurs gents de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuyte, et pour l'advantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat : *Quo, haud dubiè, superat Romanus* (1), dict Tite Live. Si est il que la premiere provision de quoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conqueste, c'estoit leur oster armes et chevaux : pourtant veoyons nous si souvent en Cæsar : *arma proferri, iumenta produci, obsides dari iubet* (2). Le grand seigneur ne permet auiour-

Quand les gens de cheval doivent mettre pied à terre, dans un combat.

Les Romains ôtoient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux.

(*a*) Justin, l. 41. C.

(1) Où, sans aucun doute, les Romains excellent. *L.* 9, *c.* 22.

(2) Il commande qu'on livre armes, chevaux, ôtages. *De Bello Gallico*, l. 7, c. 11.

d'huy, ny à chrestien, ny à iuif, d'avoir cheval à soy, soubs son empire.

Nos ancestres, et notamment du temps de la guerre des Anglois, ez combats solennels et iournees assignees, se mettoient, la pluspart du temps, touts à pied, pour ne se fier à aultre chose qu'à leur force propre et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes, en Xenophon (*a*), vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence; son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche ; s'il a faulte de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, ie ne treuve pas estrange que ces combats là feussent plus fermes et plus furieux, que ceulx qui se font à cheval :

Combats à chèval : quels en étoient les inconvénients.

Cædebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota, neque illis (1) :

leurs battailles se voyoient bien mieulx contestees; ce ne sont à cette heure que routes, *primus clamor atque impetus rem decernit* (2) :

(*a*) Dans sa *Cyropédie*, l. 4, c. 3. C.

(1) Personne ne songeoit à fuir; les vainqueurs, les vaincus avançoient, combattoient, frappoient, mouroient ensemble. *Énéid.* l. 10, v. 756.

(2) Les premiers cris et la première charge décident de la victoire. TIT. LIV. l. 25, c. 41.

et chose que nous appellons à la societé d'un si grand hazard, doibt estre en nostre puissance le plus qu'il se peult; comme ie conseillerois de choisir les armes les plus courtes, et celles de quoy nous nous pouvons le mieulx respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espee que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la pouldre, la pierre, le rouet, desquelles la moindre qui vienne à faillir, vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduict,

> Et, quò ferre velint, permittere vulnera ventis :
> Ensis habet vires; et gens quæcumque virorum est
> Bella gerit gladiis (1).

Mais quant à cette arme là, i'en parleray plus amplement, où ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres; et, sauf l'estonnement des aureilles, à quoy desormais chascun est apprivoisé, ie crois que c'est une arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons un iour l'usage. Celle de quoy les Italiens se servoient, de iect et à feu, estoit plus effroyable: ils nommoient *Phalarica* une certaine espece de iaveline, armee par le bout d'un fer de trois

Phalarica, arme de jet des anciens Italiens : son usage.

(1) Lorsqu'on laisse aux vents le soin de diriger ses coups. L'épée est la force du soldat; toutes les nations guerrières combattent avec l'épée. Lucan. l. 8, v. 384.

pieds, à fin qu'il peust percer d'oultre en oultre un homme armé; et se lançoit tantost de la main en la campaigne, tantost à tout des engeins, pour deffendre les lieux assiegez : la hampe, revestue d'estouppe empoixee et huilee, s'enflammoit de sa course; et, s'attachant au corps ou au bouclier, ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il semble que pour venir au ioindre, elle portast aussi empeschement à l'assaillant, et que le champ ionché de ces tronçons bruslants peult produire en la meslée une commune incommodité :

> Magnum stridens contorta phalarica venit,
> Fulminis acta modo (1).

Ils avoient d'aultres moyens, à quoy l'usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables, par inexperience; par où ils suppleoient au deffault de nostre pouldre et de nos boulets. Ils dardoient leurs piles (*a*) de telle roideur, que souvent ils en enfiloient deux boucliers et deux hommes armez, et les cousoient. Les coups de leurs fondes (*b*) n'estoient pas moins certains et loingtains : *saxis globosis... fundâ, mare apertum incessentes.... coronas modici circuli, magno ex intervallo loci, assueti tra-*

---

(1) Semblable à la foudre, la phalarique fendoit l'air avec un horrible sifflement. *Énéid.* l. 9, v. 705.

(*a*) *Javelots.* E. J.

(*b*) *Frondes.* E. J.

iicere : non capita modò hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent (1). Leurs pieces de batteries representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre, des nostres : *ad ictus mœnium cum terribili sonitu editos, pavor et trepidatio cœpit* (2). Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssoient ces armes traistresses et volantes; duicts à combattre main à main avecques plus de courage. *Non tam patentibus plagis moventur... Ubi latior quàm altior plaga est, etiam gloriosiùs se pugnare putant : iidem, quum aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsùs tenui vulnere in speciem urit... tùm, in rabiem et pudorem tam parvæ peremptis pestis versi, prosternunt corpora humi* (3) : peincture

(1) Exercés à lancer sur la mer les cailloux ronds que l'on trouve sur les rivages, et à tirer d'une distance considérable dans un cercle de médiocre grandeur, ils blessoient leurs ennemis non-seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'il leur plaisoit. Tit. Liv. l. 38, c. 29.

(2) Au retentissement des murailles frappées avec un bruit terrible, le trouble et l'effroi s'empara de l'ennemi. Tit. Liv. l. 38, c. 5.

(3) La largeur des plaies ne les effraie pas; lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais lorsque la pointe d'un dard ou une balle de plomb pénètre fort avant dans les chairs en laissant une ouverture peu apparente, alors honteux, furieux de périr par une atteinte si légère, ils se roulent par terre avec une rage convulsive. Tit. Liv. l. 38, c. 21.

bien voisine d'une arquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraicte, rencontrerent une nation qui les endommagea merveilleusement, à coups de grands arcs et forts, et de sagettes (a) si longues, qu'à les reprendre à la main, on les pouvoit reiecter à la mode d'un dard, et perceoient de part en part un bouclier et un homme armé. Les engeins (b) que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer des gros traits massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volee et impetuosité, representoient de bien prez nos inventions.

Encores ne fault il pas oublier la plaisante assiette, qu'avoit sur sa mule un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs (c), que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant; de quoy les François, Picards, Flamands et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les veoir » : ce sont ses mots. Cæsar, parlant de ceulx de

---

(a) *De flèches.* — Voyez XÉNOPHON, *De la retraite des Dix-Mille*, l. 5, c. 2. C.

(b) La *catapulte*, dont Élien attribue l'invention à ce prince. C.

(c) Vol. 1, c. 66. C.

Suede (*a*) : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict il (*b*), ils se iectent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, ausquels ils recourent promptement, s'il en est besoing; et, selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lasche que d'user de selles et bardelles; et mesprisent ceulx qui en usent: de maniere que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs ». Ce que i'ay admiré aultrefois, de veoir un cheval dressé à se manier à toutes mains avecques une baguette, la bride avallee sur ses aureilles, estoit ordinaire aux Massiliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

Les Massiliens, peuple d'Afrique, se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

Et gens quæ nudo residens Massylia dorso,
Ora levi flectit, frænorum nescia, virgâ (1).

Et Numidæ infræni cingunt (2).

(*a*) Lisez *de Suève* ou *de Souabe*, peuple d'Allemagne que César nomme expressément *Suevorum gentem*. La Suède étoit inconnue aux Romains du temps de César, ce qu'apparemment Montaigne savoit fort bien. *Suède* doit donc être ici une faute d'impression, mais qui se trouve dans toutes les éditions que j'ai pu consulter. C.

(*b*) Dans ses *Commentaires*, l. 4. C.

(1) Les Massiliens montent des chevaux nus, et les font obéir à une simple verge qui leur tient lieu de rênes et de mors. Lucan. l. 4, v. 682.

(2) Et les Numides conduisant leurs chevaux sans frein. Virg. *Enéid.* l. 4, v. 41.

Equi sine frænis; deformis ipse cursus, rigidâ cervice, et extento capite currentium (1).

Mules et mulets, monture déshonorable et honorable en différents pays.

Le roy Alphonse, celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre aultres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende; comme ie viens d'apprendre dans les Lettres de Guevara, desquelles ceulx qui les ont appellees Dorees faisoient iugement bien aultre que celuy que i'en foys. *Le Courtisan* (*a*) dict qu'avant son temps, c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins, au rebours, à mesure qu'ils sont les plus advancez prez le Pretteian leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules. Xenophon (*b*) recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient iamais

Chevaux farouches des Assyriens.

(1) Leurs chevaux sans frein ont l'allure désagréable, l'encolure roide, et la tête tendue en avant. Tit. Liv. l. 35, c. 11.

(*a*) C'est un livre composé en italien par Balthasar de Castillon, sous le titre *del Cortegiano*. C.

(*b*) *Cyropédie*, l. 3, c. 3, §. 14. C.

en camp qui ne feust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre au faict de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abruvoient et nourrissoient:

Le sang et l'urine des chevaux, dont on s'est abreuvé dans un cas de nécessité.

Venit et epoto Sarmata pastus equo (1).

Ceulx de Crete, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux (*a*).

Comment se nourrissent les armées turques.

Pour verifier combien les armees turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres; ils disent, qu'oultre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salee mise en pouldre, de quoy chascun porte ayseement sur soy provision pour un mois, ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent. Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espaignols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que ce feussent ou dieux, ou

Chevaux autant estimés des Américains, que des Espagnols.

(1) On y voit le Sarmate qui se nourrit du sang de cheval. Mart. *Spectacul. Lib.* epigr. 3, v. 4.

(*a*) Valère-Maxime, l. 7, c. 6, §. 1. C.

animaux en noblesse au dessus de leur nature: aulcuns, aprez avoir esté vaincus, venants demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avecques une toute pareille harangue à celle des hommes, prenants leur hennissement pour language de composition et de trefve. Aux Indes de deçà (*a*), c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant; le second, d'aller en coche traisné à quatre chevaux; le tiers, de monter un chameau; le dernier et plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul. Quelqu'un de nostre temps escrit avoir veu, en ce climat là, des païs où on chevauche les bœufs avecques bastines (*b*), estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture. Quintus Fabius Maximus Rutilianus (*c*), contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil : qu'ils debridassent leurs chevaux, et brochassent (*d*) à toute force des esperons; si que, rien ne les pouvant arrester au travers des armes et des hommes renversez, ils ou-

---

(*a*) Arrien, *Hist. ind.* c. 17. C.

(*b*) *Petits bâts.* E. J.

(*c*) Ou plutôt *Rullianus.* Tit. Liv. l. 7, c. 30. C.

(*d*) *Piquassent.* E. J.

vrirent le pas à leurs gents de pied, qui parfirent une tressanglante desfaicte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum maiore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis; quod sæpè romanos equites cum laude fecisse suâ memoriæ proditum est. Detractisque frænis, bis ultrò citròque cum magnâ strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt* (1).

Lait de jument, délices des Tartares.

Le duc de Moscovie debvoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoyoient vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de laict de iument (bruvage qui leur est en delices); et si, en beuvant, quelque goutte en tumboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la leicher avec la langue. En Russie, l'armee que l'empereur Baiazet y avoit envoyee, feut accablee d'un si horrible ravage de neiges, que, pour s'en mettre à couvert et sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer leurs chevaux pour se iecter dedans, et iouïr de cette chaleur vitale. Baiazet, aprez

Chevaux éventrés, pour se garantir du froid.

(1) Pour que leur choc soit plus impétueux, débridez vos chevaux, dit-il; c'est une manœuvre dont le succès a souvent fait le plus grand honneur à la cavalerie romaine. A peine l'ordre est-il donné, qu'ils débrident leurs chevaux, percent les rangs ennemis, brisent toutes les lances, reviennent sur leurs pas, et font un grand carnage. Tit. Liv. l. 40, c. 40.

cet aspre estour, où il feut rompu par Tamburlan (*a*), se sauvoit belle erre (*b*) sur une iument arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau ; ce qui la rendit si flacque (*c*) et refroidie, qu'il feut bien ayseement aprez acconsuyvi (*d*) par ceulx qui le poursuyvoient : on dict bien qu'on les lasche, les laissant pisser ; mais le boire, i'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcee. Crœsus, passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armee mangeoient de bon appetit ; qui feut un mauvais prodige à ses affaires, dict Herodote. Nous appellons un cheval entier, qui a crin et aureille ; et (*e*) ne passent les aultres à la montre : les Lacedemoniens (*f*), ayants desfaict les Atheniens en la Sicile, retournants de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre aultres bravades, feirent tondre les chevaux vaincus, et les menerent ainsin en triumphe. Alexandre combattit une nation (*g*), Da-

Chevaux tondus, pour être menés en triomphe.

(*a*) En 1401.

(*b*) *En grande hâte*. C.

(*c*) Ou *flasque*, comme on a mis dans quelques éditions. C.

(*d*) *Atteint, attrapé*. C.

(*e*) *Que les autres chevaux ne surpassent pas, etc*. E. J.

(*f*) Plutarque, *Vie de Nicias*, c. 10. C.

(*g*) Quinte-Curce, l. 7, c. 7. C.

has (*a*) : ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre ; mais, en la meslee, l'un descendoit à terre, et combattoient ores (*b*) à pied, ores à cheval, l'un aprez l'aultre.

Ie n'estime point qu'en suffisance et en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener un cheval à raison, que i'aye cogneu, feut, à mon gré, monsieur de Carnavalet, qui en servoit nostre roy Henry second.

Adresse surprenante d'un homme monté à cheval.

I'ay veu homme donner carriere à deux pieds sur sa selle, demonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder, et s'y rasseoir, fuyant tousiours à bride avallee; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc; amasser ce qu'il vouloit, se iectant d'un pied à terre, tenant l'aultre en l'estrier; et aultres pareilles singeries, de quoy il vivoit.

Autres exemples du même genre.

On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se reiectoient tour à tour à terre, et puis sur la selle : et un qui, seulement des dents, bridoit et enharnachoit son cheval : un aultre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'aultre sur l'aultre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride ;

(*a*) Les *Dahæ :* Montaigne a mis ce nom à l'accusatif. E. J.

(*b*) *Tantôt à pied, tantôt à cheval.* E. J.

ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc : plusieurs qui, les iambes contremont, donnoient carriere, la teste plantee sur leurs selles entre les poinctes des cimeterres attachez au harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenoit soubs ses genouils, et soubs ses orteils, des reales (a), comme si elles y eussent esté clouees, pour montrer la fermeté de son assiette.

CHAPITRE XLIX.

Des Coustumes anciennes.

I'excuserois volontiers, en nostre peuple, de n'avoir aultre patron et regle de perfection, que ses propres mœurs et usances; car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de touts hommes, d'avoir leur visee et leur arrest sur le train auquel ils sont nays. Ie suis content, quand il verra Fabricius ou Lælius, qu'il leur treuve la contenance et le port barbare, puisqu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode : mais ie me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort

Francois fort changeants dans

(a) Sorte de monnoie d'Espagne. E. J.

leurs manières de s'habiller.

piper et aveugler à l'auctorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'advis touts les mois, s'il plaist à la coustume, et qu'il iuge si diversement de soy mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoinct entre les mammelles, il maintenoit, par vifves raisons, qu'il estoit en son vray lieu: quelques annees aprez, le voylà avalé iusques entre les cuisses; il se mocque de son aultre usage, le treuve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent condamner l'ancienne, d'une resolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est quelque espece de manie qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Parceque nostre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de touts les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisees reviennent en credit, que celles là mesmes tumbent en mespris tantost aprez; et qu'un mesme iugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et legiereté incroyable. Il n'y a si fin entre nous, qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction, et esblouïr tant les yeulx internes que les externes insensiblement.

Coutumes

Ie veulx icy entasser aulcunes façons an-

ciennes que i'ay en memoire, les unes de mesme les nostres, les aultres differentes; à fin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le iugement plus esclaircy et plus ferme. Ce que nous disons de combattre à l'espee et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dict Cæsar, *sinistras sagis involvunt, gladiosque distringunt* (1); et remarque dez lors en nostre nation ce vice, qui y est encores, d'arrester les passants (*a*) que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à iniure et occasion de querelle s'ils refusent de nous respondre. Aux bains, que les anciens prenoient touts les iours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoient (*b*) du commencement que les bras et les iambes; mais depuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la pluspart des nations du monde, ils se lavoient tout nuds d'eau mixtionnee et parfumee, de maniere qu'ils employoient, pour tesmoignage de grande simplicité, de se laver d'eau simple. Les plus af-

anciennes. Combattre à l'épée et à la cape, ancien usage des Romains.

Les anciens prenoient les bains tous les jours avant le repas.

---

(1) Ils s'enveloppent la main gauche de leurs sayes lorsqu'ils tirent l'épée. CÆSAR. *Comment. de Bello civili*, l. 4, c. 75.

(*a*) *De Bello Gall.* l. 4. C.

(*b*) SÉNÈQUE, epist. 86. C.

Se parfumoient tout le corps, et se faisoient pinceter tout le poil.

fettez et delicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par iour. Ils se faisoient souvent pinceter tout le poil, comme les femmes françoises ont prins en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

Quòd pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis (1),

quoyqu'ils eussent des oignements propres à cela :

Psilotro nitet, aut acidâ latet oblita cretâ (2).

Mangeoient couchés sur des lits.

Ils aimoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur les matelats. Ils mangeoient couchez sur des licts, à peu prez en mesme assiette que les Turcs de nostre temps;

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto (3).

Comment ils témoignoient leurs

Et dict on du ieune Caton (*a*), que depuis la battaille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publicques, il mangea tousiours assis, prenant un train de vie austere. Ils baisoient les mains aux grands, pour les honnorer et caresser. Et entre les

---

(1) Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. MARTIAL. l. 2, epigr. 62, v. 1.

(2) Elle oint sa peau d'onguents dépilatoires, ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. MARTIAL. l. 6, epigr. 93, v. 9.

(3) Alors, du lit élevé où il étoit placé, Énée parla ainsi. *Énéid.* l. 2, v. 2.

(*a*) PLUTARQUE, *Vie de Caton*, c. 15. C.

amis, ils s'entrebaisoient, en se saluant, comme font les Venitiens : respects aux grands.

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis (1) :

et touchoient aux genouils pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le philosophe, frere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires (*a*) : celuy à qui il s'addressoit l'ayant rudement repoulsé, « Comment, dict il, cette partie n'est elle pas vostre, aussi bien que l'aultre ? » Ils mangeoient, comme nous, le fruict à l'issue de la table. Ils se torchoient le cul (il fault laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles), avecques une esponge; voylà pourquoy *spongia* est un mot obscœne en latin : et estoit cette esponge attachee au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit, pour estre presenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires (*b*); et n'ayant aultre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier, et s'en estouffa. Ils s'essuyoient le catze (*c*) de laine parfumee, quand ils en avoient faict :

A quel usage ils mettoient l'éponge.

(1) Je te baiserois, en te félicitant dans les termes les plus touchans. Ovid. *de Ponto*, l. 4, eleg. 9, v. 13.

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Cratès*, l. 6. C.

(*b*) Sénèque, epist. 70. C.

(*c*) C'est-à-dire, le *cazzo*, comme l'appellent les Italiens. E. J.

At tibi nil faciam ; sed lotâ mentula lanâ (1).

Avoient des cuves dans les carrefours pour uriner.

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy-cuves pour y apprester à pisser aux passants :

Pusi sæpè lacum propter, se, ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem (2).

Usoient de neige pour rafraîchir leur vin.

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de neige pour refreschir le vin; et y en avoit qui se servoient de neige en hiver, ne trouvants pas le vin encores lors assez froid. Les grands avoient leurs eschansons et trenchants; et leurs fols, pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur les fouyers (*a*) qui se portoient sur la table; et avoient des cuisines portatives, comme i'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se traisnoit aprez eulx.

Avoient des cuisines portatives.

Has vobis epulas habete, lauti :
Nos offendimur ambulante cœnâ (3).

Poissons dans les salles basses des anciens.

Et en esté, ils faisoient souvent, en leurs sales basses, couler de l'eau fresche et claire dans

(1) Ce que Montaigne vient de dire nous dispense de traduire ce vers. MARTIAL. l. 11, epigr. 58, v. 11.

(2) Les petits enfants endormis croient souvent lever leur robe pour uriner dans les réservoirs publics destinés à cet usage. LUCRET. l. 4, v. 1020.

(*a*) *Les réchauds.* E. J.

(3) Riches voluptueux, gardez pour vous vos somptueux repas; je n'aime pas un souper ambulant. MARTIAL. l. 7, epigr. 48, v. 4.

des canaux au dessoubs d'eulx, où il y avoit force poisson en vie, que les assistants choisissoient et prenoient en la main, pour le faire apprester, chascun à sa poste (*a*).

Le poisson a tousiours eu ce privilege, comme il a encores, que les grands se meslent de le sçavoir apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, desbauche, et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les egualer; car nostre volonté est bien aussi gastee que la leur, mais nostre suffisance n'y peult arriver : nos forces ne sont non plus capables de les ioindre en ces parties là vicieuses, qu'aux vertueuses; car les unes et les aultres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eux qu'en nous : et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal. Le hault bout d'entre eulx, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient, en escrivant et parlant, aulcune signification de grandeur, comme il se veoid evidemment par leurs escripts : ils diront Oppius et Cæsar aussi volontiers que Cæsar et Oppius; et diront Moy et Toy indiffe-

Place d'honneur à table, chez les Romains : s'ils se nommoient avant ou après ceux à qui ils parloient ou écrivoient.

(*a*) *A son goût*. C.

remment, comme Toy et Moy. Voylà pourquoy i'ay aultrefois remarqué, en la vie de Flaminius de Plutarque françois, un endroict où il semble que l'aucteur, parlant de la ialousie de gloire qui estoit entre les Ætoliens et les Romains, pour le gaing d'une battaille qu'ils avoient obtenu en commun, face quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots françois. Les dames, estant aux estuves, y recevoient quant et quant des hommes; et se servoient, là mesme, de leurs valets à les frotter et oindre:

Les femmes se baignoient avec les hommes.

> Inguina succinctus nigrâ tibi servus alutâ
> Stat, quoties calidis nuda foverîs aquis (1).

Elles se saulpouldroient de quelque pouldre pour reprimer les sueurs. Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris, portoient le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellee par l'usage effeminé et lasche de ce siecle. Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers, pour leur noleage, dez l'entree du bateau, ce que nous faisons aprez estre rendus à port:

Les Romains payoient le batelier en entrant dans le bateau.

(1) Un esclave, ceint d'un tablier de peau noire, se tient debout pour te servir, lorsque tu te baignes dans une eau chaude. MARTIAL. l. 7, epigr. 35, v. 4.

Dùm æs exigitur, dùm mula ligatur,
Tota abit hora (1).

Les femmes couchoient au lict du costé de la ruelle : voylà pourquoy on appelloit Cæsar, *spondam regis Nicomedis* (2). Ils prenoient haleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

Quis puer ociùs
Restinguet ardentis falerni
Pocula prætereunte lymphâ ? (3)

Et ces champisses (*a*) contenances de nos laquais y estoient aussi ;

O Iane, à tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ quantum sitiet canis appula tantum (4).

Les dames argiennes et romaines portoient le dueil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et devroient continuer de faire, si i'en estois creu. Mais il y a des livres entiers faicts sur cet argument.

---

(1) Une heure entière se passe à atteler la mule, et à faire payer les passagers. Hor. sat. 5, v. 13.

(2) La ruelle du roi Nicomède. Sueton. *in Jul. Cæsare*, §. 49.

(3) Esclaves, hâtez-vous de tempérer l'ardeur de ces vins de Falerne, en y mêlant l'eau de cette fontaine qui coule auprès de nous. Hor. od. 11, l. 2, v. 18.

(*a*) *Malignes*. C.

(4) O Janus ! on n'avoit garde de vous faire les cornes, les oreilles d'âne, ou de vous tirer la langue ; vous aviez deux visages ! Perse, sat. 1, v. 58.

CHAPITRE L.

De Democritus et Heraclitus.

Le jugement se mêle partout.

Le iugement est un util à touts subiects, et se mesle partout : à cette cause, aux Essais que i'en foys icy, i'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subiect que ie n'entende point, à cela (*a*) mesme ie l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, ie me tiens à la rive: et cette recognoissance de ne pouvoir passer oultre, c'est un traict de son effect, ouy (*b*) de ceulx dont il se vante le plus. Tantost, à un subiect vain et de neant, i'essaye veoir s'il trouvera de quoy luy donner corps, et de quoy l'appuyer et l'estansonner : tantost ie le promene à un subiect noble et tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peult marcher que sur la piste d'aultruy : là il faict son ieu à eslire la route qui luy semble la meilleure; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a

(*a*) *Pour cela même*. E. J.

(*b*) *Des effets dont le jugement se glorifie le plus*. Il y a dans l'édition de 1588, *voire de ceux de quoy il se vante le plus*. C.

esté le mieulx choisi. Ie prends, de la fortune, le premier argument; ils me sont egualement bons, et ne desseigne (a) iamais de les traicter entiers : car ie ne veois le tout de rien ; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chasque chose, i'en prends un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pincer iusqu'à l'os : i'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que ie sçais, et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Ie me hazarderois de traicter à fond quelque matiere, si ie me cognoissois moins, et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins de leur piece, escartez, sans desseing, sans promesse; ie ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme, sans varier quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance. Tout mouvement nous descouvre : cette mesme ame de Cæsar qui se faict veoir à ordonner et dresser la battaille de Pharsale, elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysifves et amoureuses : on iuge un cheval, non seulement à le veoir manier sur une carriere, mais encores à luy veoir aller le pas, voire et à le veoir en repos

L'âme se découvre dans tous ses mouvements.

(a) *Et n'ai jamais dessein.* E. J.

à l'estable. Entre les functions de l'ame, il en est de basses : qui ne la veoid encores par là, n'acheve pas de la cognoistre ; et à l'adventure, la remarque lon mieulx où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses haultes assiettes : ioinct qu'elle se couche entiere sur chasque matiere, et s'y exerce entiere ; et n'en traicte iamais plus d'une à la fois, et la traicte, non selon elle, mais selon soy.

Elle donne aux choses telle forme ou ceinture qu'il lui plaît.

Les choses, à part elles, ont peutestre leurs poids, mesures et conditions ; mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero, desirable à Caton, indifferente à Socrates. La santé, la conscience, l'auctorité, la science, la richesse, la beauté, et leurs contraires, se despouillent à l'entree, et receoivent, de l'ame, nouvelle vesture et de la teincture qu'il luy plaist ; brune, claire, verte, obscure, aigre, doulce, profonde, superficielle, et qu'il plaist à chascune d'elles : car elles n'ont pas verifié en commun leurs styles, regles et formes ; chascune est royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses ; c'est à nous à nous en rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœux ; non pas à la fortune : elle ne peult rien sur nos mœurs ; au rebours, elles l'entraisnent à leur suitte, et la moulent à leur forme. Pourquoy ne iugeray

ie d'Alexandre à table, devisant et beuvant d'autant; ou s'il manioit des eschecs? Quelle chorde de son esprit ne touche et n'employe ce niais et puerile ieu? ie le hais et fuys de ce qu'il n'est pas assez ieu, et qu'il nous esbat trop serieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qu'il suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut pas plus embesongné à dresser son glorieux passage aux Indes; ny cet aultre, à desnouer un passage duquel despend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble cet amusement ridicule, si tous ses nerfs ne bandent: combien amplement elle donne loy à chascun, en cela de se cognoistre et iuger droictement de soy. Ie ne me veois et retaste plus universellement en nulle aultre posture: quelle passion ne nous y exerce? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience, et une vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu; car la precellence rare, et au dessus du commun, messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que ie dis en cet exemple se peult dire en touts aultres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme l'accuse et le montre egualement qu'un' aultre (*a*).

Jeu des échecs : quel jugement en faisoit Montaigne.

Ce jeu peut nous aider à nous connoître nous-mêmes.

(*a*) *Autant que toute autre parcelle, ou occupation.* J'ai trouvé, dans toutes les meilleures éditions, *qu'un*

Démocrite et Héraclite : leur humeur opposée.

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier, trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en publicque qu'avecques un visage mocqueur et riant ; Heraclitus, ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeulx chargez de larmes :

Alter
Ridebat, quoties à limine moverat unum
Protuleratque pedem; flebat contrarius alter (1).

I'aime mieulx la premiere humeur; non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'aultre; et il me semble que nous ne pouvons iamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plaincte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on plaind : les choses de quoy on se mocque, on les estime sans prix. Ie ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité; ny tant de malice, comme de sottise : nous ne sommes

---

aultre, mais c'est sans doute une faute d'impression, au lieu de *qu'un' aultre*, manière d'écrire fort usitée dans les plus anciennes éditions de Montaigne, aussi-bien que dans celles des écrivains de son temps. C.

(1) Dès qu'ils avoient mis le pied hors de la maison, l'un rioit, l'autre pleuroit. Juv. sat. 10, v. 28.

pas si pleins de mal, comme d'inanité; nous ne sommes pas si miserables, comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit à part soy, roulant son tonneau, et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien iuge plus aigre et plus poignant, et par consequent plus iuste à mon humeur, que Timon, celuy qui feut surnommé le Haïsseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruyne, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravee : l'aultre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion; nous laissoit de compaignie, non pour la crainte, mais pour le desdaing, de nostre commerce; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire. De mesme marque feut la response de Statilius (*a*), auquel Brutus parla pour le ioindre à la conspiration contre Cæsar: il trouva l'entreprinse iuste, mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist aulcunement en peine; conformement à la discipline de Hegesias, qui disoit (*b*), « Le sage ne debvoir rien faire que pour soy; d'au-

Diogène, juge plus mordant que Timon.

Pourquoi Statilius refusa d'entrer dans la conspiration contre César.

(*a*) Plutarque, *Vie de M. Brutus*, c. 3. C.

(*b*) Diogène Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 95. C.

tant que seul, il est digne pour qui on face »; et à celle de Theodorus (*a*), « Que c'est iniustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols ». Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

CHAPITRE LI.

De la vanité des paroles.

Art de rhétorique, trompeur.

Un rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, « De choses petites, les faire paroistre et trouver grandes ». C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongiere : et crois qu'Archidamus, qui en estoit roy, n'ouït pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte ou Pericles ou luy : « Cela, feit il, seroit malaysé à verifier; car, quand ie l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceulx qui l'ont veu qu'il n'est pas tumbé, et le gaigne (*b*) ». Ceulx qui masquent et fardent les femmes, font moins

Pire que le fard des femmes.

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 98. C.

(*b*) Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 5. C.

de mal; car c'est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur naturel : là où ceulx cy font estat de tromper, non pas nos yeulx, mais nostre iugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenues en un estat reglé et bien policé, comme la cretense ou lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs. Ariston definit sagement la rhetorique, « Science à persuader le peuple » : Socrates, Platon, « Art de tromper, et de flatter ». Et ceulx qui le nient en la generale description, le verifient par tout en leurs preceptes (*a*). Les Mahometans en deffendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité; et les Atheniens, s'appercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affections, feust ostee, ensemble les exordes et perorations. C'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreglee; et est util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine. En ceulx où le vulgaire, où les ignorants, où touts, ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et, à la

(*a*) *Voyez* Quintilien et Sextus Empiricus, l. 2, *de Rhetorica*. C.

verité, il se veoid peu de personnages en ces republiques là qui se soient poulsez en grand credit, sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cæsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes; contre l'opinion des meilleurs temps, car L. Volumnius, parlant en publicque en faveur de l'election au consulat faicte des personnes de Q. Fabius et P. Decius : « Ce sont gents nays à la guerre (*a*), grands aux effects; au combat du babil, rudes; esprits vrayement consulaires: les subtils, eloquents et sçavants, sont bons pour la ville, Preteurs à faire iustice (*b*) », dict il. L'eloquence a flori le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices qui despendent d'un monarque en ont moins de besoing que les aultres : car la bestise et facilité qui se treuve en la commune, et qui la rend subiecte à estre maniee et contournee par les aureilles au doulx son de cette harmonie, sans venir à poiser et cognoistre la verité des choses par la force de

En quel temps l'éloquence a le plus fleuri à Rome.

(*a*) Tite-Live, l. 10, c. 22. C.

(*b*) *Pour y rendre la justice en qualité de préteurs*. C.

raison; cette facilité, dis ie, ne se treuve pas si ayseement en un seul, et est plus aysé de le garantir, par bonne institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine, ny de Perse, aulcun orateur de renom.

Science de gueule, plaisamment tournée en ridicule.

I'en ay dict ce mot sur le subiect d'un Italien que ie viens d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel iusques à sa mort. Ie luy faisois conter de sa charge: il m'a faict un discours de cette science de gueule, avecques une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand poinct de theologie: il m'a dechifré une difference d'appetits; celuy qu'on a à ieun, qu'on a aprez le second et tiers service; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller et picquer; la police de ses saulces; premierement en general, et puis particularisant les qualitez des ingredients et leurs effects; les differences des salades selon leur saison, celle qui doibt estre reschauffee, celle qui veult estre servie froide, la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veue. Aprez cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations:

> Nec minimo sanè discrimine refert
> Quo gestu lepores et quo gallina secetur (1);

---

(1) Car ce n'est pas une chose indifférente, que la

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mesmes qu'on employe à traicter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parùm :
Illud rectè ; iterùm sic memento : sedulò
Moneo quæ possum pro meâ sapientiâ.
Postremò, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
Inspicere iubeo, et moneo quid facto usus sit (1).

Si est ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Æmilius observa au festin qu'il leur feit au retour de Macedoine. Mais ie ne parle point icy des effects, ie parle des mots.

Le langage des architectes.

Ie ne sçais s'il en advient aux aultres comme à moy ; mais ie ne me puis garder, quand i'oys nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ouvrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur iargon, que mon imagination ne se saisisse

---

manière dont on s'y prend pour découper un lièvre ou un poulet. Juv. sat. 5, v. 123.

(1) Cela est trop salé, ceci est brûlé ; cela n'est pas d'un goût assez relevé ; ceci est fort bien apprêté : souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne les meilleurs avis que je puis, selon mes foibles lumières. Enfin, monsieur, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle, comme dans un miroir, et je les avertis de tout ce qui est bon à faire. Terent. *Adelph.* act. 3, sc. 4, v. 62.

incontinent du palais d'Apollidon (*a*) : et, par effect, ie treuve que ce sont les chestifves pieces de la porte de ma cuisine. Oyez dire Metonymie, Metaphore, Allegorie, et aultres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quelque forme de language rare et pellegrin (*b*) ? ce sont tiltres qui touchent le babil de vostre chambriere.

Celui des grammairiens.

C'est une piperie voisine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aulcune ressemblance de charge, et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira, à mon advis, un iour de reproche à nostre siecle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoy l'ancienneté ayt honnoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin,

Charges désignées par des titres trop éclatants ; et surnoms illustres donnés mal à propos à des esprits médiocres.

(*a*) Qui voudra connoître les merveilles de ce palais, et Apollidon, qui le fit par art de négromance, doit prendre la peine de lire le premier chapitre du second livre d'*Amadis de Gaule*, et le chapitre second du quatrième livre. C.

(*b*) *Fin, poli, délicat*, de l'italien *pellegrino*, qui signifie la même chose :

> Nulla di *pellegrino*, o di Gentile,
> Gli piacque mai.

Il n'eut jamais du goût pour rien de fin ni de délicat. Tasso, *Gierusal. Liberata*, canto IV, stanza 46. C.

par un consentement universel qu'aulcun n'a essayé luy envier : et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnee de poinctes, ingenieuses à la verité, mais recherchees de loing et fantastiques, et oultre l'eloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, ie ne veois pas qu'il y ayt rien au dessus des communs aucteurs de son siecle : tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE LII.

De la parcimonie des Anciens.

Parcimonie de Regulus.

Attilius Regulus (*a*), general de l'armee romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publicque qu'un valet de labourage, qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre,

---

(*a*) Valère-Maxime, l. 4, c. 4, §. 6. C.

s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre un aultre à la conduicte de ses biens, et luy feit restablir ce qui luy avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfants seroient nourris aux despens du publicque. Le vieux Caton, revenant d'Espaigne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie; et, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suitte qu'un officier de la chose publicque qui luy portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir iamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un iour; et de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aulcune qui feust crepie et enduite par dehors. Scipion Æmilianus, aprez deux triumphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement : on tient qu'Homere (a) n'en eut iamais qu'un, Platon trois, Zenon, le chef de la secte stoïcque, pas un. Il ne feut taxé

Parcimonie de Caton.

(a) Sénèque, *Consol. ad Helviam*, c. 12. C.

que cinq sols et demy pour iour (*a*) à Tiberius Gracchus, allant en commission pour la chose publicque, estant lors le premier homme des Romains.

CHAPITRE LIII.

D'un mot de Cæsar.

L'imperfection de l'homme, démontrée par l'inconstance de ses désirs.

Si nous nous amusions par fois à nous considerer, et le temps que nous mettons à contrerooller aultruy, et à cognoistre lès choses qui sont hors de nous, que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions ayseement combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et desfaillantes. N'est ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, de ne pouvoir r'asseoir nostre contentement en aulcune chose; et que, par desir mesme et imagination, il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault? De quoy porte bon tesmoignage cette grande dis-

(*a*) Plutarque, dans la *Vie de Tiberius Gracchus*, c. 4. Mais ici Montaigne abuse de ce passage, qui ne fait rien à son sujet : car Plutarque y déclare fort expressément, qu'on ne donna cette petite somme à Tiberius Gracchus *que pour lui faire despit et honte*, comme parle Amyot. C.

pute, qui a tousiours esté entre les philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores, et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

> Dum abest quod avemus, id exsuperàre videtur
> Cætera; post aliud, cùm contigit illud, avemus,
> Et sitis æqua tenet (1).

Quoy que ce soit qui tumbe en nostre cognoissance et iouïssance, nous sentons qu'il ne nous satisfaict pas, et allons beeant aprez les choses advenir et incogneues, d'autant que les presentes ne nous saoulent point; non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez de quoy nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreglee:

> Nam cùm vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
> Omnia iam fermè mortalibus esse parata;
> Divitiis homines et honore et laude potentes
> Affluere, atque bonâ natorum excellere famâ;
> Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda,
> Atque animum infestis cogi servire querelis:
> Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
> Omniaque, illius vitio, corrumpier intùs
> Quæ collata foris et commoda quæque venirent (2).

---

(1) Le bien qu'on n'a pas, paroît toujours le bien suprême. En jouit-on? c'est pour soupirer après un autre avec la même ardeur. LUCRET. l. 3, v. 1095.

(2) Épicure, considérant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, des honneurs, de la gloire, et des enfants bien nés, ils n'en sont pas moins en proie à mille chagrins

Nostre appetit est irresolu et incertain; il ne sçait rien tenir ny rien iouïr de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit par le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'autres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoist point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cæsar, *communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis, rebus magis confidamus, vehementiùsque exterreamur* (1).

CHAPITRE LIV.

Des vaines subtilitez.

Poésies d'un goût bizarre.

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent

---

intérieurs, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal vient du vase même, qui, impur lui-même, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux. Lucret. l. 6, v. 9.

(1) Il se faict, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachees et incogneues. *De Bello Civil.* l. 2, c. 4. — C'est Montaigne qui traduit ainsi ce passage dans deux éditions de ses Essais. C.

quelquesfois de la recommendation : comme les poëtes qui font des ouvrages entiers de vers commenceants par une mesme lettre : nous veoyons des œufs, des boules, des aisles, des haches, façonnees anciennement par les Grecs avecques la mesure de leurs vers, en les allongeant ou accourcissant, en maniere qu'ils viennent à representer telle ou telle figure : telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se veoid dans Plutarque. Ie treuve bonne l'opinion de celuy (*a*) à qui on presenta un homme apprins à iecter de la main un grain de mil avecques telle industrie, que, sans faillir, il le passoit tousiours dans le trou d'une aiguille ; et luy demanda lon, aprez, quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment, et iustement, à mon advis, qu'on feist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, à fin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage merveilleux de la foiblesse de nostre iugement, qu'il recommende les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encores par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont ioinctes.

Frivole industrie, récompensée selon son vrai mérite.

Nous venons presentement de nous iouer

Plusieurs

(*a*) Alexandre.

exemples de choses qui se tiennent par deux extrémités.

chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinssent par les deux bouts extremes : comme, Sire; c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevee personne de nostre estat, qui est le roy; et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceulx d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames; les moyennes, Damoiselles; et Dames encores, celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes, et aux tavernes. Democritus disoit que les dieux, et les bestes, avoient les sentiments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoustrement les iours de dueil et les iours de feste. Il est certain que la peur extreme, et l'extreme ardeur de courage, troublent egualement le ventre et le laschent. Le saubriquet de Tremblant, duquel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé, apprend que la hardiesse, aussi bien que la peur, engendrent du tremoussement aux membres. Ceulx qui armoient ou luy ou quelque aultre de pareille nature, à qui la peau frissonnoit, essayerent à le rasseurer, appetissants le dangier auquel il s'alloit iecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict il : si ma chair sçavoit iusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat ». La foiblesse qui nous vient de froideur et des-

Un même effet produit par la peur, et par une extrême ardeur de courage.

goustement (*a*) aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement et d'une chaleur desreglee. L'extreme froideur, et l'extreme chaleur, cuisent et rostissent : Aristote dict que les cueux (*b*) de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente (*c*). Le desir, et la satieté, remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessoubs de la volupté. La bestise, et la sagesse, se rencontrent en mesme poinct de sentiment et de resolution, à la souffrance des accidents humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les aultres l'ignorent : ceulx cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidents; les aultres au delà, lesquels, aprez en avoir bien poisé et

Sagesse et ignorance parviennent aux mêmes fins.

(*a*) Au lieu de *desgoustement,* nous disons à présent *dégoût;* mais, dans Nicot, on ne trouve que *desgoustement.* C.

(*b*) C'est-à-dire, *des masses de plomb,* telles qu'elles sortent de la première fonte. Je n'ai trouvé ce mot que dans Cotgrave, qui l'écrit *queuse,* et le fait féminin. Ce que Montaigne appelle *cueux,* et Cotgrave *queuse,* se nomme à présent *gueuse.* C.

(*c*) Ici Montaigne ne rapporte pas exactement la pensée d'Aristote, qui, après avoir dit que l'étain des Celtes se fond plus tôt que le plomb, puisqu'il se fond même dans l'eau, ajoute : « L'étain se fond aussi par le froid, quand il gèle, etc. ». *De Mirabil. auscultat.* p. 1154, edit. Paris. tom. I. C.

consideré les qualitez, les avoir mesurez et iugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoreux courage; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayants une ame forte et solide contre laquelle les traicts de la fortune, venants à donner, il est force qu'ils reiaillissent et s'esmoussent, trouvants un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression: l'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez; qui est de ceulx qui apperceoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance, et la decrepitude, se rencontrent en imbecillité de cerveau: l'avarice, et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquerir.

Deux espèces d'ignorance.

Il se peult dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science: une aultre doctorale, qui vient aprez la science; ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruict la premiere. Des esprits simples, moins curieux et moins instruicts, il s'en faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obeïssance, croyent simplement, et se maintiennent soubs les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions; ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardants à nous

Esprits simples, propres a devenir bons chrétiens.

Esprits médiocres, sujets à s'égarer.

qui n'y sommes pas instruicts par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptures, et sentent le mysterieux et divin secret de nostre police ecclesiastique; pourtant en veoyons nous aulcuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avecques merveilleux fruict et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et iouïr de leur victoire avecques consolation, actions de graces, reformation de mœurs, et grande modestie. Et en ce reng n'entends ie pas loger ces aultres qui, pour se purger du souspeçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx, se rendent extremes, indiscrets et iniustes à la conduicte de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence. Les païsans simples sont honnestes gents : et honnestes gents, les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles : les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu ioindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels ie suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns; ceulx cy troublent le monde. Pourtant, de ma part, ie me recule tant que ie puis dans le premier et na-

Grands esprits, chrétiens les plus accomplis.

Les paysans simples, et les philosophes, honnêtes gens.

turel siege, d'où ie me suis pour neant essayé de partir. La poësie populaire et purement naturelle a des naïfvetez et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte, selon l'art; comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ny mesme d'escripture : la poësie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignee, sans honneur et sans prix.

Poésie populaire, comparable à la plus parfaite.

Poésie médiocre, insupportable.

Mais parce que, aprez que le pas a esté ouvert à l'esprit, i'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions prins pour un exercice malaysé et d'un rare subiect, ce qui ne l'est aulcunement; et qu'aprez que nostre invention a esté eschauffee, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, ie n'en adiousteray que cettuy cy : Que si ces Essais estoient dignes qu'on en iugeast, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient gueres aux esprits communs et vulgaires, ny gueres aux singuliers et excellents; ceulx là n'y entendroient pas assez; ceulx cy y entendroient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

Jugement que Montaigne fait de son propre ouvrage.

CHAPITRE LV.

Des Senteurs.

Il se dict d'aulcuns, comme d'Alexandre le Grand (*a*), que leur sueur espandoit une odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : de quoy Plutarque et aultres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire ; et la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur : la doulceur mesme des haleines plus pures n'a rien de plus parfaict, que d'estre sans aulcune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute, La sueur d'Alexandre répandoit une odeur agréable.

Mulier tùm benè olet, ubi nihil olet (1),

« la plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien ». Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employees pour couvrir quelque default naturel de ce costé là. D'où naissent ces ren- Senteurs étrangères à bon droit suspectes.

(*a*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 1. C.

(1) Plautus, *Mostell.* act. 1, sc. 3, v. 116. Il y a dans Plaute, *Ecastor! mulier rectè olet, ubi nihil olet.* Montaigne a traduit ce vers après l'avoir cité. C.

contres des poëtes anciens, C'est puïr, que sentir bon.

Rides nos, Coracine, nil olentes :
Malo, quàm benè olere, nil olere (1).

Et ailleurs,

Posthume, non benè olet, qui benè semper olet (2).

I'aime pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs; et hais oultre mesure les mauvaises, que ie tire de plus loing que tout aultre :

Namque sagaciùs unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quàm canis acer ubi lateat sus (3).

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables. Et touche ce soing principalement les dames : en la plus espesse Barbarie, les femmes scythes, aprez s'estre lavees, se saulpouldrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante : et pour approcher les hommes, ayants osté ce fard, elles

(1) Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé; et moi, j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon. Martial. l. 6, epigr. 55, v. 4.

(2) Celui qui sent toujours bon, Posthumus, sent mauvais. Martial. l. 2, epigr. 12, v. 4.

(3) Mon odorat distingue les mauvaises odeurs plus subtilement qu'un chien d'excellent nez ne reconnoît la bauge du sanglier. Hor. epod. 12, v. 4.

s'en treuvent et polies et parfumees. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien i'ay la peau propre à s'en abruver. Celuy qui se plainct de nature, de quoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort; car elles se portent elles mesmes : mais à moy particulierement, les moustaches que i'ay pleines m'en servent; si i'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un iour : elles accusent le lieu d'où ie viens. Les estroicts baisers de la ieunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y colloient aultrefois, et s'y tenoient plusieurs heures aprez. Et si pourtant ie me treuve peu subiect aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air; et me suis sauvé de celles de mon temps, de quoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armees. On lit de Socrates (*a*), que, n'estant iamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tormenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva iamais plus mal. Les medecins pourroient, ce crois ie, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font; car i'ay souvent apperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : qui me fait approuver ce qu'on dict, que l'in-

L'usage de l'encens dans les églises ; sur quoi fondé.

(*a*) Diogène Laerce, l. 2, §. 25. C.

vention des encens et parfums aux eglises, si ancienne et si espandue en toutes nations et religions, regarde à cela, de nous resiouïr, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Drogues odoriférantes mêlées avec les viandes.

Ie vouldrois bien, pour en iuger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes; comme on remarqua singulierement au service du roy de Thunes (*a*), qui de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, en telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere; et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tressouefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soudain. Le principal soing que i'aye à me loger, c'est de fuyr l'air puant et poisant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que ie leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'autre de sa boue.

(*a*) Ou *Tunis*. E. J.

CHAPITRE LVI.

Des Prieres.

Ie propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceulx qui publient des questions doubteuses à desbattre aux escholes, non pour establir la verité, mais pour la chercher; et les soubmets au iugement de ceulx à qui il touche de regler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encores mes pensees. Egualement m'en sera acceptable et utile la condamnation, comme l'approbation, tenant pour absurde et impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment, couché en cette rapsodie contraire aux sainctes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle ie meurs, et en laquelle ie suis nay : et pourtant, me remettant tousiours à l'auctorité de leur censure, qui peult tout sur moy, ie me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos, comme icy.

Patenôtre : prière que les chrétiens devroient constamment employer.

Ie ne sçais si ie me trompe; mais puisque, par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescripte et dictee mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousiours semblé que nous en debvions

avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons; et, si i'en estois creu, à l'entree et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, ie vouldrois que ce feust le Patenostre que les chrestiens y employassent, sinon seulement, au moins tousiours. L'Eglise peult estendre et diversifier les prieres, selon le besoing de nostre instruction; car ie sçais bien que c'est tousiours mesme substance et mesme chose : mais on debvoit donner à celle là ce privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault, et qu'elle est trespropre à toutes occasions. C'est l'unique priere de quoy ie me sers partout, et la repete au lieu d'en changer : d'où il advient que ie n'en ay aussi bien en memoire que celle là.

Les hommes ne devroient pas invoquer Dieu indifféremment, à toute occasion.

I'avois presentement en la pensee, d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en touts nos desseings et entreprinses, et l'appeller à toute sorte de besoing, et en quelque lieu que nostre foiblesse veult de l'aide, sans considerer si l'occasion est iuste ou iniuste; et de escrier son nom et sa puissance, en quelque estat et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur, et peult toutes choses à nous ayder : mais encores qu'il daigne nous honnorer de cette doulce alliance paternelle, il est pourtant au-

tant iuste, comme il est bon et comme il est puissant ; mais il use bien plus souvent de sa iustice, que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses loix (*a*), faict trois sortes d'iniurieuse creance des dieux : « Qu'il n'y en aye point; Qu'ils ne se meslent pas de nos affaires; Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices ». La premiere erreur, selon son advis, ne dura iamais immuable en homme, depuis son enfance iusques à sa vieillesse. Les deux suyvantes peuvent souffrir de la constance.

Il faut avoir l'âme nette, quandon prie Dieu.

Sa iustice et sa puissance sont inseparables : pour neant, implorons nous sa force en une mauvaise cause? Il fault avoir l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et deschargee de passions vicieuses; aultrement nous luy presentons nous mesmes les verges de quoy nous chastier : au lieu de rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants, à celuy à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy ie ne loue pas volontiers ceulx que ie veois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions

(*a*) L. 10, au commencement. C.

voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation,

> Si, nocturnus adulter,
> Tempora santonico velas adoperta cucullo (1).

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie exsecrable la devotion, semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy et dissolu partout : pourtant refuse nostre Eglise touts les iours la faveur de son entree et societé aux mœurs obstinees à quelque insigne malice. Nous prions par usage et par coustume, ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononceons nos prieres ; ce n'est enfin que mine : et me desplaist de veoir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Graces (et plus m'en desplaist il de ce que c'est un signe que i'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand ie baaille); et ce pendant toutes les aultres heures du iour les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'iniustice : aux vices leur heure; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de veoir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration, aux confins mesmes et passage de l'une

Prier Dieu seulement par coutume; en quoi blâmable.

(1) Si vous courez la nuit déguisé, et la tête enveloppée d'un capuchon, pour commettre un adultère. Juv. sat. 8, v. 144.

à l'aultre. Quelle prodigieuse conscience se peult donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une societé si accordante et si paisible, le crime et le iuge?

Un homme, de qui la paillardise sans cesse regente la teste, et qui la iuge tresodieuse à la veue divine, que dict il à Dieu quand il luy en parle? Il se ramene; mais soubdain il recheoit. Si l'obiect de la divine iustice et sa presence frappoient, comme il dict, et chastioient son ame; pour courte qu'en feust la penitence, la crainte mesme y reiecteroit si souvent sa pensee, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habituez et acharnez en luy. Mais, quoy! ceulx qui couchent une vie entiere sur le fruict et emolument du peché qu'ils sçavent mortel? combien avons nous de mestiers et vacations receues, de quoy l'essence est vicieuse? et celuy qui, se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, faict profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment pastissoit il ce discours en son courage? de quel language entretiennent ils sur ce subiect la iustice divine? Leur repentance, consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer : sont ils si hardis de demander pardon, sans satisfac-

Ce qu'on doit juger des prières de ceux qui persistent dans de mauvaises habitudes, dont ils ne veulent point se défaire.

tion et sans repentance? Ie tiens que de ces premiers, il en va comme de ceulx cy; mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrarieté et volubilité d'opinion si soubdaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle : ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

Que l'imagination me sembloit fantastique de ceulx qui, ces annees passees, avoient en usage de reprocher à chascun, en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique; que c'estoit à feincte : et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee à leur pied! Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire! et plus fascheuse encores, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere ie ne sçais quelle disparité de fortune presente, aux esperances et menaces de la vie eternelle! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma ieunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Psaumes de David : comment et par qui doivent être chantés.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue (*a*), temeraire et indiscret, des sainctes et divines

(*a*) *Mélé, confus, profane.* E. J.

chansons que le sainct Esprit a dicté à David. Il ne fault mesler Dieu en nos actions, qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos aureilles; c'est de la conscience qu'elle doibt estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garson de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le sainct livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il fault manier un estude si serieux et venerable; ce doibt estre une action destinee (*a*) et rassise, à laquelle on doibt tousiours adiouster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance, qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees, que Dieu y appelle : les meschants, les ignorants, s'y empirent : ce n'est pas une histoire à conter; c'est une histoire à reverer, craindre, et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue

(*a*) *Méditée d'avance, faite à dessein.* E. J.

palpable au peuple, pour l'avoir mise en language populaire! Ne tient il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils treuvent par escript? Diray ie plus? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent : l'ignorance pure, et remise tout en aultruy, estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de presumption et de temerité. Ie crois aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de dangier que d'utilité.

Les Iuifs, les Mahometans, et quasi touts aultres, ont espousé et reverent le language auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus; et en est deffendue l'alteration et changement, non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretaigne, il y ayt des iuges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? l'Eglise universelle n'a point de iugement plus ardu (*a*) à faire et plus solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et (*b*) d'une parcelle; ainsi (*c*) ce n'est pas de mesme. L'un de nos historiens grecs accuse iustement son

---

(*a*) *Plus difficile*. E. J.

(*b*) *Et par parcelles*. E. J.

(*c*) *Ainsi, ce n'est pas une chose à comparer avec une traduction complète des Saintes Écritures*. E. J.

siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chascun en pouvoit desbattre et dire selon son sens; et que ce nous debvoit estre grande honte, nous qui, par la grace de Dieu, iouïssons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes : dict (*a*) aussi que les factions des princes, sur le subiect de la theologie, sont armees, non de zele, mais de cholere : que le zele tient de la divine raison et iustice, se conduisant ordonneement et modereement; mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'yvroye et des orties, quand il est conduict d'une passion humaine. Et iustement aussi, cet aultre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit fuyr toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus, ayant

(*a*) *Le même historien dit aussi, etc.* E. J.

rencontré en son palais des principaux hommes aux prinses de parole contre Lapodius, sur un de nos poincts de grande importance, les tansa, iusques à menacer de les iecter en la riviere s'ils continuoient. Les enfants et les femmes, en nos iours, regentent les hommes vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques : là où la premiere de celles de Platon (*a*) leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doibvent tenir lieu d'ordonnances divines; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eulx, et avecques le magistrat, il adiouste, « pourveu que ce ne soit en presence des ieunes, et personnes profanes ».

Un evesque (*b*) a laissé par escript, qu'en

(*a*) *Traité des Lois*, l. 1. C.

(*b*) *Osorius*, évêque de Sylves en Algarves, auteur du livre intitulé, *de Rebus gestis Emanuelis Regis Lusitaniæ*. Mais c'est du sieur Goulart, son traducteur, et non d'Osorius même, que Montaigne a extrait ce qu'il nous dit ici des habitants de l'île *Dioscoride :* ce qui est si vrai, qu'on n'en trouve rien du tout dans la première édition des Essais, publiée en 1580, parce que la traduction de Goulart ne parut qu'en 1581. Lorsque Montaigne dit que les habitants de l'île Dioscoride sont si chastes, *que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie,* il a mal pris le sens de Goulart, qui, conformément au latin d'Osorius, *unam tantùm uxorem ducunt,* a dit, *ils n'épousent qu'une femme :* ce qui ne signifie pas qu'ils n'en épousent qu'une en toute leur vie,

l'aultre bout du monde il y a une isle, que les anciens nommoient Dioscoride, commode en fertilité de toutes sortes d'arbres, fruicts, et salubrité d'air; de laquelle le peuple est chrestien, ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix sans aultres images, grand observateur de ieusnes et de festes, exact payeur de dismes aux presbtres, et si chaste, que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie; au demourant, si content de sa fortune, qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple, que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les païens si devots idolastres, ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides (*a*), portoit ainsin,

> O Jupiter! car de toy rien sinon
> Je ne cognois seulement que le nom.

I'ay veu aussy de mon temps faire plaincte d'aulcuns escripts, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison, Que la doctrine

Théologie tient mieux son rang à part.

---

mais qu'ils n'en épousent qu'une à la fois, le christianisme dont ils font profession leur défendant la polygamie. Le nom moderne de cette île est *Zocotora*. C.

(*a*) PLUTARQUE, traité *de l'Amour*, c. 12. C.

divine tient mieulx son reng à part, comme royne et dominatrice; Qu'elle doibt estre principale partout, point suffragante et subsidiaire; et Qu'à l'adventure se prendroient les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortablement d'ailleurs, que d'une si saincte matiere; comme aussi les arguments des theatres, ieux et spectacles publicques; Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveremment seule, et en leur style, qu'appariees aux discours humains; Qu'il se veoid plus souvent cette faulte, que les theologiens escrivent trop humainement, que cette aultre, que les humanistes escrivent trop peu theologalement; la philosophie, dict sainct Chrysostome, est pieça (*a*) bannie de l'eschole saincte comme servante inutile, et estimee indigne de veoir, seulement en passant de l'entree, le sacraire des saincts thresors de la doctrine celeste: Que le dire humain a ses formes plus basses, et ne se doibt servir de la dignité, maiesté, regence, du parler divin. Ie luy laisse, pour moy, dire *verbis indisciplinatis* (1) Fortune, Destinee, Accident, Heur, et Malheur, et les Dieux, et aultres phrases, selon sa mode. Ie propose les fantasies humaines, et miennes,

(*a*) *Depuis long-temps*. E. J.

(1) En termes vulgaires et non consacrés. D. Augustin. *de Civit. Dei*, l. 10, c. 29.

simplement comme humaines fantasies, et separeement considerees; non comme arrestees et reglees par l'ordonnance celeste incapables de doubte et d'altercation; matiere d'opinion, non matiere de foy; ce que ie discours selon moy, non ce que ie crois selon Dieu; d'une façon laïque, non clericale, mais tousiours tresreligieuse; comme les enfants proposent leurs essais, instruisables (*a*), non instruisants. Et l'on pourroit dire aussi, avec apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre, que bien reserveement, d'escrire de la religion à touts aultres qu'à ceulx qui en font profession expresse, n'auroit pas faulte de quelque image d'utilité et de iustice; et que moy avecques, peutestre m'en deurois taire. On m'a dict que ceulx mesmes qui ne sont pas des nostres, deffendent pourtant entre eulx l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interiection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison : en quoy ie treuve qu'ils ont raison; et en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il fault que ce soit serieusement et religieusement.

Le nom de Dieu ne doit pas entrer dans nos propos communs.

Il y a, ce me semble, en Xenophon un tel discours où il montre que nous debvons plus

Dieu doit être prié rarement, et pourquoi.

(*a*) *Pour être instruits, non pour instruire.* C.

rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aysé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reglee, reformee et devotieuse, où il fault qu'elle soit pour ce faire : aultrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceulx qui nous ont offensez » : que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune? Toutesfois nous invoquons Dieu et son ayde au complot de nos faultes, et le convions à l'iniustice :

> Quæ nisi seductis nequeas committere divis (1) :

l'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors; l'ambitieux, pour ses victoires et conduicte de sa fortune : le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprinses, ou le remercie de l'aysance qu'il a trouvé à desgosiller (*a*) un passant; au pied de la maison qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure et d'avarice.

> Hoc ipsum quo tu Iovis aurem impellere tentas,

---

(1) En demandant des choses qu'on ne peut dire aux dieux, qu'en les prenant à part. Pers. sat. 2, v. 4.

(*a*) *Égorger*. C.

Dic agedum, Staïo : Proh Iuppiter! ô bone, clamet,
Iuppiter! at sese non clamet Iuppiter ipse? (1)

La royne de Navarre Marguerite (*a*) recite d'un ieune prince, et, encores qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'ayant une assignation amoureuse pour coucher avecques la femme d'un advocat de Paris, et son chemin s'addonnant au travers d'une eglise (*b*), il ne passoit iamais en ce lieu sainct, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne feist ses prieres et oraisons. Ie vous laisse à iuger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela (*c*) pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traicter

---

(1) Dis à Staïus ce que tu voudrois obtenir de Jupiter : « Grand Jupiter! s'écriera Staïus, peut-on vous faire de telles demandes! » Et tu crois que Jupiter lui-même n'en dira pas autant que Staïus? PERS. sat. 2, v. 21.

(*a*) Sœur unique de François I[er], et femme de Henri d'Albret, roi de Navarre. C.

(*b*) Et ne failloit iamais (dit la reine de Navarre) combien qu'à l'aller il ne s'arrestast point, de demeurer, au retour, long-temps en oraison en l'église. *Journée* 3, *Nouvelle* 25. C.

(*c*) Et neantmoins qu'il menast la vie que ie vous di (ajoute la reine), si estoit il prince craignant et aimant Dieu. *Journée* 3, *Nouvelle* 25, p. 272, édit. de 1515. C.

les matieres de la theologie. Une vraye priere, et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peult tumber en une ame impure, et soubmise, lors mesme, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il faict comme le coupeur de bourse qui appelleroit la iustice à son ayde, ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro
Concipimus (1).

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu :

Haud cuivis promptum est, murmurque humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto (2) :

voylà pourquoy les pythagoriens vouloient qu'elles feussent publicques et ouïes d'un chascun; à fin qu'on ne le requist de chose indecente et iniuste, comme celuy là,

Clarè cùm dixit, Apollo;
Labra movet, metuens audiri : « Pulchra Laverna,

---

(1) Nous murmurons, à voix basse, des prières criminelles. Lucan. l. 5, v. 104.

(2) Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse, et qui puissent prononcer tout haut les vœux qu'ils adressent aux dieux. Pers. sat. 2, v. 6.

Da mihi fallere, da iustum sanctumque videri;
Noctem peccatis, et fraudibus obiice nubem (1) ».

Les dieux punirent griefvement les iniques vœux d'Œdipus, en les luy octroyant : il avoit prié que ses enfants vuidassent entre eulx, par armes, la succession de son estat : il feut si miserable, de se veoir prins au mot. Il ne fault pas demander que toutes choses suyvent nostre volonté, mais qu'elle suyve la prudence.

Abus qu'on fait de la prière.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres comme d'un iargon, et comme ceulx qui employent les paroles sainctes et divines à des sorcelleries et effects magiciens; et que nous facions nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suitte des mots, ou de nostre contenance, que despende leur effect : car ayants l'ame pleine de concupiscence, non touchee de repentance ny d'aulcune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos faultes. Il n'est rien si aysé, si doulx et si favorable, que la loy divine; elle nous appelle à soy, ainsi faultiers

(1) Qui, après avoir invoqué Apollon à haute voix, ajoute aussitôt tout bas, en ne remuant que les lèvres : « Belle Laverne, donne-moi les moyens de tromper, et de passer pour un homme de bien; couvre d'un nuage épais, d'une nuit obscure, mes secrètes friponneries ». Hor. epist. 16, l. 1, v. 59.

et detestables comme nous sommes ; elle nous tend les bras, et nous receoit en son giron, pour vilains, ords (*a*) et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recompense, la fault il regarder de bon œil ; encores fault il recevoir ce pardon avecques action de graces ; et au moins, pour cet instant que nous nous addressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses faultes, et ennemie des passions qui nous ont poulsé à l'offenser. Ny les dieux, ny les gents de bien, dict Platon (*b*), n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosâ blandior hostiâ
Mollivit aversos Penates
Farre pio et saliente micâ (1).

(*a*) *Sales, orduriers.* E. J.

(*b*) *Traité des Lois*, l. 4. C.

(1) Que des mains innocentes touchent l'autel ; elles apaisent aussi sûrement les dieux pénates avec un gâteau de fleur de farine et quelques grains de sel, qu'en immolant des victimes de grand prix. Hor. od. 23, v. 17.

CHAPITRE LVII.

De l'aage.

Ie ne puis recevoir la façon de quoy nous establissons la duree de nostre vie. Ie veois que les sages l'accourcissent bien fort, au prix de la commune opinion : « Comment, dict le ieune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tuer, suis ie à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie ? » si n'avoit il que quarante et huict ans (*a*). Il estimoit cet aage là bien meur et bien advancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que ie ne sçais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques annees au delà ; ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents, ausquels chascun de nous est en bute par une naturelle subiection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre

Age de Caton, quand il se tua.

Quel est le cours naturel de la vie de l'homme ?

(*b*) Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*, l. 20. C.

duree? veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule, naturelle; comme si c'estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie, et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à touts ces inconvenients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doibt à l'adventure appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, chose singulière et extraordinaire.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les aultres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloingnee de nous, d'autant est elle moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassee : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer iusques là; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a iecté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là, c'est signe que nous sommes bien avant; et puisque

nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne debvons esperer d'aller gueres oultre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous veoyons tresbuscher le monde, nous debvons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doibt gueres durer.

C'est un vice des loix mesmes, d'avoir cette faulse imagination ; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ait vingt et cinq ans : et à peine conservera il iusques lors le maniement de sa vie. Auguste retrencha (*a*) cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et declara qu'il suffisoit à ceulx qui prenoïent charge de iudicature d'avoir trente ans. Servius Tullius (*b*) dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans, des courvees de la guerre : Auguste les remeit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au seiour, avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Ie serois d'advis qu'on estendit nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publicque : mais ie treuve la faulte en l'aultre

Les loix ont accordé trop tard aux hommes le maniement de leurs affaires.

(*a*) Suétone, *Vie d'Auguste*, §. 12. C.

(*b*) Aulu-Gelle, l. 10, c. 28. C.

costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. Cettuy cy (*a*) avoit esté iuge universel du monde à dix neuf ans ; et veult que, pour iuger de la place d'une gouttiere, on en ayt trente.

A vingt ans, l'homme donne des preuves de ce qu'il est capable de faire.

Quant à moy, i'estime que nos ames sont desnouees, à vingt ans, ce qu'elles doibvent estre, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront : iamais ame, qui n'ayt donné, en cet aage là, arrhe bien evidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou iamais, ce qu'elles ont de vigoreux et de beau :

> Si l'espine nou picque quand nai,
> A pene que picque iamai (1),

Quel est l'âge capable des plus belles actions ?

disent ils, en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis ie pas dire en toute seureté de celles de Hannibal, et de Scipion son grand adversaire ? la belle

---

(*a*) *Auguste*. C.

(1) Si l'épine ne pique point en naissant, à peine piquera-t-elle jamais.

moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis, au prix de touts aultres, mais nullement au prix d'eulx mesmes. Quant à moy, ie tiens pour certain que, depuis cet aage, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé que advancé. Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps, la science et l'experience croissent avecques la vie ; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et aultres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'allanguissent.

> Ubi iam validis quassatum est viribus ævi
> Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
> Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque (1).

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse ; parfois aussi c'est l'ame : et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach et les iambes ; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure montre, d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup, ie me plains des loix, non pas de quoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais de quoy elles nous

---

(1) Quand l'effort puissant des années a courbé le corps, et usé les ressorts d'une machine épuisée, le jugement chancelle, l'esprit s'obscurcit, la langue bégaie. LUCRET. l. 3, v. 452.

y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposee, on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysifveté, et à l'apprentissage.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De l'inconstance de nos actions.

Inconstance des actions humaines.

Ceulx qui s'exercent à contrerooller les actions humaines, ne se treuvent en aulcune partie si empeschez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre; car elles se contredisent communeement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soyent parties de mesme boutique. Le ieune Marius (*a*) se treuve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus: le pape Boniface huictiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien: et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui, comme on luy presenta à signer, suyvant le style, la sentence d'un criminel condamné, eust respondu, « Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire! (1) » tant le cœur luy ser-

(*a*) Plutarque, *Vie de C. Marius*, à la fin. C.

(1) Vellem nescire literas! Senec. *de Clementiâ*, l. 2, c. 1.

roit de condamner un homme à mort! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun en peult tant fournir à soy mesme, que ie treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces; veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

Malum consilium est, quod mutari non potest (1).

Chaque homme a, pour l'ordinaire, un caractère indéterminé.

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais, veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons aucteurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel; et, suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage; et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé; car il se treuve en cet homme une varieté d'actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lascher entier, et indecis, aux plus hardis iuges. Ie crois, des hommes, plus malaysee-

---

(1) C'est un mauvais dessein, que celui qu'on ne peut changer. *Ex Publii Mimis,* apud A. Gell. l. 17, c. 14.

ment la constance, que toute aultre chose, et rien plus ayseement que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'antiquité, il est malaysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien (*a*), et pour embrasser, en une, toutes les regles de nostre vie, « C'est vouloir, et ne vouloir pas, tousiours mesme chose : ie ne daignerois, dict il, adiouster, pourveu que la volonté soit iuste; car, si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours une ». De vray, i'ay aultrefois apprins que le vice n'est que desreglement et faulte de mesure; et par consequent, il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes (*b*), dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation; et la fin et perfection, constance ». Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé :

> Quod petiit, spernit; repetit quod nuper omisit;
> Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto (1).

(*a*) Sénèque, epist. 20. C.

(*b*) *Orat. Funebr.*

(1) Il quitte ce qu'il vouloit avoir; il retourne à ce qu'il

Inconstance de notre conduite ; sur quoi fondée.

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons; et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance;

> Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum (1).

Nous n'allons pas; on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doulcement, ores avecques violence, selon que l'eau est irritee ou bonasse;

> Nonne videmus
> Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,
> Commutare locum, quasi onus deponere possit? (2)

chasque iour, nouvelle fantasie; et se meuvent

---

a quitté; toujours flottant, il se contredit sans cesse lui-même. HOR. epist. 1, l. 1, v. 98.

(1) Nous nous laissons conduire, comme l'automate suit la corde qui le dirige HOR. sat. 7, l. 2, v. 82.

(2) Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours, sans savoir ce qu'il désire, et qu'il change sans cesse de place; comme si, par ce mouvement continuel, il pouvoit se délivrer du fardeau qui l'accable? LUCRET. l. 3, v. 1070.

nos humeurs avecques les mouvements du temps :

> Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
> Iuppiter auctifero lustravit lumine terras (1).

Nous flottons (*a*) entre divers advis; nous ne voulons rien librement, rien absoluement, rien constamment. A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de mœurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux aultres : Empedocles (*b*) remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient (*c*) landemein à mourir, et bastissoient comme si iamais ils ne debvoient mourir. Le discours en seroit bien aysé à faire : comme il se veoid du ieune Caton; qui en a touché une marche,

---

(1) Les humeurs des hommes changent, selon que Jupiter donne à la terre un jour serein ou nébuleux. CIC. *Fragm. poëmatum.*

(*a*) SÉNÈQUE, epist. 52. C.

(*b*) DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Empédocle*, l. 8, segm. 83. Élien donne ce mot à Platon, *Var. Hist.* l. 12, c. 29. C.

(*c*) C'est ainsi que ce mot est écrit dans l'exemplaire corrigé par Montaigne. Il y a apparence que de son temps, et en Gascogne, on disoit et on écrivoit indifféremment *lendemain*, *landemein*, ou *l'endemain*, au lieu de *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui. N.

a tout touché ; c'est une harmonie de sons tresaccordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au contraire, autant d'actions, autant fault il de iugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence. Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où i'estois, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et, pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschee : toutesfois, aprez s'y estre bien fort blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, solicitations et presents, mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincte : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or, i'ay sceu, à la verité, qu'avant et depuis, elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse ; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure ». Antigonus,

Fille d'une vertu fort équivoque, qui se précipite pour éviter d'être violée par un soldat.

ayant prins en affection un de ses soldats, pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtemps; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encouardy. « Vous mesme (*a*), Sire, luy respondict il, m'ayant deschargé des maulx pour lesquels ie ne tenois compte de ma vie ». Le soldat de Lucullus, ayant esté devalisé par les ennemis, feit sur eulx, pour se revencher, une belle entreprinse: quand il se feut remplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remontrances de quoy il se pouvoit adviser;

Soldat qui, venant à guérir d'une maladie, perd toute sa valeur.

Soldat de Lucullus devenu courageux, pour avoir été dévalisé.

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem (1):

« Employez y, respondict il, quelque miserable soldat desvalisé »;

Quantumvis rusticus, ibit,
Ibit eò, quò vis, qui zonam perdidit, inquit (2);

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous

(*a*) Plutarque, *Vie de Pélopidas*, c. 1. C.

(1) En termes capables d'inspirer du courage au plus timide. Hor. epist. 2, l. 2, v. 36.

(2) Tout grossier qu'il étoit, il répondit: « Ira là, qui aura perdu sa bourse ». Hor. epist. 2, l. 2, v. 39.

lisons que Mahomet, ayant oultrageusement rudoyé Chasan, chef de ses ianissaires, de ce qu'il veoyoit sa troupe enfoncee par les Hongres, et luy se porter laschement au combat; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il feut soubdain englouti : ce n'est, à l'adventure, pas tant iustification que radvisement; ny tant prouesse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain; ou la cholere, ou la necessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermy; ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre, par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, si souple, a faict que aulcuns songent que nous ayons deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple.

L'âme de l'homme est inconstante et variable.

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en oultre ie me remue et trouble moy mesme par l'insta-

bilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Ie donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon le costé où ie la couche. Si ie parle diversement de moy, c'est que ie me regarde diversement : toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon; honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonnaire; menteur, veritable; sçavant, ignorant; et liberal, et avare, et prodigue : tout cela ie le veois en moy aulcunement, selon que ie me vire; et quiconque s'estudie bien attentifvement, treuve en soy, voire et en son iugement mesme, cette volubilité et discordance. Ie n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot : *Distinguo*, est le plus universel membre de ma logique. Encores que ie sois tousiours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent, par le vice mesme, poulsez à bien faire; si le bien faire ne se iugeoit par la seule intention : par quoy un faict courageux ne doibt pas conclure un homme vaillant; celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousiours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non

Le bienfaire se juge par la seule intention.

une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à touts accidents; tel seul, qu'en compaignie; tel en camp clos, qu'en une battaille; car, quoy qu'on die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleceure au camp; et ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault : nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la breche, d'une brave asseurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils : quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté; quand, estant mol contre les razoirs des barbiers, il se treuve roide contre les espees des adversaires : l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dict Cicero (*a*), ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent constants aux maladies : les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours : *Nihil enim potest esse æquabile, quod non à certâ ratione proficiscatur* (1). Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre; mais elle n'est qu'en espece, ny n'est assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches:

Vaillance d'Alexandre, extrême en son espèce, n'est pourtant pas par-

(*a*) *Tusc. quæst.* l. 2, c. 27. C.

(1) Pour avoir une conduite uniforme, il faut partir d'un principe invariable. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 26.

qui faict que nous le veoyons se troubler si esperduement aux plus legiers souspeçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrette iniustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort attainct, porte quelque image de pusillanimité : et l'excez de la penitence qu'il feit du meurtre de Clytus, est aussi tesmoignage de l'inequalité de son courage. Nostre faict (*a*), ce ne sont que pieces rapportees, et voulons acquerir un honneur à faulses enseignes. La vertu ne veult estre suyvie que pour elle mesme ; et si on emprunte parfois son masque pour aultre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture, quand l'ame en est une fois abbruvee ; et qui ne s'en va, qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour iuger d'un homme, il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *cui vivendi via considerata atque provisa est* (1), si la varieté des occurrences luy faict changer de pas (ie dis de voye, car le pas s'en peult ou haster ou appesantir), laissez le courre ;

faite et universelle.

La vertu veut être recherchée uniquement pour elle-même.

(*a*) *Nos actions ne sont que, etc.* E. J.

(1) De sorte qu'il suive, sans jamais s'écarter, la route qu'il s'est choisie. Cic. paradox. 5, c. 1.

celuy là s'en va Avau le vent (*a*), comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, dict un ancien (*b*), que le hazard puisse tant sur nous, puisque nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres : il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aulcun ne faict certain desseing de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doibt premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne faict, pour celuy qui n'a

---

(*a*) Régulièrement, ces mots devroient être écrits ainsi, *à vau le vent*, aussi-bien que dans cette expression, *à vau de route*, dont on se sert encore pour signifier une déroute entière, comme si l'ennemi, qui est mis en fuite, étoit poussé du haut d'une montagne vers le bas; ce qui précipiteroit sa fuite, et le jetteroit dans la derniere confusion. *A vau le vent*, c'est selon le cours du vent, lequel, soufflant sur l'eau, lui donne un cours déterminé, assez semblable à celui d'un torrent, ou d'une rivière qui coule de haut en bas. *A vau*, *à val*, en bas, comme qui diroit du haut d'une montagne vers la vallée, *à monte ad vallem*. C.

(*b*) SÉNÈQUE, epist. 71 et 72. C.

point de port destiné. Ie ne suis pas d'advis de ce iugement qu'on feit pour Sophocles (*a*), de l'avoir argumenté (*b*) suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies; ny ne treuve la coniecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirérent : visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons champestres mieulx gouvernees; et, ayants enregistré le nom des maistres d'icelles (*c*), comme ils eurent faict l'assemblee des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats; iugeants que, soigneux de leurs affaires privees, ils le seroient des publicques. Nous sommes touts de lopins (*d*), et d'une contexture si informe et diverse, que chasque piece, chasque moment, faict son ieu; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy : *Magnam rem puta, unum hominem agere* (1). Puisque l'ambition peult apprendre aux hommes et la vail-

Jugement en faveur de Sophocle, et de certains Milésiens, s'il étoit bien fondé.

(*a*) Cic. *de Senectute*, c. 7. C.

(*b*) *De l'avoir cru capable du, etc.* E. J.

(*c*) Hérodote, l. 5. C.

(*d*) *De pièces ou de morceaux.* E. J.

(1) Soyez persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. Senec. epist. 120.

lance, et la temperance, et la liberalité, voire et la iustice; puisque l'avarice peult planter au courage d'un garson de boutique, nourri à l'umbre et à l'oysifveté, l'asseurance de se iecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la ieunesse encores soubs la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce, custodes furtim transgressa iacentes,
Ad iuvenem tenebris sola puella venit (1) :

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous iuger simplement par nos actions de dehors; il fault sonder iusqu'au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, ie vouldrois que moins de gents s'en meslassent.

(1) Sous la conduite de Vénus, la jeune fille passe tremblante au travers de ses surveillants endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. Tibull. l. 2, eleg. 1, v. 75.

CHAPITRE II.

De l'yvrongnerie.

Le monde n'est que varieté et dissemblance : les vices sont touts pareils, en ce qu'ils sont touts vices ; et, de cette façon, l'entendent à l'adventure les stoïciens : mais encores qu'ils soyent egualement vices, ils ne sont pas vices eguaux ; et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

Il y a des vices plus énormes les uns que les autres.

> Quos ultrà, citràque nequit consistere rectum (1),

ne soit de pire condition que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre iardin :

> Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet, idemque,
> Qui teneros caules alieni fregerit horti,
> Et qui nocturnus divûm sacra legerit.... (2).

Il y a autant en cela de diversité, qu'en aulcune aultre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez, est dangereuse : les meurtriers, les

Confondre les péchés, chose dangereuse.

(1) Dont on ne peut s'écarter en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. Hor. sat. 1, l. 1, v. 107.

(2) On ne prouvera jamais, par de bonnes raisons, que voler des choux dans un jardin, soit un aussi grand crime que de piller un temple. Hor. sat. 3, l. 1, v. 115.

traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest (*a*); ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel aultre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chascun poise sur le peché de son compaignon, et esleve (*b*) le sien. Les instructeurs mesmes les rengent souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit, que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maulx; nous aultres, chez qui le meilleur est tousiours en vice, debvons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Ivrognerie, vice grossier et brutal.

Or l'yvrongnerie, entre les aultres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs; et il y a des vices qui ont ie ne sçais quoy de genereux, s'il le fault ainsi dire; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cettuy cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont auiourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent

---

(*a*) *A gagner*. E. J.

(*b*) *Diminue, exténue*. C'est ce que signifie le mot latin *elevat*, que Montaigne a rendu françois sans trop examiner si, avant lui, le mot *élever* avoit été employé dans ce sens-là. C'est une licence qu'il prend assez souvent. C.

l'entendement; cettuy cy le renverse, et estonne le corps.

Cùm vini vis penetravit....
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi; clamor, singultus, iurgia, gliscunt (1).

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust, bouillant dans un vaisseau, poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceulx qui en ont prins oultre mesure.

Tu sapientium
Curas et arcanum iocoso
Consilium retegis Lyæo (2).

Iosephe recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant faict boire d'autant. Toutesfois Auguste (*a*), s'estant fié à Lucius Piso, qui conquit la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva iamais mescompté; ny

---

(1) Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants; sa démarche est incertaine, ses pas chancelants; sa langue s'embarrasse, son âme semble noyée; il pousse d'impurs hoquets, il bégaie des injures. LUCRET. l. 3, v. 475.

(2) Dans tes joyeux transports, ô Bacchus! le sage se laisse arracher son secret. HOR. od. 21, l. 3, v. 14.

(*a*) SÉNÈQUE, epist. 83. C.

Tyberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de touts ses conseils; quoyque nous les sçachions avoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'autre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo (1):

et commeit on, aussi fidellement qu'à Cassius, buveur d'eau, à Cimber (*a*) le desseing de tuer Cæsar, quoyqu'il s'enyvrast souvent : d'où il respondit plaisamment : « Que iè portasse un tyran! moy, qui ne puis porter le vin! » Nous veoyons nos Allemands, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier (*b*), du mot, et de leur reng :

Soldats allemands, quoique ivres, malaisés à vaincre.

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus (2).

Ie n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estoufee et ensepvelie, si ie n'eusse leu cecy dans les histoires : qu'Attalus (*c*), ayant convié à souper, pour luy faire une notable indignité,

Exemples et inconvénients d'une

(1) Les veines encore enflées du vin qu'il avoit bu la veille. Virg. eglog. 6, v. 15.

(*a*) Sénèque, epist. 83. C.

(*b*) *De leur quartier militaire, du mot d'ordre, et de leur rang dans l'armée.* E. J.

(2) Et, quoique noyés dans le vin, bégayants et chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. Juv. sat. 15, v. 47.

(*c*) Justin, l. 9, c. 6. C.

ce Pausanias qui, sur ce mesme subiect, tua depuis Philippus, roy de Macedoine, roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compaignie d'Epaminondas, il le feit tant boire, qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abiects serviteurs de sa maison : et ce que m'apprint une dame que i'honnore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceincte, si elle avoit un mary; mais, du iour à la iournee croissant l'occasion de ce souspeçon, et enfin iusques à l'evidence, elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise, que qui seroit consent de ce faict, en le advouant, elle promettoit de le luy pardonner, et, s'il le trouvoit bon, de l'espouser: un sien ieune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvee un iour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecemment, qu'il s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.

profonde ivresse.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs

Ivrognerie, peu décriée par les anciens.

philosophes en parlent bien mollement; et, iusques aux stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser (*a*) quelquesfois à boire d'autant, et de s'enyvrer, pour relascher l'ame.

> Hoc quoque virtutum quondam certamine, magnum
> Socratem palmam promeruisse ferunt (1).

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton, a esté reproché de bien boire:

> Narratur et prisci Catonis
> Sæpè mero caluisse virtus (2).

Cyrus (*b*), roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy. Et ez nations les mieulx reglees et policees, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. I'ay ouï dire à Sylvius, excellent medecin de Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomach ne s'apparessent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de

---

(*a*) *De se donner quelquefois la liberté de boire d'autant.* — Aujourd'hui, *se dispenser à boire, etc.*, est une expression barbare; et *se dispenser de boire, etc.*, signifie *s'exempter, s'excuser de boire.* C.

(1) Dans ce noble combat, le grand Socrate remporta, dit-on, la palme. Corn. Gall. eleg. 1, v. 47.

(2) Souvent, dit-on, le vieux Caton réchauffoit sa vertu par le vin. Hor. od. 21, l. 3, v. 11.

(*b*) Plutarque, *Vie d'Artaxerxes,* c. 2. C.

s'engourdir. Et escript on (*a*) que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires.

Ivrognerie, vice moins malicieux que les autres.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice, que mon discours (*b*); car, oultre ce que ie captive ayseement mes creances soubs l'auctorité des opinions anciennes, ie le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres qui chocquent quasi touts, du plus droict fil, la societé publicque. Et, si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, ie treuve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres; oultre ce qu'il n'est point de difficile apprest ny malaysé à trouver : consideration non mesprisable. Un homme, avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cette cy; et où les veult on trouver plus iustement qu'entre les naturelles? mais il la prenoit mal : la delicatesse y est à fuyr et le soigneux triage du vin; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre : pour estre bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les

Délicatesse au vin est à fuir, et pourquoi.

(*a*) Hérodote, l. I.

(*b*) *Ma raison*. C.

Les anciens passoient les nuits entières à boire : si nous en valons mieux pour être plus retenus à cet égard.

Allemands boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouster. Ils en ont bien meilleur marché : leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise, à deux repas, et modereement, c'est trop reistreindre les faveurs de ce dieu; il y fault plus de temps et de constance : les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les iours; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. I'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprinses et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas communs, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin; et ne se montroit, au partir de là, que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doibt en employer plus d'espace; il fauldroit, comme des garsons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousiours en teste. Il semble que touts les iours nous raccourcissons l'usage de cettuy cy; et qu'en nos maisons, comme i'ay veu en mon enfance, les desieusners, les ressiners (a)

(a) *Le ressiner,* ou plutôt *reciner,* selon le dernier commentateur de Rabelais, c'est le goûter, la collation qu'on fait quelque temps après le dîner. C.

et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement? Vrayement non : mais ce peult estre que nous nous sommes beaucoup plus iettez à la paillardise, que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en leur vigueur : ell' a affoibli nostre estomach, d'une part; et d'aultre part, la sobrieté sert à nous rendre plus coints (*a*), plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

Portrait et caractère du père de Montaigne.

C'est merveille des contes que i'ay ouï faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tresadvenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien ; et si mesloit son language de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espaignols ; et entre les espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient *Marc Aurele* (*b*). Le port, il l'avoit d'une gravité doulce, humble et tresmodeste ; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles ; et une conscience

(*a*) *Coint* et *joli*, termes synonymes, selon Nicot : *cultus, comptus*. — *Coint*, c'est, dit Borel, *beau, galant, ajusté*. C.

(*b*) Cet ouvrage est le *Marc-Aurèle* de *Guevara*. *Voyez* Bayle, à l'article *Guevara*. C.

et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'aultre bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnee; d'un visage agreable, tirant sur le brun; adroict et exquis en touts nobles exercices. I'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on dict qu'il exerceoit ses bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime; et des souliers aux semelles plombees, pour s'alleger au courir et au saulter. Du primsault (*a*), il a laissé en memoire des petits miracles : ie l'ay veu, par de là soixante ans, se mocquer de nos alaigresses (*b*), se iecter avecques sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité qui feust mal nommee (*c*); recitoit d'estranges privautez, nommeement siennes, avecques des honnestes femmes, sans souspeçon

---

(*a*) C'est-à-dire, *du premier saut. Prin*, vieux mot qui signifie *premier*. Ce mot nous est resté dans *printemps*, primum tempus. C.

(*b*) *De notre agilité. — Alaigre* et *deliberé*, alacer, vegetus. *Alaigresse, alaigreté*, agilitas, alacritas, NICOT. C.

(*c*) *Mal famée, mal renommée*. E. J.

quelconque; et, de soy, iuroit sainctement estre venu vierge à son mariage, et si c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier iournal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le public et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an mil cinq cent vingt et huict, qui estoit son trente troisiesme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobbe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prend premierement aux pieds; celle là touche l'enfance: de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produict, selon moy, les seuls vrays plaisirs de la vie corporelle; les aultres voluptez dorment au prix: sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle fait sa derniere pose. Ie ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire oultre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature: mon estomach n'iroit pas iusques là; il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing. Ma

Le plaisir de boire est le dernier dont l'homme est capable.

constitution est ne faire cas du boire que pour la suitte du manger; et bois, à cette cause, le dernier coup tousiours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de rheume, ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins il ne m'advient gueres que, pour la premiere fois, i'en prenne bien le goust. Anacharsis (*a*) s'estonnoit que les Grecs beussent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement : c'estoit, comme ie pense, pour la mesme raison que les Allemands le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant.

L'usage du vin défendu aux enfants, et permis aux hommes faits.

Platon (*b*) deffend aux enfants de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer; mais, à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysius (*c*); ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la ieunesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : et, en ses loix, treuve telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y aye un chef de

(*a*) Diogène Laerce, *Vie d'Anacharsis*, l. 1. C.

(*b*) *Traité des Lois*, l. 2. C.

(*c*) *En leurs festins, l'influence de Bacchus*. E. J.

bande à les contenir et regler; l'yvresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et, quant et quant, propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses et en la musique; choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir, à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntees des Carthaginois, luy plaisent; Qu'on le prenne sobrement en expedition de guerre; Que tout magistrat et tout iuge s'en abstienne sur le poinct d'executer sa charge, et de consulter des affaires publicques; Qu'on n'y employe le iour, temps deu à d'aultres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfants. Ils disent que le philosophe Stilpon (*a*), aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le bruvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre desseing, suffoqua (*b*) aussi les forces abbattues par l'aage du philosophe Arcesilaus.

Restrictions requises dans l'usage du vin.

Vin pur contraire à la vieillesse.

Mais c'est une vieille et plaisante question, « Si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin »,

Les âmes les plus parfaites, derangées par divers accidents.

Si munitæ adhibet vim sapientiæ (1).

(*a*) Diogène Laerce, *Vie de Stilpon,* l. 2, segm. 120. C.

(*b*) Diogène Laerce, *Vie d'Arcésilaüs,* l. 4, segm. 44. C.

(1) Si le vin peut terrasser la sagesse la plus ferme. Hor. od. 28, l. 3, v. 4. — C'est ici une parodie, plutôt qu'une citation. C.

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous! La plus reglee ame du monde et la plus parfaicte n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille, il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie; et se pourroit mettre en doubte si, selon sa naturelle condition, elle y peult iamais estre : mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection; ie dis quand rien ne la chocqueroit, ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander, le voylà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix? les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie; et une legiere bleceure a renversé le iugement à d'aultres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme; qu'est il plus caducque, plus miserable et plus de neant? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus (1) :

---

(1) Aussi, lorsque l'esprit est frappé de terreur, tout le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue bégaie,

il fault qu'il cille les yeulx au coup qui le menace, il fault qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze (*a*): il paslit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperee et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrouee:

Humani à se nihil alienum putat (1).

Les poëtes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement de larmes leurs heros:

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas (2).

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations; car, de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy cy, mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent iuge des actions humaines, à veoir

---

la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, la machine se relâche et s'affaisse. Lucret. l. 3, v. 155.

(*a*) *Notre folie, notre sottise, notre foiblesse*. E. J.

(1) Il ne se croit donc à couvert d'aucun accident humain. Terent. *Heautontim.* act. 1, sc. 1, v. 25. — Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée. C.

(2) Ainsi parloit Énée, les larmes aux yeux : cependant sa flotte voguoit à pleines voiles. *Énéid.* l. 6, v. 1.

Brutus et Torquatus tuer leurs enfants (*a*), est entré en doubte si la vertu pouvoit donner iusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque aultre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessoubs.

Exemples d'une constance qui tient de la fureur, selon Montaigne.

Laissons cette aultre secte (*b*) faisant expresse profession de fierté : mais quand, en la secte mesme (*c*) estimee la plus molle, nous oyons ces vanteries de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* (1) : quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy, que vous pilez (*d*) »: quand nous oyons nos martyrs crier au tyran, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de

(*a*) Plutarque, *Vie de Publicola*, c. 3. C.

(*b*) Celle des Stoïciens, ou de Zénon, son fondateur. C.

(*c*) Celle d'Épicure. C.

(1) Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô fortune! J'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvois venir jusqu'à moi. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 9.

(*d*) Diogène Laerce, *Vie d'Anaxarque*, l. 9, segm. 58, 59. C.

ce costé là; hache le, mange le, il est cuit; recommence de l'aultre (a) » : quand nous oyons, en Iosephe (b), cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le desfier encores, criant d'une voix ferme et asseuree : « Tyran, tu perds temps, me voicy tousiours à mon ayse; où est cette douleur, où sont ces torments de quoy tu me menaceois ? n'y sçais tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine que ie n'en sens de ta cruauté : ô lasche belitre ! tu te rends, et ie me renforce; foys moy plaindre, foys moy flechir, foys moy rendre si tu peulx; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus; arme les, acharne les » : certes, il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant saincte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « I'aime mieulx estre furieux, que voluptueux »; mot d'Antisthenes (c), Μανείην μᾶλλον, ἢ ἡσθείην : quand Sextius nous dict, « qu'il aime mieulx estre enferré de la douleur que de la volupté » :

(a) C'est ce que fait dire Prudence à S. Laurent, livre *des Couronnes*, hymn. 2, v. 401. C.

(b) *De Maccab.* c. 8. C.

(c) *Voyez* AULU-GELLE, l. 9, c. 5; et DIOGÈNE LAERCE, l. 6, segm. 3. — Montaigne a traduit ce passage grec avant que de le citer. N.

quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte; et lorsque, refusant le repos et la santé, il desfie de gayeté de cœur les maulx; et que, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant de les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire de fortes, poignantes et dignes de luy;

> Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
> Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem (1):

qui ne iuge que ce sont boutees d'un courage eslancé hors de son giste? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si hault; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que, prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict: comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estants revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers: comme aussi les poëtes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere; c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et manie. Et comme Platon (*a*)

L'homme élevé quelquefois au-dessus de lui-même, par une espèce d'enthousiasme.

---

(1) Dédaignant ces animaux timides, il voudroit qu'un sanglier écumant vînt s'offrir à lui, ou qu'un lion rugissant descendît de la montagne. *Énéid.* l. 4, v. 158.

(*a*) Sénèque, *de Tranquillitate animi*, vers la fin. C.

dict, que pour neant heurte à la porte de la poësie un homme rassis : aussi dict Aristote, qu'aulcune ame excellente n'est exempte du meslange de la folie; et a raison d'appeller folie tout eslancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre iugement et discours; d'autant que la sagesse est un maniement reglé de nostre ame, et qu'elle conduict avecques mesure et proportion, et s'en respond (*a*). Platon (*b*) argumente ainsi, « que la faculté de prophetiser est au dessus de nous; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevee de sa place par un ravissement celeste ».

CHAPITRE III.

Coustume de l'isle de Cea (*c*).

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent; à plus ſorte raison niaiser et fantastiquer, comme ie foys, doibt estre doubter; car c'est aux apprentiſs à enquerir et à debattre, et au

(*a*) *Et dont elle se rend responsable à elle-même.* E. J.

(*b*) Dans le dialogue intitulé *Timée.* C.

(*c*) C'est une île de la mer Égée. C.

cathedrant (*a*) de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous regle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Accidents pires à souffrir que la mort.

Philippus, estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damindas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh, poltron ! (*b*) respondict il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort ? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre : « Mesprisant, dict il, le mourir (*c*) ». Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent (*d*) evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme ; tesmoing cet enfant lacedemonien, prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre de s'employer à quelque service abiect : « Tu verras (*e*), dict il, qui tu as acheté : ce me seroit

---

(*a*) Celui qui enseigne en chaire, *in Cathedrâ*. E. J.

(*b*) *Voyez* PLUTARQUE, *Dits Notables des Lacédémoniens*, au mot *Damindas*. C.

(*c*) *Voyez* PLUTARQUE, *Dits Notables des Lacédémoniens*, au mot *Agis*. C.

(*d*) *Annoncent un courage bien plus grand que celui d'attendre, etc.* E. J.

(*e*) *Voyez* PLUTARQUE, *Dits Notables des Lacédémoniens*. C.

honte de servir, ayant la liberté si à main »; et, ce disant, se precipita du hault de la maison. Antipater, menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les renger à certaine sienne demande, « Si tu nous menaces (*a*) de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers » : et à Philippus, leur ayant escript qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses, « Quoy! nous empescheras tu aussi de mourir? » C'est ce qu'on dict, que le sage (*b*) vit tant qu'il doibt, non pas tant qu'il peult; et que le present que nature nous ayt faict le plus favorable, et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entrȩe à la vie, et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre; mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faulte (*c*), comme respondict Boiocalus aux Romains. Pourquoy te plains tu de ce monde? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir,

Divers moyens de sortir de la vie.

Ubique mors est; optimè hoc cavit deus.

(*a*) *Voyez* Plutarque, *Dits Notables des Lacédémoniens*. C.

(*b*) Sénèque, epist. 70. C.

(*c*) Tacit. *Annal.* l. 13, c. 56. *Deesse nobis terra in quâ vivamus; in quâ moriamur, non potest.*

Eripere vitam nemo non homini potest ;
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent (1).

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie, la mort est la recepte à touts maulx ; c'est un port tresasseuré (*a*), qui n'est iamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre ; qu'il courre au devant de son iour, ou qu'il l'attende ; d'où qu'il vienne, c'est tousiours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout ; c'est le bout de la fusee. La plus volontaire mort, c'est la plus belle (*b*). La vie despend de la volonté d'aultruy ; la mort, de la nostre. En aulcune chose, nous ne debvons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprinse ; c'est folie d'y avoir respect (*c*). Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guarison se conduict aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le

Mort de l'homme dépend de sa volonté.

---

(1) Par un effet de la sagesse divine, la mort est partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme, personne ne peut lui ôter la mort : mille chemins ouverts y conduisent. Senec. *Thebaid.* act. 1, sc. 1, v. 151.

(*a*) Sénèque, epist. 70. C.

(*b*) *Id. ibid.*

(*c*) *D'y avoir égard, de s'en mettre en peine.* C.

sang; un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane (*a*)? Aux plus fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien (*b*), ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison à tuer ses iambes; qu'elles feussent podagriques à leur poste (*c*), pourveu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat que le vivre est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maulx, mais c'est folie de les nourrir. Les stoïciens disent (*d*) que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement; et au fol, de maintenir sa vie, encores qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme ie n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand i'emporte le mien, et que ie coupe ma bourse; ny des boutefeux (*e*),

---

(*a*) *Veine du pli du coude.* E. J.

(*b*) *Servius Claudius*, chevalier romain. *Voyez* Pline, *Hist. nat.* l. 25, c. 3; et Suétone, *de Illustr. Gramm.* c. 2 et 3.

(*c*) *Il consentoit qu'elles fussent podagres.* E. J.

(*d*) Cic. *de Finibus*, l. 3, c. 18. C.

(*e*) *Ni celles qui ont été faites contre les boute-feux.* C.

quand ie brusle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux loix faictes contre les meurtriers, pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit (*a*), que comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort debvoit despendre de nostre eslection. Et Diogenes, rencontrant le philosophe Pseusippus, affligé de longue hydropisie, qui se faisoit porter en lictiere, et qui luy escria : « Le bon salut! Diogenes ». « A toy, point de salut (*b*), respondict il, qui souffres le vivre, estant en tel estat ». De vray, quelque temps aprez, Speusippus se feit mourir, ennuyé d'une si penible condition de vie.

Mort volontaire, défendue de Dieu, et punie dans l'autre monde.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celuy qui nous y a mis; et Que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire, et service d'aultruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre païs : par quoy les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous; aultrement, comme deser-

(*a*) Diog. Laerce, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 94. C.

(*b*) Diog. Laerce, *Vie de Speusippe*, l. 4, segm. 3. C.

teurs de nostre charge, nous sommes punis en l'aultre monde:

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Proiecere animas (1):

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'espreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton; c'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le pas: Nuls accidents ne font tourner le dos à la vifve vertu; elle cherche les maulx et la douleur comme son aliment; les menaces des tyrans, les gehennes et les bourreaux, l'animent et la vivifient;

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro (2):

et comme dict l'aultre,

Non est, ut putas, virtus, pater,
Timere vitam; sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere, ac retro dare (3):

---

(1) Plus loin, on voit accablés de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusque alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. *Enéid.* l. 6, v. 434.

(2) Tel le chêne dont la hache tond le feuillage, dans les noires forêts de l'Algide; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une nouvelle vigueur. Hor. od. 4, l. 4, v. 57.

(3) La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous

Rebus in adversis facile est contemnere mortem :
Fortiùs ille facit, qui miser esse potest (1) :

C'est le roolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, soubs une tumbe massifve, pour eviter les coups de la fortune : la vertu ne rompt son chemin ny son train, pour orage qu'il fasse ;

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ (2).

Le plus communement, la fuitte d'aultres inconvenients nous poulse à cettuy cy ; voire quelquesfois la fuitte de la mort faict que nous y courons :

Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori ? (3)

comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx mesmes :

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominùs instent,
Et differre potest (4).

---

le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. SENEC. *Thebaid.* act. 1, v. 190.

(1) Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort : il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. MART. l. 11, epigr. 56, v. 15.

(2) Que l'univers brisé s'écroule, les ruines le frapperont, sans l'effrayer. HOR. l. 3, od. 3, v. 7.

(3) Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas une folie ? MART. l. 2, epigr. 80.

(4) La crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte

Usque adeò, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem (1).

Platon, en ses loix (*a*), ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est (*b*) soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par iugement publicque, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintifve. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule; car enfin c'est notre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche, peuvent accuser le nostre : mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir (*c*); c'est une maladie particuliere, et qui ne se veoid en aulcune

Sépulture ignominieuse ordonnée pour ceux qui s'étoient tués eux-mêmes.

Mépris de la vie, mal fondé.

---

de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. LUCAN. l. 7, v. 104.

(1) La crainte de la mort inspire souvent aux hommes un tel dégoût de la vie, qu'ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte de la mort étoit l'unique source de leurs peines. LUCRET. l. 3, v. 79.

(*a*) L. 9. C.

(*b*) *C'est à savoir, c'est-à-dire*. E. J.

(*c*) *Et nous livrons nous-mêmes à l'indifférence, à la négligence*. E. J.

aultre creature, de se haïr et desdaigner. C'est de pareille vanité, que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes : le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict, d'un homme, ange, il ne faict rien pour luy ; il n'en vauldroit de rien mieux : car n'estant plus, qui se resiouira et ressentira de cet amendement pour luy ?

> Debet enim, miserè cui fortè ægrèque futurum est,
> Ipse quoque esse in eo tùm tempore, cùm malè possit
> Accidere (1).

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maulx de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aulcune commodité : pour neant evite la guerre, celuy qui ne peult iouïr de la paix ; et pour neant fuit la peine, qui n'a de quoy savourer le repos.

Quelles sont les raisons les plus justes de se tuer soi-même ?

Entre ceulx du premier advis, il y a eu grand doubte sur cecy, Quelles occasions sont assez iustes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer ? ils appellent cela, εὔλογον ἐξαγωγήν (a).

---

(1) On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe dans le temps où il pourroit se faire sentir. Lucret. l. 3, v. 874.

(a) Εὔλογον ἐξαγωγήν, *sortie raisonnable*. C'étoit l'expression des Stoïciens. *Voyez* Diogène Laerce, *Vie de Zénon*, l. 7, segm. 130. C.

Car, quoyqu'ils dient qu'il fault souvent mourir pour causes legieres, puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y faut il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulsé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : i'en ay allegué par cy devant des exemples ; et nous lisons en oultre des vierges milesiennes (*a*), que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aultres ; iusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues, feussent traisnees du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion (*b*) presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honnorable en la battaille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse ; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse (*c*) ce conseil, comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dict il, qui

(*a*) Plutarque, *Des faits vertueux des Femmes*, à l'article des *Milésiennes*. C.

(*b*) Ou plutôt *Therycion ;* car Plutarque, d'où tout ceci est pris, le nomme Θηρυκίων. C.

(*c*) Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomènes*, c. 14. C.

ne me peult iamais manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelquesfois constance et vaillance; qu'il veult que sa mort mesme serve à son païs, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu ». Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en feit aussi autant depuis, mais ce feut aprez avoir essayé le dernier poinct de la fortune. Touts les inconvenients ne valent pas qu'on vueille mourir pour les eviter: et puis, y ayant tant de soubdains changements aux choses humaines, il est malaysé à iuger à quel poinct nous sommes iustement au bout de nostre esperance:

Jusqu'où nous doit accompagner l'espérance.

> Sperat et in sævâ victus gladiator arenâ,
> Sit licet infesto pollice turba minax (1).

Toutes choses, disoit un mot ancien (*a*), sont esperables à un homme, pendant qu'il vit. « Ouy, mais, respond Seneca (*b*), pourquoy auray ie plustost en la teste cela, Que la fortune peult toutes choses pour celuy qui est vivant; que cecy, Que fortune ne peult rien sur celuy qui sçait

---

(1) Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore, quoique, par le signe ordinaire, le peuple ordonne qu'il meure. VIRGILII *Catalecta, editore Scaligero, poema de Spe.*

(*a*) *Id. ibid.*

(*b*) SÉNÈQUE, epist. 70. C.

mourir ? » On veoid Iosephe (*a*) engagé en un si apparent dangier et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aulcune ressource ; toutesfois estant, comme il dict, conseillé sur ce poinct, par un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit de s'opiniastrer encores en l'esperance; car la fortune contourna, oultre toute raison humaine, cet accident, si bien qu'il s'en veid delivré sans aulcun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques (*b*) de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité de quoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la iournee de Serisolles, monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune du combat qui se porta mal en l'endroict où il estoit; et cuida par precipitation se priver de la iouïssance d'une si belle (*c*) victoire. I'ay veu cent lievres se sauver soubs les dents des levriers : *Aliquis carnifici suo superstes fuit* (1).

Morts funestes, pour avoir été précipitées.

(*a*) *De Vitâ suâ*. C.

(*b*) *Les restes*. E. J.

(*c*) Blaise de Montluc, qui eut beaucoup de part au gain de la bataille, l'assure positivement dans son Commentaire, fol. 95, verso. Cette bataille se donna en 1544. C.

(1) Tel a survécu à son bourreau. SENEC. epist. 13.

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi,
Rettulit in melius, multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursùs fortuna locavit (1).

Raisons qui peuvent porter à se donner la mort.

Pline (*a*) dict qu'il n'y a que trois sortes de maladie pour lesquelles eviter on aye droict de se tuer; la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue : Seneque (*b*), celles seulement qui esbranlent pour longtemps les offices de l'ame. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste (*c*). Democritus, chef des Ætoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nuict, d'eschapper; mais, suyvi par ses gardes (*d*), avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espee au travers du corps. Antinoüs et Theodotus (*e*), leur ville d'Epire reduicte à l'extremité par les Romains, feurent d'advis au peuple de se tuer touts : mais le conseil de se rendre plustost ayant gaigné, ils allerent chercher la mort (*f*), se ruants sur les

---

(1) Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heureux; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les relever avec plus d'éclat. *Énéid.* l. 11, v. 425.

(*a*) *Voyez* Pline, l. 25, c. 3. C.

(*b*) Epist. 58, sur la fin. C.

(*c*) *A leur gré.* E. J.

(*d*) Tite-Live, l. 37. C.

(*e*) Tite-Live, l. 45, c. 26. C.

(*f*) *Id. ibid.* C.

ennemis en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze (*a*), forcee par les Turcs il y a quelques annees, un Sicilien, qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort : cela faict, sortant en rue avecques une arbaleste et une arquebuze, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis, mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soubdain enveloppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage aprez en avoir délivré les siens. Les femmes iuifves, aprez avoir faict circoncire leurs enfants, s'alloient precipiter quand et eulx, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité, estant en nos conciergeries (*b*), ses parents, advertis qu'il seroit certainement condemné, pour eviter la honte de telle mort, aposterent un presbtre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit, qu'il se recommendast à tel sainct avec tel et tel vœu, et qu'il feust huict iours sans prendre aulcun aliment, quelque defaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfeit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scri-

Mort préférée à l'esclavage.

(*a*) Petite île à l'occident de celle de Malte, dont elle n'est pas fort éloignée. C.

(*b*) *Prisons, geôles.* E. J.

Scribonia conseille à son neveu de se tuer.

bonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la iustice, luy disoit (*a*) que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre iours aprez; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curee. Il se lit dans la Bible, que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Iuifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner (*b*) contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee (*c*) : mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la troupe, laquelle, s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste : ce neantmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'eslevant en pied, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna

Mort courageuse du vieillard Rasias.

(*a*) Sénèque, epist. 70. C.

(*b*) *Traiter comme un* mâtin, *comme un chien.* E. J.

(*c*) II. *Machabées*, c. 14, ℣. 37-46. C.

iusques à certain rochier coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print par l'une de ses playes à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les iecta à travers les poursuyvants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine (*a*).

Violences faites à la chasteté des femmes.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à eviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peult estre assez entier, et semble que la force soit meslee à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes, qui appellerent la mort à garant contre les oultrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia (*b*) et Sophronia (*c*), toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses sœurs, pour eviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius l'empereur. Il nous sera à l'adventure honnorable aux siecles advenir, qu'un sçavant aucteur de ce temps, et

Auteur qui déconseille aux dames de se donner la mort pour é-

(*a*) *Machabæorum*, l. 2, c. 14, ℣. 36, et seqq. C.

(*b*) Ambros. *de Virgin.* l. 3, p. 97, ed. Paris. 1569. C.

(*c*) Ruffin. *Hist. Eccl.* l. 8, c. 17; Euseb. *Hist. Eccl.* l. 8, c. 14. Mais celui-ci ne la nomme pas, quoique ce soit la même. C.

viter la violence qu'on pourroit leur faire.

notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Ie suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses contes, le bon mot que i'apprins à Toulouse, d'une femme passee par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué! disoit elle, qu'au moins une fois en ma vie ie m'en suis saoulee sans peché! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la doulceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient « Nenny », en le faisant, suyvant la regle du bon Marot (*a*).

Mort préférée à une vie malheureuse.

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua (*b*), « pour, disoit il, fuyr et l'advenir et le passé ». Granius Silvanus et Statius Proximus, aprez estre pardonnez par Neron (*c*), se tuerent; ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux souspeçons

---

(*a*) Dans une épigramme intitulée, *De Ouy et Nenny*, et qui commence ainsi :

Un doux nenny, avec un doux sourire, etc. C.

(*b*) Tacite, *Annal.* l. 6, c. 48. C.

(*c*) Tacite, *Annal.* l. 15, à la fin. C.

et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez (*a*), fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy feit de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre fruict de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse. Bogez (*b*), gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiegé par l'armee des Atheniens soubs la conduicte de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie avecques sa chevance (*c*), impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde; et, aprez avoir deffendu iusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, iecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce de quoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin; et puis, ayant ordonné allumer un grand buchier, et d'esgosiller femmes, enfants, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy mesme. Ninachetuen, seigneur indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice roy portugais de le desposseder, sans aulcune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette reso-

Mort remarquable d'un seigneur indien.

(*a*) Hérodote, l. 1. C.

(*b*) Hérodote, l. 7. C.

(*c*) *Avec tout son bien, tout ce qui lui appartenoit.* E. J.

lution : il feit dresser un eschafauld plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance; et puis, s'estant vestu d'une robbe de drap d'or chargee de quantité de pierreries de hault prix, sortit en rue, et par des degrez monta sur l'eschafauld, en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez : Ninachetuen remontra, d'un visage hardy et mal content, l'obligation que la nation portugaloise luy avoit; combien fidelement il avoit versé en sa charge (*a*); qu'ayant si souvent tesmoigné pour aultruy, les armes en main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de ne servir de fable au peuple, et de triumphe à des personnes qui valoient moins que luy : ce disant, il se iecta dans le feu. Sextilia (*b*), femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangiers qui les pressoient, ausquels elles n'avoient part

Deux femmes qui se donnent la mort, pour encourager leurs maris à faire la même chose.

(*a*) *Il avoit exercé sa charge.* E. J.

(*b*) Tacite, *Annal.* l. 6, c. 29, C.

que par l'interest de l'affection coniugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple et de compaignie. Ce qu'elles feirent pour leurs maris, Cocceius Nerva le feit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand iurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prez de l'empereur (*a*), n'eut aultre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publicque (*b*) romaine. Il ne se peult rien adiouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste : Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint veoir, luy en feit une maigre mine : il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer : elle, tout franchement : « Tu ne feras que raison (*c*), veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde : mais laisse, que ie me tue la premiere » : et, sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps. Vibius Vi-

Mort délicate de la femme de Fulvius.

(*a*) Tacite, *Annal.* l. 6, c. 26. C.

(*b*) *De la république;* en latin, *respublicæ.* E. J.

(*c*) Plutarque, *Du trop parler,* c. 9; et Tacite, *Annal.* l. 1. C.

Mort de Vibius et de vingt-sept sénateurs de Capoue.

rius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat, aprez plusieurs remontrances employees à cette fin, conclud (*a*) que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains; les ennemis les en auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés : conviant ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper qu'on avoit dressé chez luy, où, aprez avoir faict bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des iniures, nos yeulx et nos aureilles du sentiment de tant de vilains maulx que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs trescruels et offensez : i'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous iecter dans un buchier au devant de mon huis (*b*), quand nous serons expirez. Assez de gents approuverent cette haulte resolution; peu l'imiterent : vingt et sept senateurs le suyvirent; et, aprez avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensee, finirent leur repas par ce mortel mets; et s'entre embrassants, aprez avoir en commun deploré le malheur de leur païs, les uns

---

(*a*) Tite-Live, l. 26, c. 13, 14, 15. C.

(*b*) *Au-devant de ma porte.* E. J.

se retirerent en leurs maisons, les aultres s'arresterent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent touts la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aulcuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue, qui feut emportee le lendemein, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si cherement fuy. Taurea Iubellius, un aultre citoyen de là (*a*), le consul Fulvius, retournant de cette honteuse boucherie, qu'il avoit faicte de deux cents vingt cinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté : « Commande, feit il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy ». Fulvius, le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains : Iubellius continua : « Puisque, mon païs prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruyne, il m'est interdict de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la ven-

Cruauté inhumaine de Fulvius, consul romain.

(*a*) De Capoue, ou de la Campanie, *Campanus,* comme dit Tite-Live, l. 26, ç. 15. C.

geance de cette vie odieuse » : et, tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tumbant renversé, et mourant aux pieds du consul. Alexandre assiegeoit une ville aux Indes; ceulx de dedans, se trouvants pressez, se resolurent vigoreusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraiserent universellement touts quand et leur ville (*a*), en despit de son humanité : nouvelle guerre; les ennemis combattoient pour les sauver, eulx pour se perdre, et faisoient, pour garantir leur mort, toutes les choses qu'on faict pour garantir sa vie. Astapa, ville d'Espaigne, se trouvant foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains (*b*), les habitants feirent un amas de leurs richesses et meubles en la place; et, ayant rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et l'ayant entouré de bois et matiere propre à prendre feu soubdainement, et laissé cinquante ieunes hommes d'entre eulx pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suyvant leur vœu, à faulte de pouvoir vaincre, ils se feirent touts tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré toute ame vivante esparse par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté

Indiens qui se brûlèrent tous dans leur ville, assiégée par Alexandre-le-Grand.

Mort furieuse où se précipitent les habitants d'Astapa, ville d'Espagne.

(*a*) Diodore de Sicile, l. 17, c. 18. C.

(*b*) Tite-Live, l. 28, c. 22, 23. C.

en un estat insensible, plustost que douloureux et honteux; et montrants aux ennemis que, si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceulx qui, amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y feurent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdict par la foule qui les suyvoit. Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mesmes : mais, estants prins de trop court, le roy, ayant horreur de veoir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condamnez au feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats (*a*), leur conceda trois iours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel : elles le sont moins, que separees; ce que le discours ne feroit en chascun, il le faict en touts, l'ardeur de la societé ravissant les particuliers iugements. Les condam-

Mort téméraire des Abydéens.

(*a*) Tite-Live, l. 31, c. 17 et 18. C.

nez (*a*) qui attendoient l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens et estoient privez de sepulture : ceulx qui l'anticipoient, en se tuants eulx mesmes, estoient enterrez et pouvoient faire testament.

Mort désirée pour l'espérance d'un plus grand bien.

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « Ie desire, dict sainct Paul (*b*), estre dissoult, pour estre avecques Iesus Christ » : et « Qui me desprendra (*c*) de ces liens ? » Cleombrotus Ambraciota (*d*), ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que, sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons Desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de iugement.

Mort volontaire de Jacques du Châtel, évêque de Soissons.

Iacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oultremer que feit sainct Louys, veoyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaictes, print resolution de s'en aller plustost en Paradis; et, ayant dict adieu

---

(*a*) Tacite, *Annal.* l. 6, c. 29. C.

(*b*) *Epist. ad Philipp.* c. 1, v. 23.... *Ad Rom.* c. 7, v. 24. C.

(*c*) *Détachera.* E. J.

(*d*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 34. C.

a ses amis, donna seul, à la vue d'un chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au iour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en publicque sur un char de merveilleuse grandeur; oultre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillant les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre d'aultres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir, aprez leur mort, veneration de sainctelé qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Poison gardé et préparé aux dépens du public, pour ceux qui voudroient s'en servir.

Il y a des polices qui se sont meslees de regler la iustice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille, il se gardoit (*a*), au temps passé, du venin preparé avecques de la ciguë, aux despens publicques, pour ceulx qui vouldroient haster leurs iours; ayant premierement fait approuver aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse : et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encores ailleurs. Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par

Mort courageuse d'une femme qui

(*a*) Valère-Maxime, l. 2, c. 6, §. 7. C.

s'empoisonne en public.

l'isle de Cea de Negrepont; il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend (*a*) l'un de ceux de sa compaignie, qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoy elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honnorable: ce qu'il feit; et, ayant longtemps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tresheureux estat d'esprit et de corps: mais, lors couchee sur son lict mieulx paré que de coustume, et appuyee sur le coude, « Les dieux, dict elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceulx que ie laisse que ceulx que ie voys trouver, te sçachent gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie et tesmoing de ma mort! De ma part, ayant tousiours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, ie m'en voys d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux ». Cela faict, ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recom-

(*a*) Valère-Maxime lui-même, de qui tout ce récit est tiré, l. 2, c. 6, §. 8. C.

mendé les dieux domestiques à sa fille aisnee, elle print d'une main asseuree la coupe où estoit le venin, et, ayant faict ses vœux à Mercure et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'aultre monde, avala brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compaignie du progrez de son operation ; et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'aultre, iusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeulx. Pline (*a*) recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la doulce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitants ; mais qu'estants las et saouls de vivre, ils ont en coustume, au bout d'un long aage, aprez avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer, du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur (*b*) et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

Mort volontaire des Hyperborées.

(*a*) L. 4, c. 12. C.

(*b*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 27. C.

CHAPITRE IV.

A demain les affaires.

Éloge du langage d'Amyot, traducteur de Plutarque.

Ie donne avecques raison, ce me semble, la palme à Iacques Amyot sur touts nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du language, en quoy il surpasse touts aultres, ou pour la constance d'un si long travail, ou pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on vouldra, ie n'entends rien au grec; mais ie veois un sens si bien ioinct et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais, sur tout, ie luy sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier : sa mercy (*a*), nous osons à cett' heure et parler et escrire;

(*a*) C'est-à-dire, *merci, grâce à lui*. E. J.

les dames en regentent les maistres d'eschole; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon, pour en faire autant: c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis, ie ne sçais comment il me semble, quoyqu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

Curiosité avide de nouvelles.

I'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque (*a*) dict de soy mesme, que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un paquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust faict : en quoy, dict il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avecques tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encores y ioindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le

(*a*) Traité *de la Curiosité*, c. 14. C.

cours de sa declamation. Mais ie foys doubte qu'on le peust louer de prudence; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand preiudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion, et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes, que, trois ou quatre iours aprez, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees. Ie n'en ouvris iamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains; et foys conscience si mes yeulx desrobent, par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy. Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres (*a*) cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque (*b*) m'a apprins que Iulius Cæsar se feust sauvé, si, allant au senat le iour qu'il y feut tué par

La lecture des lettres ne doit pas être différée.

(*a*) *Voy*. Mém. de G. du Bellay, l. 9, fol. 451. C.

(*b*) Dans la *Vie de J. César*, c. 17. C.

les coniurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta : et faict aussi le conte d'Archias (*a*), tyran de Thebes, que, le soir avant l'execution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son païs en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit; et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece: « A demain les affaires ».

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloient la plus honnorable à table, pour estre plus à delivre (*b*), et plus accessible à ceulx qui surviendroient, pour entretenir celuy qui y seroit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se

Place consulaire à table, étoit la plus accessible.

(*a*) Dans son traité, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 27. C.

(*b*) *Plus dégagée de tout embarras.* C.

despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais, quand tout est dict, il est malaysé ez actions humaines de donner regle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

CHAPITRE V.

De la Conscience.

La force de la conscience.

VOYAGEANT un iour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre; mais ie n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'aulcune marque apparente, ny de language, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où ie ne feusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu; car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que ie nourrissois soi-

gneusement, et feut esteincte en luy une tres-belle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et ie le veoyois si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alármes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous,

Occultum quatiens animo tortore flagellum (1).

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus (*a*), pœonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moineaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide, iusques lors, avoit esté occulte et incogneu : mais les furies, vengeresses de la conscience, le feirent mettre hors

---

(1) Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. Juven. sat. 13, v. 195.

(*a*) Plutarque, *Pourquoi la justice divine, etc.*, c. 8. C.

à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché (*a*) »; car il dict « qu'elle naist en l'instant et quant et quant le peché ». Quiconque attend la peine (*b*), il la souffre; et quiconque l'a meritee, l'attend. La meschanceté fabrique des torments contre soy:

La peine naît avec le péché.

> Malum consilium, consultori pessimum (1):

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy mesme, car elle y perd son aiguillon et sa force pour iamais,

> Vitasque in vulnere ponunt (2).

Les cantharides (*c*) ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrarieté de nature: aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants:

(*a*) Plutarque, *Pourquoi la justice divine, etc.*, c. 9. C.

(*b*) Sénèque, epist. 105, à la fin. C.

(1) Le mal retombe sur celui qui l'a médité. *Apud* A. Gellium, l. 4, c. 5.

(2) Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. Virg. *Géorg*. l. 4, v. 238.

(*c*) Plutarque, *Pourquoi la justice divine, etc.*, c. 9. C.

Quippe ubi se multi per somnia sæpè loquentes,
Aut morbo delirantes, procraxe feruntur,
Et celata diù in medium peccata dedisse (1).

Apollodorus (*a*) songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmitte, et que son cœur murmuroit en disant : « Ie te suis cause de touts ces maulx ». Aulcune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eulx mesmes :

Prima est hæc ultio, quòd se
Iudice nemo nocens absolvitur (2).

Confiance que donne la bonne conscience.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'asseurance et de confiance; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que i'avois de ma volonté, et innocence de mes desseings :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque metumque suo (3) :

---

(1) Souvent les coupables se sont accusés eux-mêmes en songe ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes qu'ils avoient jusque alors cachés. Lucret. l. 5, v. 1157.

(*a*) *Voy.* Plutarque, *Pourquoi la justice divine, etc.*, c. 9; et Polyen, l. 4, c. 6, §. 18. C.

(2) Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne sauroit s'absoudre à son propre tribunal. Juv. sat. 13, v. 2.

(3) Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-

il y en a mille exemples ; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses iuges : « Il vous siera bien (*a*), leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy, par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde ! » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict il, mes citoyens (*b*), allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy cy » : et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblee et son accusateur mesme à sa suitte. Et Petilius, ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion (*c*), estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons (*d*), qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise :

---

même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. Ovid. *Fast.* l. 1, §. 5.

(*a*) Plutarque, *Comment on se peult louer soy mesme*, c. 5. C.

(*b*) Valère-Maxime, l. 3, c. 7, §. 1. C.

(*c*) Tite-Live, l. 38, c. 54 et 55. C.

(*d*) *Livre de comptes.* E. J.

mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces. Ie ne crois pas qu'une ame cauterisee sceust contrefaire une telle asseurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live (*a*), pour sçavoir estre criminel et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

La gêne : ses inconvénients.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir : car, pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon (*b*) que de la vie luy estant proposé? Ie pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car, au coupable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse; et de l'aultre part, qu'elle fortifie

(*a*) Tite-Live, l. 38, c. 54 et 55. C.

(*b*) *Une si belle récompense que celle, etc.* E. J.

l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier : que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr de si griefves douleurs ?

Etiam innocentes cogit mentiri dolor (1) :

d'où il advient que celuy que le iuge a gehenné (*a*), pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de fausses confessions, entre lesquels ie loge Philotas (*b*), considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy feit, et le progrez de sa gehenne. Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer : Bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis. Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tormenter et desrompre (*c*) un homme, de la faulte duquel vous estes encores en doubte. Que peult il mais de vostre ignorance ? Estes vous pas iniuste, qui, pour ne le tuer

L'usage en est condamné par plusieurs nations, et pourquoi.

---

(1) La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents. *Ex Mimis Publii Syri.*

(*a*) *Mis à la gêne, à la question.* E. J.

(*b*) Quinte-Curce, l. 6, c. 7. C.

(*c*) *Rompre.* C'est ainsi que, plus haut, on trouve *destrancher* pour *trancher.* E. J.

sans occasion, luy faictes pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il aime mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'execute. Ie ne sçais d'où ie tiens ce conte (*a*), mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice (*b*). Une femme de village accusoit devant un general d'armee (*c*), grand iusticier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general (*d*), aprez avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant

---

(*a*) Il est dans Froissart, vol. 4, c. 87; et c'est là sans doute que Montaigne l'avoit lu, quoiqu'il ne s'en souvînt plus quand il composa ce chapitre. C.

(*b*) C'est-à-dire, *il représente exactement la justice de notre procédé sur cet article-là*. C.

(*c*) Bajazet Ier, que Froissart nomme l'*Amorabaquin*. Je viens d'apprendre de l'ingénieux commentateur de Rabelais, t. V, p. 217, que Bajazet fut ainsi nommé, parce qu'il étoit fils d'*Amurat*. Ce que je remarque en faveur de ceux qui pourroient l'ignorer, comme je faisois avant que d'avoir jeté les yeux sur cette page du Rabelais, imprimé à Amsterdam, chez Henri Desbordes, en 1711. C.

(*d*) Tout ceci est raconté au long, et bien attesté, dans l'*Histoire de Messire Jehan Froissart*, vol. IV, c. 87. C.

qu'elle seroit coulpable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict : et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

CHAPITRE VI.

De l'Exercitation.

Le discours et l'instruction sans l'action, ne sauroient nous rendre vertueux.

Il est malaysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer iusques à l'action, si, oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont iectez, à escient, à la preuve des difficultez : les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les aultres ont recherché le labeur et une auste-

rité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame. Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence et tels aultres accidents: mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes touts apprentis quand nous y venons. Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gouster et savourer, ét ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage: toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles;

L'exercice ne peut nous aider à mourir.

Exemple mémorable d'un Romain qui, en mourant, observoit l'effet de la mort.

Nemo expergitus extat,
Frigida quem semel est vitai pausa sequuta (1).

Canius Iulius (*a*), noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula; oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de

(1) On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. Lucret. l. 3, v. 942.

(*b*) *Voy*. Sénèque, *de Tranquillitate Animi*, c. 14. C.

sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda : « Eh bien, Canius! en quelle demarche est à cette heure vostre ame? que faict elle? en quels pensements estes vous? » « Ie pensois, luy respondict il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue; pour, si i'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis ». Cettuy cy philosophe, non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

Ius hoc animi morientis habebat (1).

Comment on peut se familiariser en quelque sorte avec la mort.

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons

(1) Tant il étoit maître de son esprit dans l'instant de la mort. Lucan. l. 8, v. 636.

recognoistre; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous! A l'adventure, pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre; et, dez la vie, nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbez par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu touts sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au poinct du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir; nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre; et celles là peuvent tumber en experience. Plu-

sieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé; ie dis non seulement entiere, mais encores alaigre et bouillante; cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que, quand ie suis venu à les experimenter, i'ay trouvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte. Voicy que i'espreuve touts les iours : suis ie à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, ie m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en la campaigne : y suis ie moy mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : ie feus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse; et i'ay trouvé que, lors de ma santé, ie plaignois les malades beaucoup plus que ie ne me treuve à plaindre moy mesme, quand i'en suis; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. I'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que ie prends à tant d'apprests que ie dresse et tant de secours que i'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais, à toutes adventures,

nous ne pouvons nous donner trop d'advantage.

Histoire d'un accident arrivé à Montaigne, qui le jeta dans un long évanouissement.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes, il ne me souvient pas bien de cela, m'estant allé un iour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau (a) de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que ie n'avois point besoing de meilleur equipage, i'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperee, frais au demourant et vigoreux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, veint à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'aultre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que i'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceincture en pieces, n'ayant ny mouve-

(a) *Le milieu ou le centre.* E. J.

ment ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouïssement que i'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par touts les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent entre leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ une demy lieue françoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, ie commenceay à me mouvoir et respirer; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoing de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, ie commenceay à reprendre un peu de vie; mais ce feut par les menus (*a*), et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchants de la mort que de la vie:

> Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
> Non s' assicura attonita la mente (1).

(*a*) *Peu à peu*. E. J.

(1) Car l'âme, encore incertaine de son retour, ne pouvoit revenir de son abattement. Torq. Tasso, *Gerus. liberata*, cant. 12, stanz. 74.

Cette recordation, que i'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idee si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à reveoir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere,

Come quel ch' or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra 'l sonno e l' esser desto (1).

Quant aux functions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. Ie me veis tout sanglant, car mon pourpoinct estoit taché partout du sang que i'avois rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que i'avois une arquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres; ie fermois les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslee à cette doulceur que sentent ceulx qui se laissent glisser

(1) Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveillé, tantôt ouvre les yeux, et tantôt les ferme. Torq. Tasso, *Gerus. liberata*, cant. 8, stanz. 26.

Si les défaillances en l'agonie de la mort, sont fort douloureuses.

au sommeil. Ie crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles. C'a esté tousiours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de la Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

Vi morbi sæpè coactus
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit, ingemit, et fremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in iactando membra fatigat (1),

ou blecez en la teste, que nous oyons grommeller et rendre par fois des soupirs trenchants, quoyque nous en tirons aulcuns signes par où il semble qu'il leur reste encores de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps; i'ay tousiours

(1) Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine; il se roule et s'agite en tous sens. Lucret. l. 3, v. 486.

pensé, dis ie, qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ (1);

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aulcune force au dedans pour se recognoistre; et que par ainsin ils n'avoient aulcun discours qui les tormentast, et qui leur peust faire iuger et sentir la misere de leur condition; et que, par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre. Ie n'imagine aulcun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vifve et affligee, sans moyen de se declarer; comme ie dirois de ceulx qu'on envoye au supplice, leur ayant coupé la langue, si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieulx seante, si elle est accompaignee d'un ferme visage et grave; et comme ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessifve et impossible; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de

(1) Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie. Ovid. *Trist.* l. 1, eleg. 3, v. 12.

leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante ;

Hunc ego Diti
Sacrum iussa fero, teque isto corpore solvo (1) :

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement (*a*) à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame ; et faisons des responses, à la suitte des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens. Or, à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne foys nul doubte que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanouï, ie me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à

(1) J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu ; j'enlève cette âme dévouée aux dieux des enfers, et je brise ses chaînes mortelles. VIRG. *Énéid.* l. 4, v. 702.

(*a*) *Rapport, convenance.* E. J.

beaux ongles (car i'estois desarmé), et si sçais que ie ne sentois en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance;

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant (1);

ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestent des offices, et ont des agitations à part de nostre discours (*a*).

Falciferos memorant currus abscindere membra, ...
Ut tremere in terrâ videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum ; cùm mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem (2) :

i'avois mon estomach pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent,

---

(1) Les doigts mourants s'agitent, et ressaisissent le fer qui leur échappe. *Énéid.* l. 10, v. 396.

(*a*) *Auxquelles notre raison n'a point de part.* E. J.

(2) On dit qu'au fort de la mêlée, les chars, armés de faux, coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si rapide parvienne jusqu'à l'âme. Lucret. l. 3, v. 642.

dressent et couchent souvent sans son congé. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier ; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous. Comme i'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumez en telles choses, non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que ie veoyois s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee ; si est ce que ie n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue (*a*), qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles ; ils ne venoient pas de chez moy. Ie ne sçavois pourtant ny d'où ie venois, ny où i'allois ; ny ne pouvois poiser et considerer ce que on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage (*b*) ; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchee

(*a*) *En l'air*. E. J.

(*b*) *Par usage, par habitude*. E. J.

bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tres-doulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Ie veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie sentis une infinie doulceur à ce repos; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, de quoy ie n'en receus aulcun, tenant pour certain que i'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse; car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir : ie me laissois couler si doulcement, et d'une façon si molle et si aysee, que ie ne sens gueres aultre action moins poisante que celle là estoit. Quand ie veins à revivre, et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei (1),

qui feut deux ou trois heures aprez, ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs,

---

(1) Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. Ovid. *Trist.* l. 1, eleg. 3, v. 14.

ayant les membres touts moulus et froissez de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que i'en pensay remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve; et me sens encores de la secousse de cette froissure. Ie ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me peus remettre, ce feut la souvenance de cet accident; et me feis redire plusieurs fois où i'allois, d'où ie venois, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'aultres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me representer l'estat où ie m'estois trouvé, en l'instant que i'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce pensement avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secousse, et que ie revenois de l'aultre monde.

L'homme est une bonne discipline à soi-même.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tiree pour moy : car, à la verité, pour s'apprivoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline (*a*), chascun

---

(*a*) L. 22, c. 24, sect. 51. C.

est à soy mesme une tresbonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est pas la leçon d'aultruy, c'est la mienne : et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un aultre. Au demourant, ie ne gaste rien, ie n'use que du mien; et si ie foys le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne, car c'est en folie (*a*) qui meurt en moy, qui n'a point de suitte. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens (*b*) qui ayent battu ce chemin; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommendees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees,

---

(*a*) *D'une espèce de folie qui meurt en moi, etc.* C.

(*b*) Comme *Archiloque* et *Alcée* parmi les Grecs, et *Lucilius* parmi les Romains. C.

que ie ne contreroolle et n'estudie que moy ; et si i'estudie aultre chose, c'est pour soubdain la coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, ie foys part de ce que i'ay apprins en cette cy, quoyque ie ne me contente gueres du progrez que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se fault il testonner, encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place : or, ie me pare sans cesse, car ie me descris sans cesse.

Si c'est vanité que de parler sincèrement de soi-même.

La coustume a faict le parler de soy vicieux, et le prohibe obstineement, en hayne de la venterie qui semble tousiours estre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser,

In vitium ducit culpæ fuga (1) ;

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce feust necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, ie ne doibs pas, suyvant mon general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est en moy ; et ne doibs cacher cette faulte, que i'ay non seu-

(1) Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Hor. *de Arte poet.* v. 31. (Traduct. de Boileau.)

lement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que i'en crois, cette coustume a tort de condamner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent: on ne peult abuser que des choses qui sont bonnes; et crois de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saincts, que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident; ne foys ie moy, quoyque ie sois aussi peu l'un que l'aultre. S'ils n'en escrivent à poinct nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le trottoir (*a*). De quoy traicte Socrates plus largement que de soy? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voisins (*b*) à tout le peuple. « Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations ». Nous disons donc tout; car nostre vertu mesme est faultiere et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre: qui me deffend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'archi-

---

(*a*) *D'en parler sans réserve,* et, comme on dit, *à bride abattue.* C.

(*b*) *Les protestants.* C.

tecte de parler des bastiments, non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un aultre, non selon la sienne. Si c'est gloire (*a*), de publier soy mesme ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero? A l'adventure, entendent ils que ie tesmoigne de moy par ouvrage et par effects, non pas nuement par des paroles. Ie peins principalement mes cogitations; subiect informe qui ne peult tumber en production ouvragiere, à toute peine le puis ie coucher en ce corps aëré de la voix : des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants touts apparents effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniecturalement et incertainement : eschantillons d'une montre particuliere. Ie m'estale entier : c'est un skeletos (*b*) où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege; l'effect de la toux en a produict une partie; l'effect de la pasleur ou battement de cœur un' aultre, et doubteusement. Ce ne sont mes gestes que

---

(*a*) *Si c'est être vain et glorieux que de publier soi-même ses bonnes qualités, etc.* — *Gloire* signifie ici *vanité*, *présomption* : c'est dans ce sens que Philippe de Commines a souvent employé ce mot. C.

(*b*) *Un squelette*. E. J.

i'escris ; c'est moy, c'est mon essence. Ie tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si ie me semblois bon et sage, tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote (*a*) : nulle vertu ne s'ayde de la faulseté; et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousiours presumption, c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy ordonnent, qui, en deffendant le parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part. De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement; qui se veoyent aprez leurs affaires; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy; et s'estoffer et

C'est une chose louable, que d'être juste estimateur de soi-même.

S'occuper de soi, n'est pas se plaire en soi.

(*a*) *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 7. C.

bastir, faire des chasteaux en Espaigne; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enyvre de sa science, regardant soubs soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive (*a*) les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quant et quant en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes (*b*) au precepte de son dieu, « de se cognoistre », et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de *sage*. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

Pourquoi Socrate fut estimé seul sage.

(*a*) *Qu'il se rappelle à la mémoire.* E. J.

(*b*) *Sincèrement, sérieusement.* C.

CHAPITRE VII.

Des recompenses d'honneur.

Récompenses d'honneur, doivent être dispensées avec beaucoup de discrétion.

Ceulx qui escrivent (*a*) la vie d'Auguste Cæsar remarquent cecy, en sa discipline militaire, que des dons il estoit merveilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant : si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establir certaines marques vaines et sans prix pour en honorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte (*b*), la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publicques, la prerogative d'aulcuns surnoms et tiltres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, de quoy l'usage a esté diverse-

(*a*) Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 25.

(*b*) *Meurte*, myrthus. — C'est un arbrisseau que nous nommons à présent *myrthe*. C.

ment receu selon l'opinion des nations, et dure encores. Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui ne chargent aulcunement le publicque, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de ialousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doibt estre simplement d'honneur, on y mesle d'aultres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retrenche. L'ordre sainct Michel, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aulcune aultre commodité : cela faisoit qu'aultrefois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur : la vertu embrassant et aspirant plus

Ordre de chevalerie, institution louable, et d'un grand usage.

Comment l'ordre de St. Michel, d'abord très-estimé, tombe dans le mépris.

volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions; par des richesses, on satisfaict le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive; voire et le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison: ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et plus espargnant de cette cy, que de l'aultre; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest? (1)

On ne remarque pas, pour la recommendation d'un homme, qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque iuste qu'elle soit; non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. Ie ne pense pas qu'aulcun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit

---

(1) A qui nul ne paroît méchant,
Nul ne sauroit paroître juste.

MARTIAL. l. 12, epigr. 82.

une vertu populaire en leur nation; et aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passee en coustume; et ne sçais avecques (*a*), si nous l'appellerions iamais grande, estant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation, que cette là que peu de gents en iouïssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent; car il n'est aulcune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaicte et philosophique, de quoy ie ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant egualement toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle de quoy ie parle, et la rendent ayseement vulgaire, comme il est tresaysé à veoir par l'experience que nous

---

(*a*) *Et ne sais, en outre, en même temps.* E. J.

en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardoit plus loing: ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux; la science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un homme militaire, *neque enim eædem, militares et imperatoriæ, artes sunt* (1), qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas touts ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs; et ceulx d'auiourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la des-

(1) Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. Tit. Liv. l. 25, c. 19. C.

daigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulierement deue. Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soubdain remettre en credit et renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la derniere encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'aultre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoing d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglee : oultre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu. Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux aultres; mais Plutarque estant souvent retumbé sur ce propos, ie me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre consideré, que nostre nation donne à la *vaillance* le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de *valeur :* et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un homme de bien, au style de

Il est difficile de mettre en crédit un nouvel ordre de chevalerie.

Vaillance, la première des vertus parmi les François.

nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine; car la generale appellation de *vertu* (a) prend chez eulx etymologie de la *force*. La forme propre, et seule, et essencielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, ç'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de language; ou bien, que ces nations, estants tresbelliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fiebvreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne femme, Une femme de bien, et Femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir (b) touts les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy.

(a) *Virtus* signifie en effet *force*, *vertu*, *valeur*. E. J.

(b) *Nous mettions à indifférence, à négligence.* E. J.

CHAPITRE VIII.

De l'affection des Peres aux Enfants.

A MADAME D'ESTISSAC.

MADAME, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamais à mon honneur de cette sotte entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloingné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que ie m'estois iecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, ie me suis presenté moy mesme à moy, pour argument et pour obiect. C'est le seul livre au monde de son espece, et d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette œuvre digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie; car à un subiect si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu

donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, i'en eusse oublié un traict d'importance, si ie n'y eusse representé l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montree à vos enfants tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté de quoy vous avez soustenu, tant d'annees, et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par touts les coings de France, et vous tiennent encores assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'avons poinct d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Ie loue Dieu, madame, qu'elle aye esté si bien employee; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, asseurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et recognoissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extremes

offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, ie veulx, si ces escripts viennent un iour à luy tumber en main lors que ie n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, Qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encores plus vifvement tesmoigné par les bons effects de quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

D'où vient que l'affection des pères pour leurs enfants, est plus grande que celle des enfants envers leurs pères.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct, qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), ie puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommendee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : ioinct cette aultre consideration aristotelique (*a*), que celuy qui bien faict à quelqu'un l'aime mieulx, qu'il n'en

---

(*a*) Arist. *Eth. ad Nicom.* l. 9, c. 7. C.

est aimé ; et celuy à qui il est deu aime mieulx, que celuy qui doibt ; et tout ouvrier aime mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher, Estre (*a*) ; et Estre consiste en mouvement et action ; parquoy chascun est aulcunement en son ouvrage. Qui bien faict, exerce un' action belle et honneste, qui receoit, l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante ; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si doulce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté ; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Hommes créés capables de raison, à quelle fin.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne feussions pas servilement assubiectis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire, nous debvons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doibt avoir la conduicte de nos inclinations. I'ay, de ma part, le goust estran-

---

(*a*) *D'autant que nous regardons l'être, l'existence, comme une chose précieuse.* C.

gement mousse (a) à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre iugement, comme, sur ce subiect duquel ie parle, ie ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encores nays, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant et quant la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; et en iuger de mesme, s'ils sont aultres : nous rendants tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au contraire; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, ieux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees; comme si nous les avions aimez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de iouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire il semble que la ialousie, que nous avons de

Quelle doit être l'affection des pères envers leurs enfants.

(a) *Émoussé*. E. J.

les veoir paroistre et iouïr du monde quand nous sommes à mesme (*a*) de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains (*b*) envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous soliciter de sortir ; et si nous avions à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres. Quant à moy, ie treuve que c'est cruauté et iniustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est iniustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, iouïsse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'advancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulser au service publicque et cognoissance des hommes. On les iecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour iniuste qu'elle soit, à prouveoir à leur besoing : comme i'ay veu, de mon temps,

Les pères doivent admettre leurs enfants au partage de leurs biens.

Jeunes gens de bonne famille engagés à pourvoir à leurs besoins par le larcin.

(*a*) *Au moment même, sur le point de le quitter.* E. J.

(*b*) *Retirés, resserrés.* E. J.

plusieurs ieunes hommes, de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. I'en cognois un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere treshonneste et brave gentilhomme, ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondit, et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son pere; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me feit souvenir du conte que i'avois ouï faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier, du temps de sa ieunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette traficque (*a*), il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoing, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que, parmy leurs compaignons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vou-

---

(*a*) *Trafique* est féminin dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave, et dans celui de Nicot. Nous disons aujourd'hui *ce trafic*, comme on a mis dans les dernières éditions de Montaigne. C.

loient rendre. Ie suis Gascon, et si n'est vice auquel ie m'entende moins : ie le hais un peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours; seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la iustice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Ie crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres. Et si on me respond ce que feit un iour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit, pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde »; de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote (*a*), est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose, mais c'est la medecine à un mal, duquel on debvoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se

Mauvaise excuse des pères, qui thésaurisent pour se faire respecter de leurs enfants.

Par où un père doit se rendre respectable à ses enfants.

(*a*) *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 3. C.

doibt nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté et doulceur de ses mœurs; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, quelle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir reglé l'ame à leur debvoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force :

Et errat longè, meâ quidem sententiâ,
Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quàm illud quod amicitiâ adiungitur (1).

Violence dans l'éducation des enfants, condamnée par Montaigne.

I'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contraincte; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison et par prudence et addresse, ne se faict iamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. I'ay deu la pareille aux enfants que i'ay eu : ils me

(1) C'est se tromper fort, à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force, que par l'affection. Terent. *Adelph.* act. 1, sc. 1, v. 40.

meurent touts en nourrice ; mais Leonor, une seule fille qui est eschappee à cette infortune, a attaint six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, et pour le chastiement de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'aultres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que ie sçais estre iuste et naturelle. I'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nays à servir, et de condition plus libre : i'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Ie n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres. Voulons nous estre aimez de nos enfants? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny iuste ny excusable, (1) *nullum scelus rationem habet*)? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous fauldroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur ; car cet in-

Vrai moyen de se faire aimer de ses enfants.

---

(1) Car nul crime n'est fondé en raison. Tit. Liv. l. 28, c. 28.

convenient nous iecte à plusieurs grandes difficultez : ie dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire (*a*), la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

L'âge le plus propre au mariage.

Ie me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote (*b*). Platon (*c*) ne veult pas qu'on se marie avant les trente; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes; qui, ieune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps (*d*) »; et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps ». Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois (*e*) estimoient à extreme

---

(*a*) *Gagnée, en travaillant.* E. J.

(*b*) C'est trente-sept, et non trente-cinq. *Politic.* l. 7, c. 16. C.

(*c*) C'est à la fin du 6e liv. *de Rep.* où il dit, *depuis trente jusqu'à trente-cinq*. C.

(*d*) DIOGÈNE LAERCE, dans la *Vie de Thalès*, l. 1, segm. 26. C.

(*e*) Ce que Montaigne attribue ici aux Gaulois, César

reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommendoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

Mà or congiunto a giovinetta sposa,
E lieto omai de' figli, era invilito
Ne gli affetti di padre e di marito (1).

Muleasses, roy de Thunes (*a*), celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avecques les femmes, l'appellant brode (*b*), effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, tarentin, de Crisso, d'Astillus, de Diopompus et d'aultres (*c*), que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des ieux olym-

---

le dit expressément des Germains, *de Bello Gallico*, l. 6. C.

(1) Uni à une jeune épouse, il goûtoit le bonheur d'être père, et ces sentiments si doux avoient amolli son courage. Tasso, *Gerusal. liber.* canto 10, stanza 39.

(*a*) *De Tunis.* E. J.

(*b*) *Lâche, efféminé :* Cotgrave, dans son *Dictionnaire françois et anglois.* Si je ne me trompe, *brode,* pris en ce sens, est un terme purement gascon. C.

(*c*) Platon, *de Legibus*, l. 8. C.

piques, de la palestrine (*a*), et tels exercices; ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier, qu'aprez quarante ans; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt: il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince: il a besoing de ses pieces; et en doibt certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir iustement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche: « Ie ne me veulx pas despouiller, devant que de m'aller coucher ». Mais un pere, atterré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas iusques à la chemise, mais iusques à une robbe de nuict bien chaulde: le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceux à qui, par ordonnance naturelle, cela doibt

Un père, sur l'âge, doit laisser l'usage de ses biens à ses enfants.

(*a*) *La lutte*. C.

appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive: aultrement sans doubte il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force, pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum, ridendus, et ilia ducat (1).

Cette faulte, de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale (*a*), si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluspart

---

(1) Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que, tout à coup efflanqué, hors d'haleine,
Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.
Hor. l. 1, epist. 1, v. 8.

(*a*) C'est-à-dire, *laquelle altération affecte également, à mon avis, le corps et l'âme, si tant est que l'âme n'en a pas plus de la moitié, etc.* C.

des grands hommes du monde. I'ay veu, de mon temps, et cogneu familierement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que ie cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans : ie les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publicques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. I'ay aultrefois esté privé (*a*) en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte, cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Ie luy dis un iour, un peu hardiement, comme i'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale, car il n'avoit que celle là de bien logee et accommodee, et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit

(*a*) *Ami particulier et familier.* E. J.

aultrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairrois, moy qui suis à mesme de iouer ce roolle, la iouïssance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion; ie leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode; et de l'auctorité des affaires en gros, ie m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousiours iugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contrerooller leurs deportements, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduicte à venir. Et, pour cet effect, ie ne vouldrois pas fuyr leur compaignie; ie vouldrois les esclairer de prez, et iouïr, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne vivois parmy eulx (comme ie ne pourrois, sans offenser leur assemblee, par le chagrin de mon aage et l'obligation de mes maladies, et sans

contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que i'aurois lors), ie vouldrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie veis, il y a quelques annees, un doyen de sainct Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que, lorsque i'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume quy luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine, vouloit il permettre qu'aulcun entrast pour le veoir; il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le iour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aulcunement (*a*) les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feit bientost aprez. I'essayerois, par une doulce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroict; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

(*a*) *Jusqu'à un certain point, quelque peu.* E. J.

Ie veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature (*a*) n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : i'ay reformé cett' erreur en ma famille (*b*). C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de cheneviere. Quand ie pourrois me

Le nom de *père* ne devroit pas être interdit aux enfants.

Les enfants qui sont en âge, doivent être admis à vivre familièrement avec leurs pères.

(*a*) *Comme si la nature n'avoit pas assez bien pourvu à l'établissement de notre autorité.* C.

(*b*) Le bon roi Henri IV la réforma aussi dans sa famille : « Car il ne vouloit pas, dit Péréfixe, que ses » enfants l'appelassent *monsieur*, nom qui semble rendre » les enfants étrangers à leur père, et qui marque la ser- » vitude et la sujétion ; mais qu'ils l'appelassent *papa*, » nom de tendresse et d'amour. » (*Histoire de Henri-le-Grand.*) C.

faire craindre, i'aimerois encores mieulx me faire aimer: il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. I'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse avoit esté tresimperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoyqu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complote: du grenier, du cellier, voire et sa bource, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere plus cheres que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance: chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne (*a*), soubdain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance

Exemple d'un vieillard qui, voulant se faire craindre, tomboit dans le mépris.

(*a*) *S'attache à lui*. C.

et reverence qu'il en recevoit; combien il veoyoit clair en ses affaires!

Ille solus nescit omnia (1).

Ie ne sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict; et si en est deschu comme un enfant : partant l'ay ie choisy, parmy plusieurs telles conditions que ie cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou aultrement ». En presence, toutes choses luy cedent : et laisse lon ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste iamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet? il plie son paquet, le voylà party; mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes; pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui desplaise? on la supprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte

(1) Cependant, lui seul ignore tout ce qu'on fait chez lui. Terent. *Adelph.* act. 4, sc. 2, v. 9.

d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'adventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on, à touts coups, que tel luy demande pardon, qui l'iniurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires, que par une image disposee et desseignee (a), et satisfactoire le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. I'ay veu, soubs des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousiours proclive (b) aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures (c) de leur contraster; la premiere excuse leur sert de pleniere iustification. I'en ay veu une qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation! Nul maniement ne leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary; il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement,

---

(a) *Et faite à dessein.* E. J.

(b) *Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris.* C.

(c) *Tous prétextes.* E. J.

et tousiours iniurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion avecques gloire; et, comme en un commun servage, monopolent (*a*) facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu'Autant de valets, autant d'ennemis » : voyez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doulx benefice d'inappercevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nousmesmes, en ce temps où les iuges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m'eschappe à veoir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que ie suis trespipable.

(*a*) *Complotent, cabalent.* E. J.

Et aura lon iamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que i'en veois aux bestes, si pure, avecques quelle religion ie la respecte! Si les aultres me pipent (*a*), au moins ne me pipe ie pas moy mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour me rendre tel (*b*) : ie me sauve de telles trahisons en mon propre giron; non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost et resolution. Quand i'ois reciter l'estat de quelqu'un, ie ne m'amuse pas à luy; ie tourne incontinent les yeulx à moy, veoir comment i'en suis : tout ce qui le touche me regarde; son accident m'advertit, et m'esveille de ce costé là. Touts les iours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus advantageusement. Feu monsieur le mareschal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentil-

Les pères doivent se familiariser avec leurs enfants, lors-

(*a*) *Trompent.* E. J.

(*b*) C'est-à-dire, *capable d'éviter leurs piéges.* C.

homme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre iamais communiqué à luy; et d'avoir perdu, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, la commodité de gouster et bien cognoistre son fils, et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit il, n'a rien veu » de moy qu'une contenance renfrongnee et » pleine de mespris; et a emporté cette creance, » que ie n'ay sceu ny l'aimer ny l'estimer selon » son merite. A qui gardois ie à descouvrir » cette singuliere affection que ie luy portois » dans mon ame? estoit ce pas luy qui en deb- » voit avoir tout le plaisir et toute l'obligation? » Ie me suis contrainct et gehenné pour main- » tenir ce vain masque; et y ay perdu le plaisir » de sa conversation, et sa volonté quant et » quant, qu'il ne me peult avoir portee aultre » que bien froide, n'ayant iamais receu de moy » que rudesse, ny senty qu'une façon tyran- » nique ». Ie treuve que cette plaincte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme ie sçais par une trop certaine experience, il n'est aulcune si doulce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avecques eulx une parfaicte et entiere com-

qu'ils en sont capables.

munication. O mon amy (*a*)! en vaulx ie mieulx d'en avoir le goust? ou si i'en vaulx moins? I'en vaulx, certes, bien mieulx; son regret me console et m'honore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout iamais les obseques? est il iouïssance qui vaille cette privation? Ie m'ouvre aux miens tant que ie puis, et leur signifie tresvolontiers l'estat de ma volonté et de mon iugement envers eulx, comme envers un chascun : ie me haste de me produire et de me presenter; car ie ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cæsar (*b*), cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny ne s'osoient trouver en publicque en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

Dureté des

I'ay veu encores une aultre sorte d'indiscre-

(*a*) Montaigne s'adresse ici à la Boëtie, cet ami qui lui fut si cher, et qu'il a pour ainsi dire entraîné avec lui à l'immortalité, en consacrant son nom et son éloge dans un livre qui durera aussi long-temps que la langue françoise.

Fortunati ambo!
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo. N.

(*b*) L. 6. C.

tion en aulcuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur touts leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decrepitude, iouïssant encore de touts ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuve ie peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole coniecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une aultre; elles s'ai-

Pères qui privent leurs enfants du fruit de leurs biens, même après leur mort.

Gros douaire ruine des familles.

ment le mieux où elles ont plus de tort : l'iniustice les alleiche; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaires, d'autant plus qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles. C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doibt donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles : il fault plustost en charger les enfants que la mere.

Il faut laisser aux veuves de quoi maintenir leur état.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du païs : les loix y ont mieulx pensé que nous; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils

Moyen le plus sage de distribuer nos biens en mourant.

sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, ie tiens qu'il fault une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la iustice commune l'appelloit; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. I'en veois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à poinct pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents, font l'operation. Ce sont gents qui se iouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suytte, et de trop de poids, pour estre ainsi promenee à chasque instant; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardant surtout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines

coniectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles. A l'adventure, eust on faict iniustice de me desplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que touts mes freres, mais que touts les enfants de ma province; soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle, et corriger les destinees au chois qu'elles ont faict de nos heritiers, on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous grands estimateurs de la beauté, d'important preiudice.

Platon veut que la disposition des biens soit réglée par les loix.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon (*a*) avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies! » A quoy le le-

(*a*) Traité *des Lois*, l. 11. C.

gislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est malaysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui foys les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous solicite mal à propos de faire testament iniuste, ie vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, i'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doibt ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas une chose plus que l'aultre, qui, autant que ie puis, prends soing du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez ».

Il est dangereux de laisser aux femmes la liberté de partager à leurs enfants la succession de leurs pères.

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deue sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement

les vieilles de quoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le chois qu'elles feront des enfants, qui est à touts les coups inique et fantastique. Car cet appetit desreglé et ce goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses (*a*), elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules; comme les animaulx qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour

Quel fond on peut faire sur l'affection naturelle des mères pour leurs enfants.

(*a*) *De leurs grossesses.* C.

un fort legier proufit, nous arrachons touts les iours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande solicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours : et i'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent iamais que huict iours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. I'en veis un l'aultre iour à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntee d'un sien

Chèvres qui s'affectionnent pour les enfants qu'elles nourrissent de leur lait.

voisin, il ne peut iamais s'adonner à l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi ayseement que nous, l'affection naturelle. Ie crois qu'en ce que recite Herodote (*a*), de certain destroict de la Lybie, il y a souvent du mescompte; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant force de marcher, treuve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Productions de l'esprit, non moins chères aux hommes que leurs enfants.

Or, à considerer cette simple occasion d'aimer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommendation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur, que nostre, la part que nous y avons est bien legiere; mais de ceulx cy, toute la beauté, toute la grace et

(*a*) L. 4. C.

le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vifvement que les aultres. Platon (*a*) adiouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos.

Or, les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon evesque de Tricca (*b*), aima mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille (*c*), fille qui dure encores bien gentille, mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee (*d*) pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et, entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce crois ie, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui feurent soubs Cæsar en la guerre des Gaules,

Témoin le roman d'Héliodore,

Les écrits de Labienus,

(*a*) Dans son dialogue intitulé, *Phèdre*. C.

(*b*) *Tricca,* ville de la Thessalie supérieure; en grec, Τρικκὴ. C.

(*c*) Que de condamner son roman intitulé, Αἰθιοπικα, *Histoires Éthiopiques*. Nicephor. l. 12, c. 34. C.

(*d*) *Ajustée, parée*. C.

et qui depuis, s'estant iecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeureusement, iusques à ce que Cæsar le desfeit en Espaigne: ce Labienus, de quoy ie parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obteindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy (*a*) que commencea ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maulx corporels aux disciplines et monuments des

---

(*a*) *In hunc primum excogitata est nova pœna: effectum est enim per inimicos, ut omnes ejus libri incenderentur. Res nova et insueta, supplicia de studiis sumi.* M. Annæi Senec. *Controvers.* l. 5, ab initio, p. 350, t. 3, edit. varior. C.

Muses. Or, Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres ; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaysé de montrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme treseloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le debvoit quant et quant condamner à estre bruslé tout vif, car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius (*a*) Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus, estant iugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desia escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremitez de ses membres, et commencea à s'approcher des

Et des livres de Cremutius Cordus.

Passion de Lucain pour ses poésies.

(*a*) Montaigne a laissé dans le texte *Greuntius*, mais c'est une *desfaillance de sa memoire*. Voyez Tacite, *Annal.* l. 4, c. 34. N.

parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale (*a*), qu'il recitoit; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie? Pensons nous qu'Epicurus, qui, en mourant, tormenté, comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nays et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que, s'il eust esté au chois de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'aultre? Ce seroit à l'adventure impieté en sainct Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on luy proposoit d'enterrer ses escripts, de quoy nostre

Si Épicure n'avoit pas préféré ses écrits à des enfants nés de lui.

(*a*) Tacite, *Annal.* l. 15, vers la fin. C.

religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieulx enterrer ses enfants. Et ie ne sçais si ie n'aimerois pas mieulx beaucoup en avoir produict un, parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que ie donne, ie le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que ie luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sçavoir assez de choses que ie ne sçais plus, et tenir de moy ce que ie n'ay point retenu, et qu'il fauldroit que, tout ainsi qu'un estrangier, i'empruntasse de luy, si besoing m'en venoit; si ie suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Æneïde, que du plus beau garson de Rome; et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'aultre : et selon Aristote (*a*), de touts ouvriers, le poëte est nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles (*b*) qui

De l'affection que Montaigne avoit pour son Livre ;

Épaminondas pour les deux fameuses victoires qu'il avoit gagnées ;

(*a*) *Ethic. Nicom.* l. 9, c. 7. C.

(*b*) C'est ainsi que le mot est rapporté par Diodore de Sicile, l. 15, c. 87; car, selon Cornélius Népos, dans la

feroient un iour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti d'eschanger celles là aux plus gorgiases (*a*) de toute la Grece : ou qu'Alexandre et Cæsar ayent iamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire ie fais grand doubte que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aimast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté : tesmoing ce que l'on recite de Pigmalion, qui, ayant basty une statue de femme, de beauté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il

Et Phidias, pour ses plus belles statues.

Vie d'Épaminondas, c. 10, ce grand capitaine ne parle que d'une fille, savoir, la bataille de *Leuctres*. C.

(*a*) Aux plus belles, aux plus aimables. *Gorgias* signifie mignon, propre, selon Nicot; *gorgiase*, ou *gorgiasse*, agréable, belle, selon Borel. C.

fallut qu'en faveur de sa rage, les dieux la luy vivifiassent :

> Tentatum mollescit ebur, positoque rigore,
> Subsidit digitis (1).

CHAPITRE IX.

Des armes des Parthes.

Mauvaise coutume de ne s'armer que sur le point d'une extrême nécessité.

C'est une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le poinct d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloingné : d'où il survient plusieurs desordres ; car, chascun criant et courant à ses armes sur le poinct de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade (*a*), leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublees

(1) Il touche l'ivoire, et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts. Ovid. *Mét.* l. 10, f. 8, v 41.

(*a*) *Salade*, espèce de casque sans crête, semblable à un pot ou à une *salière*. E. J.

et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloingner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live, parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant* (1). Plusieurs nations vont encores, et alloient anciennement, à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

Tegmina queis capitum raptus de subere cortex (2).

Armes des François plus incommodes par leur poids que propres pour la défense.

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui feut iamais, s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de gueres leur marché : s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un harnois, il n'en est gueres moindre nombre que l'empeschement des armes a faict perdre, engagez soubs leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou aultrement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espesseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix, entravez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de

---

(1) Incapables de supporter la fatigue, ils avoient peine à porter leurs armes sur leurs épaules. Tit. Liv. l. 10, c. 28.

(2) Ils se faisoient des casques avec la molle écorce du liége. *Enéid.* l. 7, v. 742.

nos armes; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, que elles ont à nous. Tacitus (*a*) peinct plaisamment des gents de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus (*b*), veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et malayseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les desfaire ayseement, et par eulx commencea sa charge, et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, ie crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traisner à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants. Cette humeur est bien esloingnee de celle du ieune Scipion (*c*), lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes soubs l'eau, à l'endroict du fossé par où ceulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy : disant que ceulx qui assailloient debvoient penser à entreprendre, non pas à craindre : et craignoit,

Médois pesamment et malaisément armés.

(*a*) *Annal.* l. 3. C.

(*b*) Plutarque, *Vie de Lucullus*, c. 13. C.

(*c*) Valère-Maxime, l. 3, *in Romanis*, §. 2. C.

avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un ieune homme qui lui faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vrayement beau, mon fils! mais un soldat romain doibt avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche ». Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

L'usbergo in dosso haveano, e l'elmo in testa,
Duo di questi guerrier, dei quali io canto;
Nè notte o dì, dappoi ch' entraro in questa
Stanza, gl' haveano mai messi da canto;
Che facile a portar come la vesta
Era lor, perchè in uso l' havean tanto (1):

Armes des piétons romains.

l'empereur Caracalla (*a*) alloit par païs à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armee: les pietons romains portoient non seulement le morion (*b*), l'espee et l'escu (car, quant aux armes, dict Cicero (*c*), ils estoient si accous-

---

(1) Deux des guerriers que je chante ici avoient la cuirasse sur le dos et le casque en tête. Depuis qu'ils étoient dans ce château, ils n'avoient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portoient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étoient accoutumés. Ariosto, cant. 12, stanz. 30.

(*a*) *Voyez* Xiphilin, *Vie de Caracalla*. C.

(*b*) Le *morion* est une sorte de casque semblable à celui appelé *salade*; mais l'un est à l'usage des soldats de pied, l'autre des chevau-légers. *Voyez* ma note sur *salade*, p. 353. E. J.

(*c*) *Tusc. quæst.* l. 2, c. 16. C.

tumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres, (1) *arma enim, membra militis esse discunt*); mais quant et quant encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze iours, et certaine quantité de paulx (*a*) pour faire leurs remparts, iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius (*b*), ainsi chargez, marchants en bataille, estoient duicts à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le ieune Scipion (*c*), reformant son armee en Espaigne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubs un aultre toict que celuy du ciel, quel-

---

(1) Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 16. — De là, en latin, l'analogie d'*arma*, armée, avec *armus*, épaule, et *armilla*, bracelet. E. J.

(*a*) *Pieux*, ou *palissades*. E. J.

(*b*) Plutarque, *Vie de Marius*, c. 4. C.

(*c*) Plutarque, *Dits Notables des Rois*, article de *Scipion le jeune*. C.

que temps qu'il feist. Nous ne menerions gueres loing nos gents, à ce prix là!

Les Parthes, en guerre, tout couverts de fer.

Au demourant, Marcellinus (a), homme nourry aux guerres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient, dict il, des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps; et si estoient si fortes, que nos dards reiaillissoient venants à les heurter »: (ce sont les escailles de quoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir). Et dict en un aultre lieu (b): « Ils avoient leurs chevaulx forts et roides, couverts de gros cuir; et eulx estoient armez, de cap à pied (c), de grosses lames de fer, rengees de tel artifice, qu'à l'endroict des ioinctures des membres, elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representants au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds, qui respondoient à leurs yeulx, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroict des naseaux,

---

(a) Ammien Marcellin, l. 24, c. 7. C.

(b) L. 25, c. 1. C.

(c) *De la tête aux pieds*. E. J.

par où ils prenoient assez malayseement haleine ».

> Flexilis inductis animatur lamina membris,
> Horribilis visu ; credas simulacra moveri
> Ferrea, cognatoque viros spirare metallo :
> Par vestitus equis, ferratâ fronte minantur,
> Ferratosque movent, securi vulneris, armos (1).

Voylà une description qui retire bien fort à l'equipage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes (*a*). Plutarque dict que Demetrius feit faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids de six vingts livres (*b*), là où les communs harnois n'en poisoient que soixante.

---

(1) Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu'elle enferme ; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer : on diroit que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure ; le fer couvre leur front superbe ; et leurs flancs, sous un pareil rempart, bravent les traits impuissants. Claudian. *in Ruff.* l. 2, v. 358.

(*a*) *Avec ses bardes ;* c'est-à-dire, *bardé et couvert de fer*. E. J.

(*b*) Plutarque, *Vie de Démétrius*, c. 6. C.

CHAPITRE X.

Des livres.

Ie ne fois point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du mestier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine respondrois ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge ; il n'est rien de quoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un iour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si ie suis homme de quelque leçon, ie suis homme de nulle retention : ainsi ie ne pleuvis (*a*) aulcune certitude,

---

(*a*) C'est-à-dire, *je ne garantis.* — *Pleuvir,* promettre : *Serviteur qu'on a* pleuvi *franc et quitte de tout larrecin, et autres crimes,* Nicot. — *Plevir,* c'est, dit Borel, *cautionner, promettre.* C.

si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel poinct monte, pour cette heure, la cognoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende (*a*) aux matieres, mais à la façon que i'y donne : qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient touiours de moy; car ie fois dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suitte, ce que ie ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Ie ne compte pas mes emprunts, ie les poise; et si ie les eusse voulu faire valoir par nombre, ie m'en feusse chargé deux fois autant: ils sont touts, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si i'en transplante quelqu'un en mon solage (*b*), et confonds aux miens; à escient, i'en cache l'aucteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts, d'hommes encores vivants, et en vulgaire (*c*), qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils

Pourquoi Montaigne cachoit le nom des auteurs de qui il empruntoit des pensées.

(*a*) *Qu'on ne s'arrête pas, etc.*, comme on a mis dans quelques éditions. C.

(*b*) *Sol, terrein, terroir.* E. J.

(*c*) *En langage vulgaire.* E. J.

donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez; et qu'ils s'eschauldent à iniurier Seneque en moy. Il fault musser (*a*) ma foiblesse soubs ces grands credits. I'aimeray quelqu'un qui me sçache deplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court touts les coups à les trier par recognoissance de nation (*b*), ie sçais tresbien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop riches que i'y treuve semees; et que touts les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis ie tenu de respondre; si ie m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeulx; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans iugement; et le iugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de iugement que ie treuve. Ie n'ay point d'aultre ser-

(*a*) *Cacher*. C.

(*b*) *Par une connoissance expresse des lieux où ils ont pris naissance*. C.

geant de bande, à renger mes pieces, que la fortune : à mesme (*a*) que mes resveries se presentent, ie les entasse ; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Ie veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est ; ie me laisse aller comme ie me treuve ; aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer et d'en parler casuellement et temerairement. Ie souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses ; mais ie ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doulcement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy ie me vueille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Ce qu'il cherchoit dans les livres.

Ie ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre ;

Has meus ad metas sudet oportet equus (1).

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles ; ie les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si ie m'y

---

(*a*) *A mesure que, etc.* E. J.

(1) C'est vers ce but que je dois précipiter ma course. Propert. l. 4, eleg. 1, v. 70.

plantois, ie m'y perdrois, et le temps; car i'ay un esprit primsaultier (*a*); ce que ie ne veois de la premiere charge, ie le veois moins en m'y obstinant. Ie ne foys rien sans gayeté; et la continuation et contention trop ferme esblouït mon iugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe; il fault que ie la retire, et que ie l'y remette à secousses: tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses, et reïterees. Si ce livre me fasche, i'en prends un aultre; et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Ie ne me prends gueres aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides: ny aux grecs (*b*), parce que mon iugement ne sçait pas faire ses

Montaigne préféroit les écrits des anciens à ceux des modernes.

(*a*) *De prime saut, qui fait ses plus grands efforts du premier coup.* C.

(*b*) Dans l'édition *in*-4°. de 1588, Montaigne disoit ici, *parce que mon iugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence;* ce qui peut servir de commentaire à ces paroles, *parce que mon iugement ne sçait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence.* Montaigne veut nous apprendre par là qu'il n'avoit qu'une médiocre intelligence de la langue grecque. C. — Il déclare positivement (l. 2, c. 4) qu'il *n'entendoit rien au grec*, et (l. 1, c. 25) qu'il *n'avoit quasi du tout point d'intelligence du grec;* ce qui ne l'empêche pas d'en citer assez souvent des passages. E. J.

besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence. Entre les livres simplement plaisants, ie treuve, des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Iehan second, s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Ie dirai encores cecy, ou hardiment ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi aultrefois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Ie dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que ie ne tiens aulcunement estre de ma iurisdiction : ce que i'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand ie me treuve desgouste de l'Axioche (*a*) de Platon, comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur, mon iugement ne s'en croit pas : il n'est pas si sot de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux iugements anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir ; il s'en prend à soy, et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant

Ce qu'il pensoit d'Ovide sur la fin de ses jours.

(*a*) Titre d'un dialogue attribué à Platon. E. J.

penetrer iusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist, et advoue volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences que sa conception luy presente; mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme i'en foys. Mais, pour suivre ma route, il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng; et signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroits de l'Aeneïde, ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne (*a*), s'il en eust eu loisir; et le cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble le plus parfaict. I'aime aussi Lucain, et le practique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et iu-

Poëtes latins qu'il mettoit au premier rang.

(*a*) *Peigne*. E. J.

gements. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si souvent, que ie n'y treuve quelque beauté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aulcuns luy comparoient Lucrece : ie suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale; mais i'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand ie me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui lui comparent à cette heure Arioste? et qu'en diroit Arioste luy mesme?

Lucrèce ne peut être comparé à Virgile, et encore moins l'Arioste.

O seclum insipiens et infacetum! (1)

I'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng; et la sentence que le premier iuge des poëtes ro-

Mauvais goût de ceux qui égaloient Plaute à Térence.

(1) O siècle sans jugement et sans goût! Catull. ep. 41, v. 8.

Poëtes comiques du temps de Montaigne, manquoient d'invention.

mains (*a*) donne de son compaignon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subiect; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout; il est par tout si plaisant,

Liquidus, puroque simillimus amni (1),

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme

---

(*a*) Horace, qui dit dans son *Art poétique,* v. 270, etc. :

At nostri proavi Plautinos et numeros, et
Laudavere sales, nimiùm patienter, utrumque,
Ne dicam stultè, mirati.

C'est-à-dire : « Nos pères ont été bien bons, pour ne pas » dire sots, d'avoir admiré la versification de Plaute, et » ses fades plaisanteries ». C.

(1) Son style coule avec la pureté des eaux d'un beau fleuve. Hor. epist. 2, l. 2, v. 120.

consideration me tire plus avant : ie veois que les bons et anciens poëtes ont évité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes (*a*), mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de touts les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que touts les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost, comme Martial de soy, *minùs illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat* (1). Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir, ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent; ceulx cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de

---

(*a*) C'est-à-dire, semblables à celles qu'on trouve dans les ouvrages de *Pétrarque*, fameux poète italien. C.

(1) Il n'avoit pas de grands efforts à faire; son sujet lui tenoit lieu d'esprit. Martial. *in Præfatione*, l. 8.

nostre noblesse, cherchent à se recommender par des sauts perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques (*a*); et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et representer un port naïf et leur grace ordinaire : et comme i'ay veu aussi les badins excellents, vestus (*b*) en leur à touts les iours et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art; les apprentifs qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire.

Comparaison entre l'Énéide et l'Orlando furioso de l'Arioste.

Cette mienne conception se recognoist mieulx, qu'en tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux (*c*): celuy là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousiours sa poincte; cettuy cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille;

(*a*) *De bateleurs*. E. J.

(*b*) *A leur ordinaire*, édit. *in*-4°. de 1588. C.

(*c*) L'*Orlando furioso* de l'Arioste. E. J.

Excursusque breves tentat (1).

Voylà doncques, quant à cette sorte de subiects, les aucteurs qui me plaisent le plus.

Livres plus solides où Montaigne apprenoit à régler ses opinions.

Quant à mon aultre leçon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où i'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont touts deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictee à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy ie suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suitte et dependance des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes; comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle; touts deux precepteurs de deux empereurs romains; touts deux venus de païs estrangier; touts deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant; Se-

Comparaison entre Plutarque et Sénèque.

(1) Il tente de petites courses. Virg. *Géorg.* l. 4, v. 194.

neque plus ondoyant et divers : Cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits ; L'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la societé civile ; L'aultre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes : Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar; Plutarque est libre par tout : Seneque est plein de poinctes et saillies ; Plutarque, de choses : Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; Cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'aultre nous poulse.

Quel jugement Montaigne faisoit des ouvrages philosophiques de Cicéron ;

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie, specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car, puisqu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse ; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de

mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si i'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps ie n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct : i'entends assez que c'est que Mort et Volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Ie cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Ie veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gaigner à tort ou à droict, aux enfants et au vulgaire à qui il faut tout dire, et veoir ce qui portera. Ie ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante

fois, « Or oyez! » à la mode de nos heraults : les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sursùm corda :* ce sont autant de paroles perdues pour moy; i'y viens tout preparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse; ie mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes (*a*) de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire? mon ignorance m'excusera mieulx sur ce que ie ne veois rien en la beauté de son langage. Ie demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers (*b*), et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age;* ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel, et qui a son corps à part. Ie veois aussi volontiers les epistres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction

Et des dialogues de Platon.

Éloge des Épîtres à Atticus.

(*a*) *Les formes des dialogues, les discussions en dialogues*. E. J.

(*b*) Plutarque et Sénèque. C.

de l'histoire et affaires de son temps; mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privees : car i'ay une singuliere curiosité, comme i'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïfs iugements de mes aucteurs. Il fault bien iuger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent au theatre du monde. I'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, i'aime bien autant veoir Brutus chez Plutarque, que chez luy mesme : ie choisirois plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une battaille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, ie suis du iugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs (*a*), tel qu'il estoit; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçais comment

Caractère de Cicéron.

Sa poésie.

(*a*) *Gausseurs, railleurs, moqueurs.* E. J.

l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers ; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : ie crois que iamais homme ne l'egualera. Le ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un iour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur (*a*), pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, « C'est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne ». Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le feit tresbien fouetter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste ! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence

Son éloquence.

L'éloquence de Cicéron a trouvé des censeurs.

(*a*) Sénèque, *in fine Suasoriarum*. C.

incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes; comme ce grand Brutus, son amy, disoit (*a*) que c'estoit une eloquence cassee et esrenee (*b*), *fractam et elumbem.* Les orateurs, voisins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots, *esse videatur* (*c*), qu'il y employe si souvent. Pour moy, i'aime mieulx une cadence qui tumbe plus court, coupee en ïambes (*d*). Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement : i'en ay remarqué ce lieu à mes aureilles : *Ego verò me minùs diù senem esse mallem, quàm esse senem antequàm essem* (1).

Les historiens sont ma droicte balle (*e*); car Pourquoi

(*a*) *Voyez* le dialogue, *de Oratoribus*, c. 18. C.

(*b*) *Ereintée*, à laquelle on a rompu les *reins* et les *lombes*. E. J. — *Voyez* le dialogue, *de Caussis corruptæ eloquentiæ*, c. 18. C.

(*c*) *Voyez* le dialogue, *de Oratoribus*, c. 23. C.

(*d*) Pieds de vers composés d'une brève et d'une longue, comme *senem*. E. J.

(1) Pour moi, j'aimerois mieux être vieux moins longtemps, que d'être vieux avant la vieillesse. Cic. *de Senectute*, c. 10.

(*e*) Montaigne appelle ici l'étude de l'histoire, *sa droite balle*, pour nous apprendre que c'est le plus doux et le plus aisé de ses amusements, par allusion à ce qui arrive à un joueur de paume, qui, lorsque *la balle* lui vient

Montaigne se plaisoit surtout à l'histoire.

ils sont plaisants et aysez: et quant et quant l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres: voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Ie suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de *Laertius* (a), ou qu'il ne soit plus estendu ou plus entendu: car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'aucteurs et vieils et nouveaux, et baragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais Cæsar sin-

Éloge des

---

du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine, réduit, lorsqu'elle lui vient du côté opposé, à la chasser d'un coup de revers, qui, pour l'ordinaire, est un coup moins sûr et plus malaisé. — Il y avoit dans les premières éditions : *Les historiens sont le vray gibier de mon estude*. C.

(a) De *Diogène Laërce*. C.

gulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus touts les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages ; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur ; tantost la pureté et inimitable polissure de son language, qui a surpassé non seulement touts les historiens, comme dict Cicero, mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses iugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy ; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met. I'aime les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le iugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre aultres, pour exemple, le

Commentaires de César.

Historiens simples ; par où estimables.

Froissard

mis dans ce rang : son éloge.

bon Froissard, qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aulcunement de la recognoistre et corriger en l'endroict où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe : chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ayants la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vraysemblable ; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur ; mais, certes, cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout ; ils veulent nous mascher les morceaux : ils se donnent loy de iuger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie ; car, depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privee, qui nous instruiroit mieulx : obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas ; et peutestre en-

En quoi consiste le prix des excellents historiens.

Quels sont les historiens méprisables.

cores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils iugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy iuger aprez eulx ; et qu'ils n'alterent ny dispensent (*a*), par leurs raccourcisments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions. Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler ; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie ; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines ; car plusieurs tesmoings oculaires, ayants escript de mesme subiect (comme il advenoit en

Quelles sont les seules bonnes histoires.

(*a*) *Ni ne départissent.* E. J.

ce temps là que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubteux. Que peult on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesme de Cæsar (*a*) quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu iecter les yeulx en touts les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence. On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui y a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode d'une information iudiciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les obiects sur la preuve des ponctilles (*b*) de chasque accident. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté

Méprises qu'on a trouvées dans les Commentaires de César.

(*a*) *Voyez* Sénèque, *Vie de César*, §. 56. C.

(*b*) *Des plus petites, des plus pointilleuses circonstances.* E. J.

suffisamment traicté par Bodin, et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que i'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, i'ay prins en coustume, depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chasque livre (ie dis de ceulx desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel i'ay achevé de le lire, et le iugement que i'en ay retiré en gros; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que i'avois conceu de l'aucteur en le lisant. Ie veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Jugement que Montaigne faisoit de Guicciardin.

Voyci ce que ie meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, ie leur parle en la mienne). « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses; de quoy font foy les libres iugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté advancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme.

Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subiect si plein et ample, et à peu prez infini, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. I'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il iuge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte iamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il iuge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption ne peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust; et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy (*a*) ».

(*a*) Montaigne ajoutoit à la marge : *Trescommune et tresdangereuse corruption du iugement humain :* mais il a jugé à propos de barrer cette addition. *Voyez* la p. 176 recto de l'exemplaire qu'il a corrigé. N.

En mon Philippe de Comines, il y a cecy: « Vous y trouverez le language doulx et agréable, d'une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'aucteur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et exhortements accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aulcune exquise suffisance; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires ».

De Philippe de Comines.

Sur les memoires de monsieur du Bellay (*a*): « C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire: mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux sei-

Des Mémoires de du Bellay.

(*a*) Ces Mémoires, publiés par messire *Martin du Bellay*, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de *Martin du Bellay*, et les autres de son frère *Guillaume de Langey*, et ont été tirés de sa cinquième Ogdoade, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés: *Memoires de messire Martin du Bellay, contenant le Discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France, depuis l'an* 1513 *jusqu'au trepas de François Ier, arrivé en* 1547. De tout cela, il est aisé de juger pourquoi Montaigne parle de *deux seigneurs du Bellay*, après avoir dit, *les Memoires de monsieur du Bellay*. J'ai fait cette remarque pour sauver à d'autres l'embarras où je me suis d'abord trouvé moi-même, à cette occasion. C.

gneurs (*a*) icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluit ez anciens de leur sorte, comme au sire de Iouinville, domestique de Sainct Louys, Eginard, chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Ie ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais, de contourner le iugement des evenements, souvent contre raison, à nostre advantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez ; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes ; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré (*b*) des effects publicques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'addresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire ici de proufit, c'est par la deduction particuliere des battailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se

---

(*a*) *Guillaume* et *Martin du Bellay*. C.

(*b*) *Produit*. E. J.

sont trouvez; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps; et les practiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires».

CHAPITRE XI.

De la Cruauté.

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses : mais la vertu sonne ie ne sçais quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doulcement et paisiblement conduire à la suitte de la raison. Celuy qui, d'une doulceur et facilité naturelle, mepriseroit les offenses receues, feroit chose tresbelle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et, aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy là feroit bien; et cettuy cy, vertueuse-

La *vertu* est supérieure à ce qu'on appelle *bonté naturelle.*

La vertu

ne peut être pratiquée sans quelque difficulté.

ment : l'une de ses actions se pourroit dire bonté ; l'aultre, vertu ; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie (*a*). C'est à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal, et iuste, mais nous ne le nommons pas *vertueux ;* ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Quelques philosophes, non seulement stoïciens, mais encores epicuriens, ont estimé que la vertu debvoit courre au devant des travaulx et difficultez (et cette enchere de ceulx cy par dessus ceulx là, ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre (*b*) d'Arcesilaus (*c*) à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'epicurienne, mais iamais au rebours ; « Ie crois bien : des coqs il se faict des chappons assez ; mais des chappons il ne s'en faict iamais des coqs » : car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcunement à la stoïcque ; et un stoïcien, recognoissant (*d*) meilleure foy que ces disputateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner

(*a*) *Sans partie opposante, sans opposition.* E. J.

(*b*) *Jeu de mots.* E. J.

(*c*) Diog. Laerce, *Vie d'Arcésilaüs,* l. 4, segm. 43. C.

(*d*) *Montrant.* E. J.

beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : *et ii qui* Φιλήδονοι *vocantur*, *sunt* Φιλόκαλοι *et* Φιλοδίκαιοι, *omnesque virtutes et colunt et* (1) *retinent*) : des philosophes stoïciens, et epicuriens, dis ie, il y en a plusieurs qui ont iugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglee et bien disposee à la vertu ; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de touts les efforts de fortune ; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine : *multùm sibi adiicit virtus lacessita* (2). C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit en-

---

(1) Car ceux qu'on appelle *amoureux de la volupté*, étant en effet *amoureux de l'honnêteté et de la justice*, aiment et pratiquent toute sorte de vertus. Cic. epist. 19, l. 15, *ad familiares*.

(2) La vertu se perfectionne par les combats. Senec. epist. 13.

cores d'une tierce secte (*a*), refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voye treslegitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se mainteint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, ayant, seul de tous les senateurs romains, entreprins, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste en faveur de la commune (*b*), et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose (*c*) trop facile et trop lasche que de mal faire; et Que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose vulgaire : mais De faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu ». Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie voulois verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaigne; et que

---

(*a*) De la secte pythagoricienne. *Voyez* Cicero, *de Offic.* l. 1, c. 44. C.

(*b*) *Du peuple*, ou *des plébéiens*. E. J.

(*c*) Plutarque, *Vie de Marius*, c. 10. C.

cette aysee, doulce et penchante voye, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux ; elle veult avoir, ou des difficultez estrangieres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Dans les âmes nobles, comme celles de Socrate et de Caton, la vertu devient aisée, parce qu'elle y devient habituelle.

Ie suis venu iusques icy bien à mon ayse : mais, au bout de ce discours, il me tumbe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommendation : car ie ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence; au train de sa vertu, ie n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte ; ie cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre; à une vertu si eslevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triumphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier (*a*). Si la vertu ne peult luire que par le

(*a*) *Ni trouble*. E. J.

combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur? que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne qui faict estat de nourrir mollement en son giron, et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbransler de son assiette; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté: que deviendra la vertu qui sera montee à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esiouïr, et de se faire chatouiller aux poinctes d'une forte cholique; comme est celle que les epicuriens ont establie, et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines? comme ont bien d'aultres, que ie treuve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline; tesmoing le ieune Caton: quand ie le veois mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy; ie ne puis croire qu'il se mainteint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte stoïcque luy ordonnoient,

rassise, sans esmotion et impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là: ie crois sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agrea plus qu'en aultre de celles de sa vie: *Sic abiit è vitâ, ut causam moriendi nactum se esse gauderet* (1). Ie le crois si avant, que i'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy feust ostee; et, si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publicques plus que les siennes ne me tenoit en bride, ie tumberois ayseement en cette opinion, Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand (*a*) à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action ie ne sçais quelle esiouïssance de son ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et haulteur de son entreprinse:

Deliberatâ morte ferocior (2):

---

(1) Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 30.

(*a*) César, qui, malgré ses grandes qualités que Montaigne a mises dans un si beau jour, au chapitre précédent, est ici traité comme il le mérite, pour avoir commis le plus atroce des crimes. C.

(2) Plus fière, parce qu'elle avoit résolu de mourir. Hor. od. 37, l. 1, v. 29. — Ce que Horace a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'âme de Caton. C.

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les iugements populaires et effeminez d'aulcuns hommes ont iugé, car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide; mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il voyoit bien plus claire et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir de iuger (*a*) qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompaignoient, de prouveoir (*b*) aultrement à leur faict. *Catoni, quùm incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetuâ constantiâ roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potiùs, quàm tyranni vultus aspiciendus, erat* (1). Toute mort doibt estre de mesme sa vie: nous ne devenons pas aultres pour mourir. I'interprete tousiours

(*a*) C'est ce qu'a dit Cicéron, dans ses *Offices*, l. 1, c. 31. C.

(*b*) *De pourvoir*. E. J.

(1) Caton, que la nature avoit doué d'une incroyable inflexibilité, et qui, inébranlable dans la route qu'il s'étoit tracée, avoit fortifié par l'habitude la fermeté de son caractère, devoit mourir plutôt que de soutenir l'aspect du tyran. Cic. *de Officiis*, l. 1, c. 31.

la mort par la vie : et, si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibve rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation? ou qui ne recognoist en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne sçais quel contentement nouveau, et une alaigresse eniouee en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille doulceur et ioye en son ame pour estre desenforgee (*a*) des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, ie ne sçais comment, plus belle. Aristippus (*b*),

La gaîté qui accompagne la mort de Socrate, met cette mort au-dessus de celle de Caton.

(*a*) *Dégagée*. — *Desenforgé* se trouve dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave. C.

(*b*) DIOG. LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 76. C.

à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoyent une telle ! » dict il. On veoid aux ames de ces deux (a) personnages et de leurs imitateurs (car, de semblables, ie foys grand doubte qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse ; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire ; ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses, qui naissent en nous, ne treuvent plus par où faire entrée en eulx ; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbransler.

Différents degrés de vertu.

Or qu'il ne soit plus beau d'empescher, par une haulte et divine resolution, la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vifve force leur progrez, et, s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre ; et que ce second effect ne soit encores plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoustée par

(a) Socrate et Caton. C.

soy mesme de la desbauche et du vice, ie ne pense point qu'il y ayt doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que ie ne sçais pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aulcunement noms de mespris. Ie veois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la fault appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien iuger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux; comme i'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangiers et accidents, qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit souvent à la guerre prouveoir à leur seureté, voire

Le défaut de bravoure dans les Italiens, sur quoi fondé.

avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil, et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais Que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient pas le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se iettent bien souvent aux hazards, d'aultre inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschauldez :

> Haud ignarus. . . . quantùm nova gloria in armis,
> Et prædulce decus primo certamine, possit (1).

Voilà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

En quoi consistoit la vertu de Montaigne.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeler prudence en moy ce qui estoit fortune; et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de iugement et opinion; et m'attribuer un

---

(1) On sait ce que peut, sur un jeune guerrier, la soif de la gloire et le doux espoir d'un premier triomphe. *Énéid.* l. 11, v. 154.

tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Ie ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si ie feusse nay d'une complexion plus desreglee, ie crains qu'il feust allé piteusement de mon faict; car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçais point nourrir des querelles et du desbat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand mercy de quoy ie me treuve exempt de plusieurs vices;

Si vitiis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta; velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos (1) :

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et d'un tresbon pere : ie ne sçais s'il a escoulé en moi partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques,

---

(1) Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seroient sur un beau visage. Hor. sat. 6, l. 1, v. 65.

et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay,

> Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
> Formidolosus, pars violentior
> Natalis horæ, seu tyrannus
> Hesperiæ Capricornus undæ (1):

mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes (*a*) à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal », semble s'arrester à cett' image. Ie les ay, dis ie, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'aulcunes occasions me l'ayent sceu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aulcunes choses de la route commune, me licencieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me faict haïr. Ie diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs, qu'en mon opinion;

Montaigne, moins réglé dans ses opinions que dans ses mœurs.

---

(1) Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. Hor. od 17, l. 2, v. 17.

(*a*) Diog. Laerce, *Vie d'Antisthène*, l. 6, segm. 17. C.

et ma concupiscence moins desbauchee, que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant presenté trois belles garses, pour qu'il en feist le chois, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes ; mais, les ayant conduictes à son logis (*a*), il les renvoya sans en taster. Son valet, se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna (*b*) qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta (*c*) en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy (*d*), qu'il ne vit que de pain bis et d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sumptueux repas. Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple ? Les des-

---

(*a*) Diog. Laerce, *Vie d'Antisthène*, l. 2, segm. 67. C.

(*b*) Diog. Laerce, *Vie d'Antisthène*, l. 2, segm. 17 ; et Horace, l. 2, sat. 3, v. 100. C.

(*c*) *Se comporta*. E. J.

(*d*) Diog. Laerce, l. 10, segm. 11. C.

bordements ausquels ie me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires; ie les ay bien condemnez chez moy, selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy que en un aultre: mais c'est tout; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchaisnent pour la pluspart les uns aux aultres, qui (*a*) ne s'en prend garde; les miens, ie les ay retrenchez, et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu;

Nec ultra
Errorem foveo (1).

Pour être adonné à un vice, on n'est pas sujet à tous les vices.

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « Le sage œuvrer (*b*), quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoyqu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'ac-

---

(*a*) *A qui ne s'en prend garde*. E. J.

(1) Hors de là, je ne suis pas vicieux. Juvenal. sat. 8, v. 164.

(*b*) Toutes les éditions portent, *le sage œuvrer;* cependant, il est certain que cette leçon est vicieuse, et qu'il faut lire, *le sage œuvre, etc.* C'est ainsi que Montaigne dit plus bas, *quand l'ignorant et vicieux fault, il fault par touts les vices ensemble*. E. J.

tion »; et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du corps humain, car l'action de la cholere ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoyque la cholere predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand l'ignorant et vicieux fault, il fault par touts les vices ensemble, ie ne les en crois pas ainsi simplement, ou ie ne les entends pas; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Ie suys quelques vices; mais i'en fuys d'aultres autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble; et tient Aristote, qu'un homme prudent et iuste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit (*a*), à la verité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigee par discipline : et les familiers du philosophe Stilpo (*b*) disoient qu'estant nay subiect au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tresabstinent de l'un et de l'aultre. Ce que i'ay de bien, ie l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance; ie ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou aultre

Ce qui constituoit la bonté de Montaigne.

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 37. C.

(*b*) Cic. *de Fato*, c. 5.

apprentissage : l'innocence qui est en moy est une innocence niaise ; peu de vigueur, et point d'art. Ie hais, entre aultres vices, cruellement la cruauté ; et par nature et par iugement, comme l'extreme de touts les vices ; mais c'est iusques à telle mollesse, que ie ne veois pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre soubs les dents de mes chiens, quoyque ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable, « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez » ; et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Cùm iam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva (1) :

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus et ravi en la volupté. Ie sçais qu'il en peult aller aultrement ; et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements : mais il la fault tendre

Il pouvoit résister aux plus fortes impressions de la volupté.

---

(1) Dans les approches du plaisir, au moment où l'on va féconder le champ de Vénus. Lucret. l. 4, v. 1099.

et roidir d'aguet (*a*). Ie sçais qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Ie ne prends pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avecques une maistresse de long temps desiree, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchements. Ie crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison estonnee perd ce loisir de se preparer à l'encontre, lorsqu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en lieu où, à l'adventure, nous

---

(*a*) C'est-à-dire, *de guet à pensé, appensé*, ou *pourpensé, de propos délibéré*, ex præparato, deditâ operâ. Nicot. — De *guetter*, on a fait le composé *aguetter*, d'où *aguet* et *d'aguet*. Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*. — Au lieu *d'aguet*, nous disons aujourd'hui *de guet-à-pens;* et cela par corruption, pour *de guet appensé*, dont on se servoit autrefois pour dire, *de propos délibéré*. — *Appenser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes chroniques de France, pour *délibérer*. Ménage, *ibid.* C.

l'esperions le moins ; cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe, si bien qu'il seroit malaysé, à ceulx qui aiment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la pensee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon,

Quis non malarum quas amor curas habet
Hæc inter obliviscitur? (1)

Il avoit le naturel fort tendre.

Pour revenir à mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, ie sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais, comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envierois plustost; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cæsar : « Il estoit, dict il, doulx en ses vengeances : ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins

(1) Peut-on, au milieu de ces amusements, ne pas oublier les soucis du cruel amour? Hor. epod. 2, v. 37.

prisonnier et mis à rançon; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condemna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple ». Sans dire qui est cet aucteur latin (*a*), qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage. Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté : et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperees par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva rien qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit, de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le

Les exécutions de justice devroient être simples, et sans aucune marque de rigueur.

(*a*) Sueton. *in Cæsar.* C.

ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condemné qu'à avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la doulceur inesperee de leur condemnation; qu'il avoit prins party (*a*) d'appeler la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulsist tormenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changee. Ie conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivants; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, *qui corpus occidunt, et postea non habent quod faciant* (1) : et les

---

(*a*) *Leur dit qu'il avoit pris parti.* E. J.

(1) Ils tuent le corps, mais ils ne peuvent rien faire après. S. Luc. c. 12, v. 4.

poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peincture, et au dessus de la mort :

Heu! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœdè divexarier! (1)

Ie me rencontrai un iour à Rome, sur le poinct qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla, sans aulcune esmotion de l'assistance; mais, quand on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintifve et d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aulcunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despouillez (*a*), et leurs vestements fouettez pour eulx; et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur hault chapeau (*b*) seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien

---

(1) Dieux! quelle horreur de voir dégoutter de sang les membres demi-brûlés de ce malheureux prince; de voir, sur l'arène, ses os dépouillés de chair; de les voir traîner, déchirer! Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 44.

(*a*) Plutarque, *Dits Notables des Rois*. C.

(*b*) *Leur tiare*, ou *turban*, qui est encore le bonnet persan. E. J.

satisfaire à la iustice divine, luy sacrifiant des pourceaux (*a*) en figure et representez : invention hardie, de vouloir payer en peincture et en umbrage Dieu, substance si essentielle! Ie vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles ; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons touts les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, que pour le seul plaisir du meurtre, elles le voulussent commettre; hacher et destrencher les membres d'aultruy; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et, pour cette seule fin de iouïr du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gemissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme poinct où la cruauté puisse attaindre : *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantùm spectaturus, occidat* (1). De moy, ie n'ay pas sceu veoir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste inno-

Exemples d'une extrême cruauté.

Humanité de Montaigne à l'égard des bestes.

(*a*) Hérodote, l. 2. C.

(1) Que l'homme tue un homme, sans y être poussé par la colère ou par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. Senec. epist. 90.

cente qui est sans deffense, et de qui nous ne recevons aulcune offense; et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

Quæstuque, cruentus,
Atque imploranti similis (1);

ce m'a tousiours semblé un spectacle tresdesplaisant. Ie ne prends gueres beste en vie, à qui ie ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant:

Primoque à cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum (2).

Les naturels sanguinaires à l'endroict des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaulx, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité : nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et ca-

---

(1) Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grâce.
Énéid. l. 7, v. 501.

(2) C'est, je crois, du sang des bêtes sauvages que le premier glaive a été teint. Ovid. *Métam*. l. 15, fab. 3, v. 6.

resser ; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroict ; et, considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens ; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos Druydes :

> Morte carent animæ ; semperque, priore relictâ
> Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ (1) :

La métempsychose de Pythagore a été reçue par plusieurs nations.

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre : meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine ; car, selon les desportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition :

> Muta ferarum
> Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,

---

(1) Les âmes ne meurent point ; mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. Ovid. *Métam.* l. 15, fab. 3, v. 6, 7.

Prædonesque lupis; fallaces vulpibus addit:
. . . .
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ (1):

si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lion; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre; si malicieuse, en celuy d'un regnard; ainsi du reste, iusques à ce que, purifiee par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme:

Ipse ego, nam memini, troiani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram (2).

Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, ie n'en foys pas grand recepte: ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compai-

---

(1) Il emprisonne les âmes dans le corps des animaux; le cruel habite au sein d'un ours; le ravisseur, dans les flancs d'un loup: le renard est le cachot du fourbe. — Soumises, pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les âmes sont enfin purifiées dans le fleuve de l'Oubli, et Dieu les rend à leur forme première. CLAUDIAN. *in Ruffin.* l. 2, v. 482-491.

(2) Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troye, j'étois Euphorbe, fils de Panthoüs. — C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans OVIDE, *Métam.* l. 15, fab. 3, v. 8. C.

gnie, mais leur ont donné un reng bien loing au dessus d'eulx, les estimant tantost familieres et favories de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'aultres ne recognoissant aultre Dieu n'y aultre divinité qu'elles. *Belluæ à barbaris propter beneficium consecratæ* (1):

Crocodilon adorat
Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus ibin:
Effigies sacri hìc nitet aurea cercopitheci;
. . . . hìc piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur (2).

Et l'interpretation mesme que Plutarque (*a*) donne à cette erreur, qui est trez bien prinse, leur est encores honorable: car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient; mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines: en cette cy (*b*), la patience et l'utilité; en cette là (*c*), la vivacité, ou, comme

---

(1) Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevoient du bien. Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 36.

(2) Les uns adorent le crocodile; les autres regardent, avec une frayeur religieuse, un ibis engraissé de serpents: ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue; là, l'on adore un poisson du Nil; et des villes entières se prosternent devant un chien. Juven. sat. 15, v. 2-7.

(*a*) Dans son traité *d'Isis et d'Osiris*, c. 39. C.

(*b*) *Le bœuf.* E. J.

(*c*) *Le chat.* E. J.

nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aimoient et adoroient au delà de toute autre faculté divine; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre parmy les opinions plus moderees les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaulx, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, i'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures. Quand tout cela en seroit à dire (a), si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Ie ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hos-

Nous devons avoir certains égards pour les bêtes.

Exemples

(a) *Quand tout cela seroit faux, cependant il y a un, etc.* E. J.

remarquables de cette espèce de respect.

pitaulx pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent (*a*) que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple, appellé Hecatompedon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre partout sans empeschement. Les Agrigentins (*b*) avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servy de passetemps à leurs enfants : et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Aegyptiens (*c*) enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient (*d*) leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon (*e*) feit une sepulture honorable aux iuments avecques lesquelles il avoit gaigné par

---

(*a*) Plutarque, *Vie de Caton le Censeur,* c. 3.

(*b*) Diodore de Sicile, l. 13, c. 17. C.

(*c*) Hérodote, l. 2. C.

(*d*) *Embaumoient*. E. J.

(*e*) Hérodote, l. 6. C.

trois fois le prix de la course aux ieux olympiques. L'ancien Xantippus (*a*) feit enterrer son chien sur un chef (*b*), en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dict il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

(*a*) Plutarque, *Vie de Caton le censeur*, c. 3. C.

(*b*) *Sur un cap ou promontoire*. E. J.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

ERRATA.

Page 61, note *a*, ligne 3, *au lieu de* le col qui, *lisez* le cal qui.
Page 379, ligne 7, *au lieu de* qu'on ne lict, *lisez* qu'on ne lit.